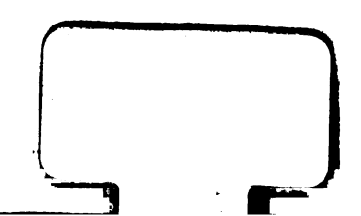
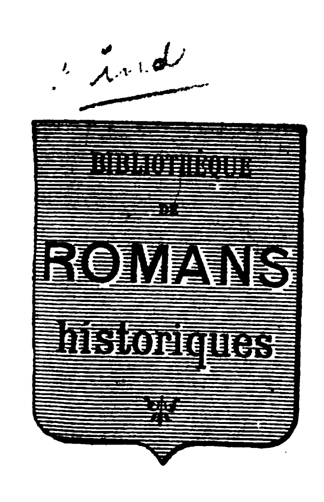

WIDENER
HN NEEG L


ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV·ANG· SIGILLUM
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS

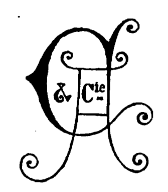




ADOLPHE BADIN

Minine et Pojarski

1613



Armand COLIN & Cie, Éditeurs

MININE ET POJARSKI

Bibliothèque de romans historiques

Le volume in-18 jésus, broché, 3 fr. 50

Exemplaires d'amateur sur papier de Hollande, 8 fr.

Pougatcheff, d'après le roman russe de Salhias de Tournemire, par R. Candiani.

Rose d'Hatra, par Jane Dieulafoy.

Volontaire (1792-1793), par Jane Dieulafoy.

Ximénès (1500), par Jean Bertheroy.

Le Dragon impérial, par Judith Gautier.

Le Vieux de la Montagne, par Judith Gautier.

Fleurs d'Orient, par Judith Gautier.

La Conquête du Paradis, par Judith Gautier.

La Sœur du Soleil, par Judith Gautier. *Ouvrage couronné par l'Académie française.*

Le Capitaine Sans-Façon (1813), par Gilbert Augustin-Thierry.

La Savelli, *roman passionnel sous le second Empire,* par Gilbert Augustin-Thierry.

Hassan le Janissaire (1516), par Léon Cahun.

Cléopâtre, par Jean Bertheroy.

Salammbô, par Gustave Flaubert.

Les Gens d'Épinal (1423-1444), par Richard Auvray.

L'Élève de Garrick (1780), par Augustin Filon.

Cinq-Mars, par Alfred de Vigny.

Chronique du règne de Charles IX, par Prosper Mérimée.

Le Roman du mont Saint-Michel, par Mme Stanislas Meunier.

Marguerites du temps passé, par Mme James Darmesteter, née Mary Robinson. *Ouvrage couronné par l'Académie française.*

Zoroastre, par F. Marion Crawford. *Ouvrage couronné par l'Académie française.*

La Chanoinesse (1789-1793), par André Theuriet.

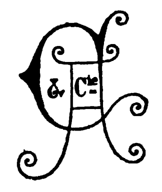
Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.

BIBLIOTHÈQUE DE ROMANS HISTORIQUES

MININE
ET POJARSKI

PAR

ADOLPHE BADIN



PARIS
ARMAND COLIN ET Cie, ÉDITEURS
5, RUE DE MÉZIÈRES
1893

PRÉFACE

Quand on visite Moscou et qu'on arrive sur la Place Rouge, au cœur même de la ville, on a devant soi un groupe colossal en bronze qui se dresse sur un socle de granit, en face de la fantastique église de Vassili Blagennoï. Ce groupe, haut de huit ou neuf mètres, représente un homme debout, montrant le Kremlin d'un geste énergique, et tendant une épée à un autre homme assis à côté de lui qui tient la main gauche appuyée sur un bouclier orné de l'image du Saint-Suaire. Deux bas-reliefs en bronze décorent le piédestal.

Ce monument, œuvre du sculpteur Martoss, n'a pas grande valeur au point de vue de l'art, mais il ne laisse pas d'émouvoir par son éloquente simplicité; et peu de Moscovites passent auprès, sans lui adresser l'hommage d'une respectueuse et sympathique attention.

C'est qu'il est destiné à honorer la mémoire de deux héros de l'histoire nationale de Russie, du boucher Minin — ou Minine — et du prince Pojarski, qui, il y a près de trois siècles, se mirent à la tête des habitants de Moscou soulevés, et débarrassèrent des Polonais la Ville Sainte.

Un autre monument — un obélisque haut de vingt-quatre mètres — a été élevé également à Minine et à Pojarski dans le Kremlin de Nijni Novgorod, où Minine était né et où il a été enterré, dans la cathédrale de la Transformation (*Spaspreobrajénié*).

Les historiens se sont fort peu étendus en général sur cette période reculée des annales de la Russie, et ne nous apprennent pas grand'

chose touchant la vie du boucher patriote. Ce que nous savons, c'est que Kouzma — ou Kozma — Minine comptait parmi les plus riches bourgeois de Nijni Novgorod, lorsque éclata le soulèvement populaire contre les envahisseurs; qu'il se jeta dans le mouvement avec une ardeur extrême et ne tarda point à en prendre la direction.

Livrée partout à l'étranger, la Russie se trouvait alors en proie à une affreuse famine et à l'anarchie la plus complète. Depuis plus de trois ans, ce pays, habitué à être gouverné autocratiquement, n'avait pas de gouvernement du tout, son dernier tsar, Michel Schouïsky, ayant été enfermé par les Polonais dans un couvent.

La Russie était perdue sans un effort suprême. Cet effort fut fait, le peuple russe se sauva lui-même, et reconquit bravement son indépendance.

Ce furent les moines de la Lavra de Troïtsa qui, à l'instigation de l'igoumène Dionysii et

du trésorier historien Palitsyne, envoyèrent, les premiers, lettres sur lettres aux principales villes des diverses provinces pour réveiller leur patriotisme et les pousser à secouer le joug de l'étranger.

Lorsque ces lettres arrivèrent à Nijni Novgorod et que le protopope en fit lecture devant le peuple assemblé, Kouzma Minine se leva et s'écria avec une chaleur entraînante :

— Levons-nous en masse, jeunes et vieux; le temps est venu de risquer notre vie pour la foi. Vendons nos maisons, mettons en gage nos femmes et nos enfants pour payer des soldats, et délivrons le pays.

Prêchant d'exemple, Minine donna le tiers de ce qu'il possédait pour aider à l'équipement de l'armée improvisée.

Le peuple, enthousiasmé par ses ardentes paroles et par sa générosité, le prit pour chef et lui décerna le titre d'*Élu de toute la Russie*.

Mais Minine était aussi sage qu'il était dé-

sintéressé. Sachant qu'il n'avait point les talents ni l'expérience d'un général, il voulut s'adjoindre un homme plus expert que lui aux choses de la guerre, et en même temps plus en situation d'imposer son autorité; il choisit un boïar, le prince Pojarski, déjà populaire par les gages qu'il avait donnés de son patriotisme, et lui confia le commandement de l'armée, se réservant pour lui-même le soin d'organiser les troupes, et de rétablir l'ordre à Moscou même et dans les provinces.

Ces deux généreux citoyens se montrèrent à la hauteur de leur tâche. Pendant que l'épée de Dimitri Pojarski chassait les Polonais de ville en ville, le jugement et la fermeté de Minine présidaient aux Conseils.

La paix conclue, loin de vouloir conserver le pouvoir qu'il avait fait aimer et respecter, Minine déclara qu'il fallait un tsar au pays; il conseilla de prendre « celui que Dieu donnerait et que proclamerait la terre russe », et

le 3 mars 1613 Michel Romanof était élu dans Moscou affranchie.

N'est-ce pas là un trait digne de l'antiquité? Y a-t-il beaucoup de pays dont les annales puissent montrer une physionomie plus noble, plus haute, d'un héroïsme plus pur, d'un désintéressement plus admirable que celle de ce simple boucher soulevant tout un peuple par son éloquence, se dépouillant de ses biens pour équiper l'armée nationale; puis, le jour du triomphe arrivé, ne réclamant rien pour lui-même et rentrant modestement dans son obscurité? Et n'est-il point tout naturel que les Russes soient fiers d'un pareil ancêtre, qu'ils aient placé son monument au centre même de cette Moscou arrachée par lui à l'étranger, et qu'ils mettent les bâtiments de leur flotte sous la protection de son nom vénéré?

C'est en lisant ce trop bref résumé de la carrière de Kouzma Minine que l'idée nous est venue de chercher à combler la lacune laissée

par des historiens trop concis, et d'essayer de reconstituer l'époque où il a vécu, en le faisant revivre lui-même et, avec lui, ceux qui furent témoins de son héroïsme. Bien entendu, nous nous sommes attaché à suivre pas à pas l'histoire dans ses grandes lignes; nous avons respecté scrupuleusement le caractère, l'esprit, l'atmosphère de l'époque; nous avons pris le plus grand soin de ne rien inventer qui pût altérer la saveur et le parfum des mœurs russes au commencement du XVII[e] siècle; nous nous sommes efforcé enfin d'écrire un roman véritablement historique, en faisant se mouvoir dans un cadre et dans un milieu authenthiques des personnages ayant réellement existé. Tout au plus avons-nous pris la liberté d'ajouter quelques figures de second plan, qui n'enlèveront rien, nous l'espérons du moins, à l'intérêt ni à la physionomie du récit.

Une remarque que le lecteur fera sans doute, c'est que cette belle page de l'histoire de la

Russie semble presque avoir été détachée de notre propre histoire. Le soulèvement patriotique, dont Kouzma Minine et Dimitri Pojarski furent les héros, n'évoque-t-il pas en effet le souvenir de cet autre mouvement national qui se produisit chez nous au xv[e] siècle, et auquel est resté attaché le nom impérissable de Jeanne d'Arc?

MININE ET POJARSKI

PREMIÈRE PARTIE

LE RÉVEIL

CHAPITRE I

SUR LA PLACE ROUGE. — RENCONTRE D'ANNA ET DE PAUL

La Place Rouge (*Krasnoïe Miesto*, en russe, c'est-à-dire place rouge ou belle place, le mot *Krasnoïe* s'employant indifféremment dans les deux sens), le centre et le cœur de la « Sainte Mère Moscou aux blanches murailles », est une grande place rectangulaire, bordée à droite par la muraille d'enceinte du Kremlin, à gauche par le

Gostinyĭ Dvor, marché couvert qui rappelle les bazars orientaux, et, à son extrémité, par la cathédrale de Vassili Blagennoï, l'église la plus étrange de cette ville qui en renferme beaucoup d'autres d'une extrême étrangeté.

Au milieu à peu près de la place se dresse une sorte de plate-forme ronde et surélevée qui tint à diverses reprises une place importante dans l'histoire de la Russie : c'est du haut de cette plate-forme, connue sous le nom du *Lobnïe Miesto*, que les ukases extraordinaires des Tsars de Moscou étaient publiés; en 1549, après un incendie et une émeute effroyables, Ivan le Terrible y monta, confessa publiquement en pleurant sa tyrannie et sa cruauté, et promit solennellement à ses sujets de les gouverner à l'avenir avec justice et bienveillance.

Derrière ses vieilles murailles crénelées, surmontées de distance en distance de dix-huit tours vertes, le Kremlin, ou Kreml, forme à lui seul toute une ville, pleine de palais, de cathédrales, d'églises, de couvents d'hommes et de monastères de femmes, sans parler de nombreuses autres constructions de moindre importance. Cinq portes

hautes, semblables à des portes de forteresse féodale, donnent entrée dans la vaste enceinte; deux de ces portes ouvrent sur la Place Rouge, la porte de Nikolsky ou de Saint-Nicolas, et la fameuse porte Spassky ou du Sauveur, ainsi nommée à cause de l'image du Sauveur qui la surmonte; c'est la porte sacrée, qu'aucun passant ne franchit aujourd'hui encore qu'en se découvrant.

Le marché couvert qui s'étend en face du Kremlin, de l'autre côté de la place, se compose d'une série de maisons basses en bois, serrées les unes contre les autres, et où tous les commerces se trouvent réunis. On l'appelle le *Gostinyï Dvor* ou la maison des étrangers, le mot *gosti* (hôtes) servant à désigner en langue russe les marchands, sans doute parce que le commerce demeura longtemps entre les mains des étrangers.

Quant à la cathédrale de Vassili Blagennoï, qui s'élève au fond de la place, à la hauteur de la porte Spassky, elle semble faite toute exprès pour défier la description. On l'a souvent décrite cependant : c'est un amas fantastique et incohérent de coupoles bulbeuses affectant les formes les plus étranges et peintes des couleurs les plus

criardes, en rouge vif, en bleu céleste, en jaune et en vert-pomme. Ivan le Terrible, qui la fit construire en 1555, après la prise de Kazan, en fut si satisfait qu'il ordonna de crever les yeux de l'architecte pour le mettre dans l'impossibilité d'en construire une autre aussi belle.

La Place Rouge, telle que nous la voyons aujourd'hui, ne diffère guère de ce qu'elle était déjà au commencement du XVII[e] siècle, alors que l'ancienne capitale de la Russie jouait un rôle prépondérant, dans l'histoire intérieure de l'Empire tout au moins.

Pendant trois siècles, en effet, la Russie, occupée à édifier sa propre nationalité sur la ruine des Mongols, à constituer sa force intérieure et sa monarchie, était restée en dehors des agitations politiques de l'Europe. Ce fut Ivan III le Grand et Ivan IV le Terrible qui, après avoir affermi son indépendance longtemps asservie à un peuple nomade, la Horde d'or, la firent connaître et respecter à l'étranger.

Malheureusement le règne de Fédor, celui de Boris Godounof et surtout la période de troubles qui s'écoula ensuite, l'avènement du faux

Dimitri rapidement suivi de sa chute tragique, la faiblesse de Vassili Chouïski et, couronnant le tout, l'intervention armée des Suédois et des Polonais, avaient ébranlé fortement l'édifice encore mal assuré de la nationalité russe et menacé jusqu'à l'existence du jeune empire.

Au surplus, dans les vingt premières années du siècle qui devait être celui de Louis XIV et de Pierre le Grand, un vent de tempête sembla souffler sur tous les trônes d'Europe.

En France, la mort de Henri IV avait laissé le royaume à la discrétion d'un enfant de neuf ans et d'une femme aussi médiocre d'esprit que de cœur, et cela au moment où une main vigoureuse eût été nécessaire pour contenir les factions composées des débris de la Ligue d'une part, et de l'autre, des protestants, et faire rentrer dans le devoir le parti féodal qui répugnait à la centralisation et à la consolidation de la monarchie, les princes du sang surtout, avides de domination et assoiffés de richesse. L'aventurier Concini, ambitieux sans scrupule mais habile et énergique, soutenait, il est vrai et non sans mérite, la royauté dans sa lutte contre les grands feudataires et les princes du

sang, mais il ne devait pas tarder à succomber sous une tâche trop lourde pour ses épaules, et que plus tard Richelieu n'aurait pas trop de tout son génie pour mener à bien.

La situation de l'Espagne n'était guère moins déplorable. Sous l'administration de Philippe III, dont la faiblesse de caractère était extrême, et du duc de Lerme, « courtisan accompli, mais guère plus laborieux, ni meilleur politique que son maître », la puissance espagnole était en pleine décadence, l'agriculture était négligée, l'industrie abandonnée et la pénurie extrême.

Même désordre et même décadence en Italie sous le pontificat de Paul V; en Allemagne sous l'incapable Rodolphe II, et en Angleterre sous un prince bel esprit mais d'un caractère mou et indécis. Méprisé au dedans et au dehors, le faible Jacques Ier ne sut avoir ni le charme attractif de Marie Stuart, sa mère, ni surtout la force de volonté d'Élisabeth, qu'il avait été appelé à remplacer. On connaît l'épigramme célèbre : *Rex fuit Elisabeth, nunc est regina Jacobus.*

Quant aux deux nations qui étaient les voisines immédiates de la Russie, celles avec qui elle se

trouvait le plus directement en contact, la Suède et la Pologne, elles étaient constamment en guerre l'une contre l'autre.

Trop souvent même la Russie servait de champ de bataille aux compétitions et aux luttes d'influence des princes qui les gouvernaient. Sigismond III d'un côté, Charles IX puis Gustave-Adolphe de l'autre, cherchaient tous les prétextes pour s'immiscer dans les affaires de l'empire russe et reculer à ses dépens les limites de leurs royaumes respectifs.

Pendant que le tsar Vassili Chouïski signait avec les Suédois une alliance offensive et défensive et leur cédait la ville de Karéla en échange d'un corps de six mille hommes d'armes commandé par le comte de la Gardie, les Polonais pénétraient au cœur du pays, s'emparaient du tzar et le reléguaient dans un couvent.

Épouvantés par tant d'audace et d'énergie, affolés en outre par l'apparition d'un second faux Dimitri qui venait de surgir dans le voisinage même de Moscou, les boïars avaient alors entamé des négociations avec l'Hetman Jolkievski, dont l'armée venait d'entrer à Mojaïsk, et d'eux-mêmes ils lui

avaient offert d'occuper le Kremlin, sans réfléchir qu'en livrant au général polonais les clefs de la capitale, c'était la Russie tout entière qu'ils mettaient à la discrétion du roi Sigismond.

Une fois dans la place, en effet, l'Hetman s'y était établi comme s'il ne devait plus en sortir. Un certain nombre de boïars, André Galitsyne, Ivan Vorotinski, d'autres encore, ayant témoigné un peu tardivement quelques velléités de résistance, avaient été arrêtés et jetés dans les cachots du Kremlin par Léon Sapieha, qui avait remplacé Jolkievski. Néanmoins, la tyrannie des Polonais était devenue bientôt tellement insupportable que la population de Moscou n'avait pas tardé à se soulever, avec le prince Dimitri Pojarski pour chef. Mais l'émeute avait été étouffée dans le sang et quatre-vingt mille moujiks avaient payé de leur vie ce retour d'énergie patriotique. Le prince Pojarski lui-même avait été cruellement blessé.

Naturellement l'intervention étrangère avait amené la désorganisation complète de l'empire. Habituée à être gouvernée autocratiquement, la Russie, dépourvue maintenant de toute direction régulière, se débattait en pleine anarchie. Des

bandes de routiers et de malfaiteurs parcouraient les campagnes, arrêtant les voyageurs, souillant les églises, pillant et ravageant tout sur leur passage. Les rues même de la capitale n'offraient plus aucune sécurité.

Conséquence fatale de cet état de choses, le pays entier était désolé par une famine effroyable, à laquelle venaient s'ajouter des maladies contagieuses, qualifiées toutes du nom de peste.

La détresse générale en était arrivée à ce point que dans nombre de districts les moujiks étaient réduits à manger de la chair humaine. A Moscou même, on en vendait ouvertement des lambeaux au Gostinyï Dvor.

De tous les côtés des atrocités épouvantables étaient signalées. Ici, c'était un mari qui tuait sa femme afin de se repaître de son cadavre, là des mères qui égorgeaient leurs enfants pour le même motif; ailleurs, quatre mégères attiraient dans la maison de l'une d'elles un marchand de bois, l'assassinaient et mettaient son corps en réserve dans la glacière pendant qu'elles mangeaient ses chevaux.

Que pouvaient contre une pareille famine qui,

au rapport d'un historien, devait coûter la vie à plus de cent vingt mille victimes rien que dans la ville de Moscou, les charités, si larges qu'elles fussent, d'un certain nombre de généreux boïars et de riches bourgeois? En vain faisaient-ils distribuer tous les jours, sur la Place Rouge, d'abondantes aumônes, en nature ou en argent, aux misérables affamés accourus de tous les recoins de la ville; le nombre de ceux qui mouraient n'en diminuait guère.

Chassés par la faim qui les tenaillait aux entrailles, des milliers de pauvres gens quittaient chaque matin leurs petites maisons de bois plus semblables à des tanières d'animaux qu'à des habitations humaines, en quête du morceau de pain nécessaire à leur subsistance de la journée.

Dans cette foule bruyante et grouillante, composée en grande partie de moujiks en touloupe et en armiac, et de leurs femmes en robe de percale sous la pelisse de peau de mouton, quelques-unes accompagnées d'enfants pâles et chétifs, des popes en longue *riassa* violette, sale et déchirée, circulaient, tout aussi affamés, les cheveux tombant sur les épaules, la barbe inculte,

la figure triste et allongée, les pieds chaussés de bottes trouées. Quelques Juifs en *talare*, longue robe noire en forme de soutane, les petites boucles de cheveux frisées, ou *peïssy*, cachant les oreilles, se faisaient remarquer par leur saleté plus repoussante encore que celle des autres mendiants.

Rendue féroce par le besoin, cette foule se ruait sur les passants, se disputant la moindre aumône avec acharnement, malmenant parfois même ceux qui ne la secouraient pas assez libéralement à son gré. La Place Rouge était journellement le théâtre de rixes et de scènes de violence. Dès qu'un nouveau venu apparaissait, la tourbe des mendiants fondait sur lui comme une nuée de moucherons, ne le quittant qu'après l'avoir dépouillé de tout ce qu'il avait apporté de provisions ou de pièces de monnaie.

Le jour où commence cette histoire, quelques jeunes gens richement vêtus et portant l'épée, privilège réservé aux seuls boïars et à leurs fils, essayaient de s'ouvrir un chemin à travers la foule, qui s'acharnait autour d'eux en criant :

— Barines, ayez pitié de nous! Voilà deux

jours que nous n'avons pas mangé. Barines, ayez pitié! nous mourons de faim!

Les jeunes gens s'étaient pourtant exécutés de bonne grâce et se croyaient quittes envers leurs persécuteurs.

L'un d'eux cependant, d'une prestance tout à fait noble et d'une remarquable beauté, s'attardait à vider sa bourse entre les mains des effrontés quémandeurs, sans écouter ses camarades qui essayaient de mettre un terme à ces largesses inconsidérées.

— Bah! disaient-ils, laisse-les donc, ces enragés, Paul Dimitrievitch; si on les écoutait, ils seraient toujours sur le point de mourir et, en attendant, ils ne meurent jamais.

— Il doit bien en mourir quelques-uns de temps en temps, riposta en souriant Paul Dimitrievitch.

— Tu peux venir demain sur la Place Rouge, et après-demain et tous les jours, reprit un autre, tu reverras toujours les mêmes et chantant leur éternelle chanson. Il est donc à supposer qu'ils trouvent le moyen de manger.

— Et que le métier de mendiant n'est pas déjà

un si mauvais métier! dit un troisième, en repoussant d'une bourrade un pauvre diable tout dépenaillé qui le serrait d'un peu trop près.

Mais, loin de se décourager, le mendiant n'en poursuivit que plus étroitement sa victime, en répétant sur un ton larmoyant :

J'ai soif, barine, j'ai soif!

— Soif! fit le jeune homme en riant. Mais tu empoisonnes l'eau-de-vie, coquin!

— Moi! protesta l'ivrogne. Il y a des années que je n'en ai pas bu! Je ne sais plus seulement quel goût elle a!

— Tu vois, Paul Dimitrievitch? continua le jeune boïar. Ils meurent de faim, mais cela ne les empêche pas de s'enivrer.

— Les pauvres diables! c'est l'oubli de leurs misères qu'ils cherchent dans l'ivresse! répondit le charitable Paul.

Et, fouillant dans sa bourse, il jeta sa dernière pièce de monnaie à l'homme qui la cueillit au vol, en disant :

— Merci, barine! Je boirai à ta santé.

Voyant cela, tout le troupeau des mendiants se rua sur le malheureux Paul. En vain celui-ci

protesta que sa bourse était vide; les gens n'en voulaient rien croire et il fallut, pour les forcer à déguerpir, une poussée énergique du jeune homme exaspéré.

Il en demeura cependant un, plus tenace ou plus affamé que les autres, à qui il fut impossible de faire lâcher prise.

— Je te répète qu'il ne me reste rien, affirma Paul de nouveau.

— Allons donc! murmura le mendiant incrédule.

Et, comme le jeune boïar, hors de lui, faisait un geste de menace, le mendiant ajouta, tout en reculant prudemment :

— Quand on porte autour du cou une chaîne d'or et à la taille une ceinture ornée de pierres précieuses, on peut bien venir au secours des pauvres gens.

— Encore une fois je te dis que j'ai donné tout ce que j'avais.

— C'est insulter à notre misère que de venir étaler ces bijoux à nos yeux! continua l'entêté mendiant.

— Moi! j'insulte à ta misère! C'est trop fort!

s'écria Paul Dimitrievitch furieux, et il allait se jeter sur le grossier personnage, lorsque ses amis l'entraînèrent.

— Je t'avais prévenu, Paul Dimitrievitch! fit l'un d'eux. Ces gens-là lèchent la terre devant toi tant qu'ils n'ont pas ton argent; mais ils n'en sont que plus insolents lorsque tu t'es dépouillé pour eux.

Paul ne répondit point. Il avait senti sa colère tomber brusquement, à la vue d'une jeune fille idéalement belle qui venait de faire son apparition sur la Place Rouge. Elle était assez simplement vêtue d'une jolie robe bleue encadrée de fourrure; mais sa taille élégante et svelte, la douceur de sa physionomie, le charme souverain qui émanait de sa personne, tout cela avait produit sur le jeune boïar une impression subite et profonde.

Les mendiants avaient aperçu, eux aussi, la jeune fille et les femmes qui l'accompagnaient avec des sacs volumineux sur les épaules. Soit qu'elle fût déjà connue d'eux, soit qu'ils eussent deviné ses intentions charitables, ils accoururent de tous les coins de la place et un cercle épais ne tarda pas à se former autour d'elle.

Un instant après, les gros sacs étaient éventrés, et de toutes les provisions qu'ils renfermaient, pains de seigle et de froment, quartiers de viande et de venaison, poissons gelés, cochons de lait, rien ne restait. Ce fut une véritable curée et qui ne dura pas longtemps, tellement les intéressés mirent d'ardeur à réclamer leur part.

En même temps la jeune fille, puisant dans une large bourse que tenait derrière elle une de ses femmes, distribuait de nombreuses pièces de monnaie entre toutes les mains qui se tendaient avidement.

Quand tout fut vide, les sacs et la bourse, elle fit un geste et la foule s'ouvrit avec un empressement respectueux, en la saluant d'un concert de bénédictions et de louanges exaltées.

A ce moment, une pauvre femme, vêtue misérablement et portant un enfant sur les bras, s'approcha d'un air suppliant : elle paraissait tout près de tomber de faiblesse et de besoin.

La jeune fille s'arrêta, navrée, et s'adressant à celle de ses servantes qui portait la bourse :

— Ma bonne Vassilissa, dit-elle, vois donc cette malheureuse. Donne-lui quelque chose.

— Mais il ne reste rien, Anna Kouzmovna, répondit la servante d'une voix passablement grognonne.

— Est-il possible? Cherche bien. Quoi? Rien du tout?

— Je te l'avais bien dit, Anna Kouzmovna, grommela Vassilissa. Tu donnes à tort et à travers à tous ceux qui demandent. Et puis voilà ce qui arrive.

— Comment faire? s'écria la jeune Anna, désolée de son impuissance et n'osant même plus regarder la mendiante.

Soudain son doux visage se rasséréna. Une pensée généreuse venait de lui traverser l'esprit. Détachant une croix en or qui pendait à son cou, elle la mit dans la main amaigrie de la pauvre femme, en disant :

— Tiens, ma bonne, va vendre cela au Gostinyï Dvor. Avec ce qu'on t'en donnera, tu pourras sans doute acheter ce dont tu as besoin pour toi et pour ton enfant.

— Tu n'y penses pas, Anna Kouzmovna? Ta belle croix d'or! fit la servante d'un ton de reproche.

— Vois donc le petit mignon ! dit Anna Kouzmovna pour toute réponse, en caressant les cheveux de l'enfant. Comme il semble chétif ! Il a faim peut-être? Va vite, ma bonne, au Gostinyï Dvor, et tâche qu'on te donne beaucoup d'argent.

— Le Seigneur te bénisse, charitable barinia ! Sans toi, mon enfant serait mort avant ce soir ! dit la pauvresse, en portant à ses lèvres le bas de la robe de la jeune fille.

Cette femme en haillons aux pieds d'Anna Kouzmovna, si jolie, si rayonnante de jeunesse et de grâce, formait un tableau saisissant.

Paul Dimitrievitch, qui avait assisté de loin à toute la scène, ne pouvait détacher ses yeux de la jeune fille.

— Elle est adorable ! Sais-tu qui c'est, Vladimir Petrovitch ? demanda-t-il à l'un de ses compagnons.

— Quelque fille de marchand sans doute, répondit celui-ci avec une moue de dédain. Une fille de la noblesse ne se montrerait pas ainsi dans les rues de Moscou à pied et seule avec ses servantes.

— Et toi, Alexeï Danilovitch? La connais-tu? dit Paul, en se tournant vers un autre de ses camarades.

— Non, répondit Alexeï. Elle ne doit pas être de Moscou.

— Attendez! fit un des jeunes boïars qui n'avait rien dit encore. Oui, j'en suis sûr maintenant, je la reconnais. C'est la fille de Kouzma Minine.

— De Kouzma Minine, dis-tu, Serge Alexandrovitch? répéta Paul du ton d'un homme qui aurait entendu ce nom pour la première fois.

— Tu ne connais pas Kouzma Minine, le célèbre boucher de Nijni Novgorod?

— Un boucher! fit dédaigneusement Vladimir.

— Oh! Kouzma Minine n'est pas un boucher comme les autres, reprit Serge. Il possède de vastes domaines avec d'immenses troupeaux dans les districts de Nijni et de Kostroma. Il est très charitable et se fait grand honneur de ses richesses par sa générosité.

— Quoi qu'il en soit, sa fille est charmante! dit Paul. Vois donc, Alexeï Danilovitch, ces

yeux adorables! Et ces cheveux blonds, jamais je n'en ai vu d'aussi jolis! Et quelle grâce, quelle jeunesse dans tous ses mouvements!

— Allons! Allons! Paul Dimitrievitch! dit Vladimir, ne t'échauffe pas ainsi l'imagination. Pour la fille d'un boucher! Fi donc!

— Elle a plutôt l'air d'une jeune reine! répondit Paul.

— Au fait, je m'en souviens maintenant, reprit Serge. A Nijni Novgorod, Anna Minine est réputée comme la plus belle et la plus honnête jeune fille de la ville. Aussi, mon cher Paul Dimitrievitch, si la fantaisie te prenait de lui faire savoir que tu la trouves à ton goût, je crois que tu perdrais ton temps.

— Ah! cela se devine tout de suite! dit Paul, c'est la pureté même que cette enfant-là. Elle ne s'est pas seulement aperçue que nous la regardions.

— C'est vrai.

— Et tu as vu, Serge Alexandrovitch? continua Paul avec feu. Pendant que moi je ne trouvais que des paroles de colère pour ce pauvre diable qui me reprochait de porter une chaîne à mon

cou et des pierreries à ma ceinture, elle a mis sa croix d'or dans la main de la mendiante qui lui demandait l'aumône. La fille du boucher, comme tu dis, Vladimir Petrovitch, a donné une leçon de générosité aux fils des boïars.

CHAPITRE II

L'HETMAN

— Mais qu'y a-t-il? Pourquoi tout ce bruit? dit Paul en se retournant.

— Je crois bien que c'est l'Hetman qui rentre au Kremlin, répondit Vladimir.

En effet, une troupe nombreuse de cavaliers venait de déboucher à l'extrémité de la Place Rouge; des soldats à pied la précédaient, écartant brutalement la foule pour faire place à l'Hetman et à son cortège.

A la suite de la sanglante échauffourée de l'année précédente, si durement réprimée, la ville n'avait plus bronché; mais l'Hetman sentait que l'hostilité de la population, pour être sourde,

n'en était pas moins réelle; aussi ne s'aventurait-il jamais à travers les rues de Moscou sans une escorte formidable.

Avec leurs tuniques à brandebourgs, leurs moustaches hérissées comme celles d'un chat et leur équipement à l'européenne, les soldats polonais se distinguaient aisément des soldats russes qui portaient les cheveux longs et la barbe entière, et conservaient un costume et un armement quasi asiatiques.

L'Hetman s'avançait au premier rang, sur un cheval richement caparaçonné, ses grandes bottes posées sur les courts étriers de cuivre. Son nez bourgeonné et ses joues couleur de brique envahies presque tout entières par une barbe broussailleuse lui donnaient, ainsi que son énorme et grossière carrure, la physionomie classique du franc soudard, aussi difficile à attendrir qu'à intimider.

La multitude des mendiants, au milieu desquels ses hommes avaient peine à lui ouvrir un passage, semblait l'irriter plutôt que le toucher; il ne voyait que leur aspect sale et misérable; quant à leur détresse, il ne s'en préoccupait guère.

Tout d'un coup cependant son rude visage s'éclaira; une grimace, qui devait être un sourire, dérida ses traits plus farouches encore que repoussants : il venait d'apercevoir, à son tour, la jolie figure d'Anna Minine, qui le regardait avec une curiosité mêlée de crainte. Poussant vivement son cheval à travers la foule, sans se soucier de ceux qu'il pouvait écraser, il vint s'arrêter devant la jeune fille et lui dit, en s'efforçant d'adoucir sa voix naturellement rauque :

— Tu me plais, petite, avec tes grands yeux de gazelle. Viens souper chez moi au Kremlin. Ton aimable visage égaiera notre table et le vin nous paraîtra meilleur, si c'est toi qui le verses.

Toute tremblante, Anna Minine se serra contre sa servante, en lui disant :

— Allons-nous-en, Vassilissa, j'ai peur.

L'Hetman sourit dédaigneusement.

— Rassure-toi, petite. On ne te veut pas de mal. Si les officiers du roi Sigismond sont impitoyables sur le champ de bataille, ils savent se montrer à l'occasion de joyeux et galants convives. On crève de faim dans Moscou, mais au Kremlin nous ne manquons de rien. Nous avons

de l'excellent gibier à foison, et nos caves regorgent de vins de Grèce et de Hongrie. Viens, tu seras la reine de la fête et nous viderons nos coupes à ta santé.

— Laisse-moi, Seigneur Hetman, balbutia la pauvre Anna d'une voix étranglée par l'émotion, je suis une honnête fille!

— Eh! parbleu! riposta l'Hetman, crois-tu que parmi les honnêtes filles de la ville plus d'une ne se tiendrait pas pour très honorée d'accepter l'invitation de Son Excellence Illustrissime l'Hetman Léon Sapieha, gouverneur de Moscou pour Sa Majesté Sigismond II, roi de Pologne et de Lithuanie?

— Excuse-moi, Seigneur Hetman, répondit Anna. Je n'ai point l'habitude des festins et des fêtes et ma compagnie ne saurait être bien agréable.

— Comme il te plaira! fit l'Hetman avec hauteur. Nous ne serons pas embarrassés pour trouver d'autres filles moins sauvages que toi et tout aussi belles.

Et, tournant le dos brusquement, il rejoignit ses officiers de fort méchante humeur; une vieille

mendiante, ne s'étant pas garée assez vite, roula sous les pieds de son cheval et se releva fort mal en point.

— Hé! Hé! La poulette s'est défendue! dit en souriant à l'Hetman un de ses officiers, nommé Griezensko.

— Je hais les visages moroses et renfrognés! répondit Sapieha avec une indifférence affectée. Du moment qu'elle n'accepte pas de bonne grâce, qu'elle aille au diable! Ce n'est pas moi qui courrai après elle.

— A la bonne heure! C'est prendre les choses en philosophe! fit Griezensko.

— Au fait, tu as raison, reprit l'Hetman, excité par le ton gouailleur de son officier. Je suis bien bon de prier, quand je n'ai qu'un mot à dire pour qu'on m'obéisse.

Et, faisant faire une nouvelle volte à son cheval, il revint brusquement vers Anna Minine qui, tout émue de l'alerte, n'avait pas eu la force de s'éloigner. L'épouvante lui rendit cependant un peu d'énergie et, saisissant le bras de sa servante, elle voulut l'entraîner en disant d'une voix entrecoupée :

— Ah! mon Dieu, le voilà encore, ce méchant Hetman. Ah! que j'ai peur! Cours prévenir mon père, Vassilissa... Ou plutôt non! Reste! ne me quitte pas!

Déjà Sapieha était devant elle.

— Alors, c'est décidé? lui dit-il brutalement. Tu ne veux pas me suivre au Kremlin?

— Ah! mon Dieu! murmura Anna terrifiée, sans oser lever les yeux sur son farouche persécuteur. Au secours, mon père! mon père!

— Quand je devrais te faire attacher sur ta chaise, tu souperas en face de moi ce soir, fille stupide et entêtée! hurla Sapieha furieux.

— Aie pitié, Seigneur Hetman! gémit la pauvre Anna, en tombant à genoux.

Sur un signe de leur chef, plusieurs soldats, se détachant de l'escorte, fendirent la foule et s'approchèrent de la jeune fille.

Mais avant qu'une seule main se fût posée sur elle, un homme bondit brusquement, l'épée haute, en disant aux soldats :

— Le premier qui fait un pas de plus est un homme mort!

C'était Paul Dimitrievitch, qui n'avait pu contenir plus longtemps son indignation, après avoir assisté sans rien dire à la scène qui s'était passée devant lui.

Surpris par cette intervention inattendue, les soldats s'étaient vivement reculés, laissant un espace vide autour d'Anna et de son défenseur improvisé; mais, excités par les cris furieux de l'Hetman, ils ne tardèrent pas à revenir à la charge. De leur côté, les trois amis de Paul mirent l'épée à la main et se précipitèrent à son secours.

Tout en ferraillant avec énergie, Paul criait à la foule, visiblement partagée entre la haine des Polonais et la peur d'attraper quelque mauvais coup :

— Lâches coquins, n'avez-vous pas honte de laisser enlever ainsi celle qui se dépouillait pour vous, il n'y a qu'un instant?

— Le barine a raison! répondit un mendiant nommé Vania, celui-là même à qui Paul avait donné sa dernière pièce de monnaie. Nous serions d'abominables lâches si nous ne défendions pas la barinia.

Et, d'un coup de bâton vigoureusement appliqué, il envoya rouler à quelques pas un des hommes qui serraient Paul de plus près.

Électrisés par cet exemple, les autres mendiants se ruèrent sur les soldats, et la mêlée devint générale. L'Hetman lui-même et ses officiers se virent débordés et durent mettre l'arme au poing pour se dégager de la foule.

— Cours au palais, dit Sapieha, écumant de rage, à Griezensko, et ramène au plus vite tout ce que tu trouveras d'hommes armés et prêts à marcher. Je ne veux pas qu'un seul de ces misérables m'échappe.

Cependant l'émeute grossissait et le sang commençait à couler à flots. La lutte était acharnée surtout autour d'Anna Minine et des quatre jeunes gens qui s'étaient faits ses chevaliers.

— Je t'en prie, barine, disait la pauvre fille toute pantelante à Paul Dimitrievitch, qui tenait vaillamment tête à cinq ou six assaillants, je t'en prie, laisse-moi, fuis, pendant qu'il est encore temps. Peut-être ne me feront-ils pas de mal, après tout, tandis que toi ils te tueront.

— Eh! qu'ils me tuent! répondit Paul, en

se retournant à demi, mais, moi vivant, personne ne portera la main sur toi!

Si courte qu'eût été cette diversion, elle faillit coûter cher au jeune boïar. En effet, un soldat put se glisser à sa gauche sans être aperçu par lui, et déjà il levait son sabre traîtreusement lorsque le mendiant Vania l'abattit à ses pieds d'un coup de son redoutable bâton, qu'il maniait comme une massue.

— Merci, mon brave, dit Paul au mendiant, je te revaudrai ça.

Mais à ce moment Griezensko reparut, avec une troupe nombreuse de soldats polonais qu'il ramenait du Kremlin.

Dès lors la lutte changea rapidement de face. Vigoureusement refoulés de tous les côtés, les mendiants reculèrent, puis, pris soudain de panique, ils se débandèrent et s'enfuirent, entraînant avec eux les jeunes compagnons de Paul Dimitrievitch.

Seuls, celui-ci et le mendiant Vania tinrent bon au pied du *Lobnoïe Miesto*, contre lequel ils s'étaient laissé acculer, de manière à faire un rempart de leur corps à Anna et à la servante.

A bout de force et de courage, la jeune fille finit par perdre connaissance et s'affaissa entre les bras de Vassilissa. Cela lui épargna tout au moins la douleur de voir la fin lamentable de ses deux derniers défenseurs.

Assailli à la fois par une dizaine d'adversaires, Paul Dimitrievitch tomba dans une mare de sang; et presque en même temps Vania, frappé d'un coup de masse de fer sur le sommet de la tête, s'écroula lourdement.

Vassilissa, restée seule pour protéger sa maîtresse, se garda bien de bouger, espérant qu'on les oublierait dans la confusion qui suivrait cette scène de carnage.

Mais l'Hetman guettait sa proie; il s'approcha, foulant les cadavres dont le sang jaillissait sous les sabots de son cheval, et désigna la jeune fille à ses soldats qui l'arrachèrent brutalement des mains de la servante. La pauvre femme eut beau les supplier, les poursuivre en s'attachant à leurs vêtements, ils la rejetèrent violemment contre le socle du *Lobnoïe Miesto*, où elle faillit se briser la tête.

Couverte de sang, les cheveux défaits, éperdue,

elle se releva et courut après les ravisseurs, en les couvrant d'imprécations.

Soudain, elle s'arrêta et, poussant un cri de joie, se précipita au-devant d'un personnage d'aspect vénérable, qui venait d'apparaître avec quelques autres personnes sur le seuil de la cathédrale de Vassili Blagennoï. Sa grande robe noire, sa barbe blanche s'étalant sur sa poitrine et ses longs cheveux également blancs coiffés du haut bonnet en forme de boisseau évasé des prêtres russes, ajoutaient encore à la majesté de toute sa personne.

C'était le métropolite de Moscou, Fédor Nikitich Romanof, en religion Philarète.

Vassilissa lui raconta, en quelques paroles entrecoupées, ce qui était arrivé. Philarète s'élança aussitôt sur les pas de l'Hetman, et le rejoignit au moment où il allait s'engager sous la voûte de la porte Spassky.

Saisissant son cheval par la bride, il lui cria :

— Arrête, Hetman. Le crime que tu vas commettre est le plus lâche et le plus odieux de tous les crimes.

— Toi, l'homme noir, arrière! répondit bru-

talement l'Hetman. Je ne suis pas d'humeur à t'écouter.

— Tu m'écouteras cependant ! continua le vieillard sans s'émouvoir; car c'est au nom du Dieu vivant, de celui qui châtie les bourreaux et venge les victimes, que je parle.

— Tu perds ton temps et tu me fais perdre le mien, bavard incorrigible! hurla l'Hetman. Tais-toi, ou je me chargerai moi-même de t'empêcher de parler.

— Achève donc ton œuvre, dit le métropolite, envoie le vieillard rejoindre l'enfant dans les cachots du Térem. Dieu aura deux forfaits à punir au lieu d'un.

Pour toute réponse, l'Hetman haussa les épaules et fit un signe. Deux soldats s'avancèrent aussitôt et déjà ils empoignaient le métropolite chacun par un bras, lorsqu'une femme âgée, les cheveux tout blancs, vêtue de longues draperies noires comme une religieuse, s'élança en criant à Sapieha :

— Puisque tu ne crains pas de porter la main sur le représentant le plus vénéré de la religion orthodoxe, ordonne qu'on m'emprisonne avec lui. Je suis Marfa Fédorovna, sa femme!

Mais le caractère sacré de Marfa n'en imposa pas plus que son âge au farouche Polonais; il se contenta de dire aux soldats d'exécuter ses ordres, comme s'il n'avait pas même entendu les objurgations de la pauvre femme.

Alors Vassilissa, la servante, affolée d'épouvante et d'horreur, se sauva en courant, pour aller prévénir Kouzma Minine du malheur qui avait frappé sa fille.

Quelques minutes plus tard, la lourde porte Spassky se refermait derrière l'Hetman; et sur toute l'étendue de la vaste place il ne restait plus que Marfa, pâmée à demi au pied des murs du Kremlin et plus loin, contre le socle du *Lobnoïe Miesto*, un amas de cadavres sanglants, au milieu desquels gisaient, étendus l'un contre l'autre, le corps du mendiant Vania et celui de Paul Dimitrievitch.

CHAPITRE III

KOUZMA MININE

Pendant plus de deux heures un silence de mort régna dans toute l'étendue de la Place Rouge, naguère si bruyante et si tumultueuse.

Soudain, de l'amas de cadavres entassés les uns sur les autres, contre le socle du *Lobnoïe Miesto*, une tête broussailleuse surgit. C'était celle de Vania, le mendiant. Son épaisse chevelure et son bonnet de grossière fourrure avaient sans doute amorti le coup de masse sous lequel il était tombé étourdi. Il se ranima peu à peu, et son premier mouvement fut pour s'assurer que l'Hetman et ses hommes n'étaient plus là. Ses

regards tombèrent alors sur Dimitrievitch étendu contre lui tout sanglant.

— Ces jeunes boïars, murmura-t-il, ont décidément la peau moins dure que nous autres. Pour deux ou trois coups de sabre ou de lance le voilà mort! Et c'est vraiment dommage!

En effet, malgré la pâleur livide qui couvrait son visage et le sang qui souillait ses vêtements, la rare beauté de Paul Dimitrievitch était encore assez remarquable pour que le mendiant en fût frappé.

— N'importe! continua-t-il, c'était un brave barine et, avant de tomber lui-même, il en a jeté quelques-uns par terre!

Et Vania regardait avec admiration les nombreux cadavres de Polonais qui faisaient comme un rempart autour de Paul.

Cependant, tirant à tout hasard sa gourde de sa ceinture, il versa quelques gouttes d'eau-de-vie dans sa main et frotta vigoureusement le front et les tempes du jeune homme.

Cette tentative n'ayant amené aucun résultat, Vania approcha la gourde des lèvres de Paul, qui tressaillit légèrement.

— Là! j'en étais sûr, il n'est qu'évanoui! dit le brave mendiant.

Les yeux du blessé s'ouvrirent un instant, mais presque aussitôt ils se refermèrent.

— Serait-il mort tout de bon? grommela Vania, en se penchant pour écouter si le cœur avait cessé de battre.

A ce moment, un homme grand et fort, vêtu comme un riche bourgeois, arriva en courant sur la place, suivi de Vassilissa et d'une foule nombreuse qui semblait très excitée.

C'était le père de la jeune Anna, le célèbre boucher de Nijni Novgorod, Kouzma Minine.

Il était fou d'indignation et de rage, et regardait de tous côtés comme un taureau furieux qui cherche un ennemi pour fondre sur lui. Brusquement, sans même remarquer Marfa toujours pâmée et Vania penché sur le corps de Paul, il courut à la porte Spassky et, frappant des poings contre cette lourde porte solide comme un mur, il vomit à l'adresse de l'Hetman un torrent d'imprécations, déchargeant son cœur de l'amertume et du désespoir qui l'étouffaient.

La porte restant muette, la fureur impuissante

du malheureux père se fondit en un transport de douleur effrayant. De grosses larmes jaillirent de ses yeux, roulant sur ses moustaches et dans l'épaisseur de sa barbe. Sa voix, entrecoupée de sanglots, se fit suppliante et il s'écria, en gémissant :

— Rends-moi mon Annouchka! ma petite colombe! Rends-la-moi, Hetman! Rends-moi mon enfant! mon seul bien, mon trésor, ma vie! Comment a-t-elle pu exciter ta colère? Elle ne connaît que ce qui est juste et bon. Tout ce qu'elle a, elle le donne aux pauvres. Elle se dépouille pour les malheureux et les affamés. Pourquoi me l'as-tu prise? Qu'avais-tu à faire d'elle? N'est-ce pas assez, pour égayer tes fêtes, de tes compagnons d'orgie et de tes filles de joie?

Puis, les supplications n'ayant pas plus d'effet que les malédictions, un nouvel accès de fureur reprit l'infortuné, qui rugit, en se tordant les bras :

— Ah! si j'avais été là, bandit infâme, tu n'aurais pas eu si bon marché de ma fille! Tu ne me l'aurais arrachée qu'avec la vie! N'est-ce pas une chose abominable que de s'attaquer ainsi à une

enfant sans défense? N'est-ce pas outrager le ciel que de ne respecter ni la jeunesse ni la vertu? Comment Dieu a-t-il pu laisser se perpétrer un aussi monstrueux attentat? Il est donc sourd qu'il n'entend plus les cris de l'innocence opprimée?

— Non, Dieu n'est pas sourd! interrompit soudain une voix grave et sévère.

C'était celle de Marfa qui, se dressant du coin où elle gisait presque inanimée, s'était approchée lentement du père au désespoir.

— Dieu n'est pas sourd! répéta-t-elle. Il a entendu l'appel de l'innocence et il a envoyé pour la secourir son ministre Philarète. Mais le tyran n'a rien voulu écouter; au contraire, il a redoublé de violence et de furie, il a fait saisir le vieillard avec l'enfant et tous deux en ce moment sont réunis dans les cachots du Kremlin.

— Le métropolite aussi prisonnier de l'Hetman! s'écria Minine accablé. A quel degré d'abjection sommes-nous donc tombés que de pareilles infamies puissent se commettre en plein jour, au milieu de la Place Rouge, sans que le peuple de Moscou se révolte tout entier? Quoi! Parmi les trois cent mille habitants de cette ville, il ne s'est

pas trouvé un seul homme de cœur pour se jeter entre la victime et son bourreau?

— Viens! dit quelqu'un derrière Minine.

Et, prenant l'homme par la main, Vania le mendiant l'amena près du *Lobnoïe Miesto*, et lui montrant Paul Dimitrievicth étendu dans une mare de sang :

— Regarde! dit-il. Celui-ci est un jeune boïar qui ne connaissait pas seulement ta fille, et qui s'est fait tuer pour la défendre!

— Est-il possible? fit Minine en s'agenouillant près de Paul et en le soulevant dans ses bras. Mais il n'est pas mort! Sa main a tressailli dans la mienne.

— Qu'y a-t-il? Où suis-je? demanda Paul d'une voix à peine distincte, en s'efforçant de se redresser.

— Avec des amis! dit Vania.

— Et elle? interrogea le blessé, en regardant anxieusement autour de lui. Elle n'est plus là? Ils l'ont emmenée! Les assassins! Les assassins!

Et, comme si rien ne le retenait plus à la vie, il se laissa aller dans les bras qui le soutenaient.

Malgré les efforts de Minine, aidé de Vania, pour lui faire reprendre connaissance, il demeura longtemps sans mouvement; enfin il rouvrit les yeux encore une fois.

— Souffres-tu beaucoup? lui demanda Minine.

— Souffrir! répondit Paul d'un air égaré. Je vais mourir... pour elle... pour elle... C'est pour elle que... je meurs!

— Tu ne mourras pas! dit Minine, la gorge serrée par les sanglots. Tu es jeune, tu es fort. Nous te sauverons, je le jure. Et d'abord, il faut que nous t'emportions chez toi. Où habites-tu? Quel est ton nom?

— Paul Dimitrievitch Pojarski!

— Le fils du prince Dimitri Pojarski? demanda Minine stupéfait.

— Oui! fit Paul; puis, cet effort ayant épuisé ses forces, il poussa un grand soupir et retomba inerte entre les bras du mendiant Vania.

— C'est donc la Russie tout entière que le tyran a voulu frapper au cœur aujourd'hui! s'écria Minine d'une voix retentissante. Montrant successivement Paul Pojarski, Marfa, Vania, et frappant plusieurs fois sa propre poitrine, il ajouta :

— La noblesse, le clergé, le peuple, les bourgeois, tous, il nous a frappés tous. Eh bien! puisqu'il nous a unis dans l'outrage et le meurtre, demeurons unis pour nous venger! Boïars, prêtres et moines, marchands, moujiks, levons-nous tous comme un seul homme! Marchons tous, la main dans la main, pour faire payer leurs crimes aux assassins!

Peu à peu la Place Rouge s'était remplie d'une foule de gens appartenant à toutes les conditions, et que la vue des cadavres et du sang avait frappés d'horreur et d'indignation.

Les paroles ardentes de Minine achevèrent de les mettre hors d'eux. Un murmure de révolte gagna de proche en proche. On entourait Minine, on se pressait pour le voir et pour l'entendre, on l'encourageait, on le poussait à aller de l'avant.

— Oui, oui! lui criait-on de vingt côtés à la fois. En voilà trop! Tu as raison, Kouzma Minine. Commande, nous t'obéirons, nous te suivrons! Marchons tous contre les Polonais! Vengeons Paul Dimitrievitch! Vengeons ta fille et le métropolite! Vengeance! Vengeance!

Alors, tendant le bras vers le Kremlin, Minine s'écria :

— Sur ces murailles sacrées, souillées par les orgies et par les crimes, je jure de donner jusqu'à ma dernière pièce d'or et de verser mon sang jusqu'à la dernière goutte pour arracher Moscou et le pays tout entier des mains de l'envahisseur!

CHAPITRE IV

AU PALAIS POJARSKI

Le palais Pojarski, une des plus somptueuses maisons de boïar de Moscou, était situé dans le *Kitaï Gorod*, le quartier au milieu duquel le Kremlin est enchâssé comme un noyau dans son enveloppe.

Moscou se composait alors en effet, comme elle se compose encore aujourd'hui, de trois zones concentriques, dont le Kremlin formait le centre : le *Kitaï Gorod*, ou ville chinoise; la ville blanche (*Biéloï Gorod*), ainsi nommée parce qu'elle était jadis enserrée par un mur en pierres de taille; et la ville de terre (*Zemlianoï Gorod*), qui tirait son nom du rempart en terre dont le tsar Fédor

Ivanovitch l'avait entourée à la suite de l'invasion des Tartares et qu'a remplacé aujourd'hui un large boulevard appelé la *Sadovaïa*, ou Rue des Jardins. Puis venaient les faubourgs.

Les maisons des boïars russes étaient en bois, d'ailleurs, comme celles des paysans et des moujiks, et n'en différaient, extérieurement du moins, que par les dimensions. Sauf une pièce plus importante où l'on recevait les hôtes et où se célébraient les fêtes, les appartements étaient petits, bas de plafond et fort sombres. A l'étage supérieur quelques pièces étroites, auxquelles on donnait le nom de *Terem*, étaient spécialement réservées aux femmes, comme le harem des Orientaux. Les cuisines, les salles de bain, les écuries et les habitations des gens de service se trouvaient dans la cour.

Par une rencontre singulièrement saisissante, le prince Dimitri Ivanovitch Pojarski donnait précisément un festin à quelques boïars de ses amis, anciens grands officiers de la Couronne ou membres du Conseil de l'empire, à l'heure même où son fils faisait tête si vaillamment aux soldats de l'Hetman, sur la Place Rouge.

Pour la circonstance la grande salle du palais avait été décorée magnifiquement. De superbes pièces de vaisselle en or et en argent, des plats garnis de diamants et de pierres fines, des vases d'argent de formes et de dimensions très diverses, avec de riches ornements en or, étaient étalés et groupés artistement sur de grandes estrades recouvertes en velours : la petite lampe, suspendue à des chaînettes d'argent devant le vieil icone dans l' « angle saint » de la vaste pièce, était en or ajouré et toute surchargée de pierreries étincelantes.

Au fond de la salle on avait dressé une première table, réservée aux boïars de haut rang et à ceux qui appartenaient à la famille du prince. Cette table était couverte d'un service en argent très habilement travaillé, représentant des animaux de toute sorte, lions, ours, chevaux, rhinocéros, cerfs, lièvres, paons aux ailes d'or, grues, cigognes, autruches, pélicans, poules, canards, oies, pigeons, faisans, perdrix, tourterelles. Des vases à boire, également d'une excessive variété, pots, brocs, vidercomes, hanaps, coupes, timbales, chopes d'or massif, étaient placés devant les convives.

Deux autres tables, moins élevées que la première, étaient disposées à droite et à gauche; elles étaient occupées par des invités de moindre rang.

Une foule de serviteurs, vêtus de riches étoffes, circulaient autour des tables sous la surveillance de Stépane, le majordome du prince, apportant les plats d'argent chargés de pièces de gibier ou de poissons et remplissant les coupes avec du malvoisie ou d'autres vins de Grèce.

De temps en temps, pour donner à l'un de ses invités une marque particulière de son estime ou de son affection, le prince, qui occupait la place d'honneur au centre de la première table, lui envoyait un des plats qu'on venait d'apporter ou une coupe pleine de vin; celui-ci se levait alors et saluait en signe de remerciement.

Dès cette époque, le luxe de la table ne laissait pas d'être très grand en Russie dans les maisons opulentes.

Généralement un repas bien ordonné s'ouvrait par une savoureuse *solianka*, le potage national aux carottes, aux pommes de terre et au céleri, avec de gros morceaux de poisson bouilli. Aussitôt après apparaissaient des cygnes rôtis; puis

venaient des grues, des chapons, des pâtés aux œufs et au fromage, de nombreuses variétés de poissons, soudacs, esturgeons (ceux du Dnieper étaient les plus renommés), sterlets du Volga, ombres-chevaliers, brochets, tanches, lottes, et nombre d'autres encore. Enfin le repas se terminait par des pains épicés, des gruaux, des confitures, des figues, des raisins secs, des oranges et des tablettes de gelée aux fruits.

Quant aux boissons, les plus usuelles étaient la bière, l'hydromel et le kwass. On buvait aussi des vins de Grèce, des vins de Hongrie et des vins du Rhin. On commençait également à boire des vins russes, bien que la culture de la vigne ne dût se développer sérieusement en Russie, à Astrakan notamment, que plus tard, vers 1675. Quant aux vins français, ils ne devaient être introduits qu'au siècle suivant par Pierre Ier.

Le prince Pojarski était fort riche et sa maison passait pour une de celles où la chère était la plus recherchée.

Mais, depuis que le désordre et le brigandage s'étaient répandus dans toute la Russie, les communications d'une province à l'autre étaient deve-

nues extrêmement difficiles et les approvisionnements se faisaient avec la plus grande peine.

Malgré cela, le festin que le prince offrait à ses amis ne laissait pas d'être fort somptueux. Si les succulents sterlets du Volga et les esturgeons du Dnieper faisaient défaut, si les pièces de résistance se composaient presque exclusivement de gros quartiers de viande et de venaison, les mets savoureux ne s'en succédaient pas moins en nombre très respectable sur les trois tables, et les convives faisaient largement honneur aux vins, ainsi qu'à l'hydromel, à la bière et au kwass.

Parmi les principaux de ces convives, qui portaient presque tous des habits enrichis de perles et des bonnets brodés de pierres précieuses et surmontés de plumes dorées, se trouvaient le prince Morozof et le prince Gregori Vassilievitch Golovine, anciens grands officiers de la Couronne, le prince Vassili Petrovitch Schterniatef, ancien grand écuyer, le prince Boris Alexandrovitch Soukhoï-Kachin, ancien grand échanson, et d'autres boïars d'aussi haut rang, qui avaient été des compagnons de jeunesse du prince Pojarski ou qui avaient fait campagne avec lui.

Très populaire à Moscou, à cause de la noblesse et de la générosité de son caractère, renommé dans toute la Russie pour ses rares qualités militaires, le prince Pojarski était en outre fort aimé de ses nombreux amis.

Aussi le festin qu'il leur avait offert avait-il été très gai. La joie redoubla encore lorsque l'on vit un beau vieillard à barbe blanche, qui tenait à la main une gouzla, entrer dans la salle, introduit par Stepane le majordome, sur un signe du prince.

C'était un célèbre *skazitel*, ou chanteur de *bylines*, originaire d'un village de l'Onéga, le pays précisément où vivent les plus fameux *skaziteli* de toute la Russie.

Les *bylines* (le nom vient sans doute du mot *bylo*, il a existé) sont des sortes de cantilènes en vers, qui se déclament plutôt qu'elles ne se chantent. Bien que ces récitatifs soient tantôt très gais, tantôt mélancoliques, tantôt solennels, il faut, pour qu'ils produisent tout leur effet, et qu'ils ne tombent pas dans la monotonie, varier et nuancer le plus possible le débit; c'est même en cela que consiste le principal talent des *skaziteli*, qu'il ne

faut pas confondre avec les *kalieki*, ou chanteurs de cantiques et de complaintes religieuses (*doukhovnia stikki*), comme les Miracles de saint Nicolas, la Chasteté du beau Joseph, le Martyre de saint Georges le brave, ou les Terreurs du Jugement dernier. Presque toujours les *kalieki* sont de pauvres diables, estropiés ou aveugles, qui courent les grandes routes, allant de village en village et de foire en foire, et gagnant leur pain de chaque jour en chantant; tandis que la plupart des *skaziteli* restent presque tout le temps sédentaires dans leur village, occupés surtout de pêche et d'agriculture et ne récitent généralement les bylines que pour leur plaisir ou pour celui de leurs amis. Jadis cependant on voyait des *skaziteli* dans les palais des Tsars et des principaux boïars; au XIIe siècle, la Cour des princes russes était pleine de ces chanteurs, qui charmaient les loisirs des souverains en s'accompagnant sur le rebec ou sur la gouzla. Quand les riches boïars n'en possédaient point d'attachés à leur maison, ils en faisaient venir, et parfois de fort loin, pour en offrir le régal à leurs amis dans les grandes circonstances. On ne donnait point de vraie fête,

ni de festin un peu somptueux, sans un ou deux de ces conteurs de bylines.

Le vieux *skazitel* à barbe blanche, que Stepane avait introduit dans la salle des fêtes du palais Pojarski, chanta d'abord les hauts faits d'Ilia de Mourom et des bohatirs de Kiev; puis les histoires légendaires de Slavre le musicien, de Potyk, de Volga et de Mikoula.

Quand son répertoire fut épuisé, ou plutôt quand il fut lui-même à bout de souffle, il se retira, suivi des murmures flatteurs de l'assistance.

Des danseuses tartares et tsiganes lui succédèrent. C'était là encore un de ces divertissements princiers que les grands seigneurs russes offraient volontiers aux hôtes qu'ils voulaient honorer particulièrement. Ces femmes, choisies parmi les plus belles et les plus habiles, étaient richement vêtues et leurs ajustements étincelaient de pierres précieuses. Leurs danses, empreintes d'un caractère essentiellement voluptueux, achevèrent de mettre en joyeuses dispositions les convives du prince, que les vins de Hongrie et de Grèce avaient déjà fort animés.

Tout d'un coup, un grand bruit de voix se fit entendre derrière la porte, la lourde portière se souleva brusquement et sur le seuil parut Kouzma Minine.

A cette apparition imprévue, les invités se levèrent surpris et les danses s'interrompirent. Quittant lui-même sa place, le prince Pojarski descendit au milieu de la salle et, s'adressant avec hauteur à Minine, lui dit :

— Qu'est-ce? Que me veut-on?

— Rien de particulier, Dimitri Ivanovitch, répondit Minine sans s'émouvoir, sinon te faire connaître ce qui se passe à Moscou, pendant que tu festoies ici joyeusement avec tes amis en regardant danser les Tsiganes.

— Qui es-tu, toi qui oses me tenir un pareil langage? demanda Pojarski.

— Kouzma Minine, boucher à Nijni Novgorod.

— Je le connais, dit Schterniatef à l'oreille de Pojarski, c'est un des bourgeois les plus considérés de Nijni, un homme riche et charitable et un excellent patriote.

— Enfin, que veux-tu de moi? dit Pojarski d'une voix quelque peu radoucie.

— Je viens te demander, Dimitri Ivanovitch, si tu sais que le désordre et l'anarchie règnent dans toute la Russie, d'une frontière à l'autre.

— Je sais cela! répondit Pojarski tristement.

— Sais-tu que partout on pille, on brûle et l'on massacre? Sais-tu que les campagnes sont infestées de brigands, qui ravagent tout sur leur passage? Qu'une famine épouvantable fait mourir par milliers les habitants de la petite et de la grande Russie? Qu'à Tver, à Rostow, à Moscou même on a vu des gens apaiser leur faim en mangeant de la chair humaine? Sais-tu cela, Dimitri Ivanovitch?

Pojarski baissa la tête, et répondit :

— Oui, je le sais.

— Il me reste alors à t'apprendre une chose dont tu ne sembles pas te douter, Dimitri Ivanovitch, continua impitoyablement Minine. C'est qu'aujourd'hui même, il y a trois heures, à quelques pas de ton palais, les forfaits les plus exécrables ont été commis; que le métropolite Philarète a été saisi par ordre de l'Hetman, jeté dans les cachots du Kremlin et que....

— Le métropolite en prison! s'écrièrent d'une

seule voix le prince Pojarski et les autres boïars.

— Oui, le représentant le plus élevé de la religion orthodoxe, le vieillard respecté de la Russie entière comme un modèle de toutes les vertus, a été empoigné brutalement et traité comme un vil malfaiteur!

— Quelle honte! fit Pojarski, en se cachant le visage de ses deux mains.

— Mais ce n'est pas tout, reprit Minine. Une jeune fille, l'honneur et la pureté même, le seul orgueil et la seule joie des siens, distribuait des aumônes aux mendiants sur la Place Rouge. Le malheur voulut qu'elle se trouvât sur le chemin de l'Hetman qui rentrait au Kremlin; elle lui sembla belle et il voulut l'emmener avec lui. Comme elle s'y refusait, indignée, il la fit saisir et emporter au Kremlin par ses soldats, malgré les protestations de la foule, malgré les efforts de quelques braves jeunes gens qui voulurent la défendre et payèrent de la vie leur généreux dévouement.

— Quelle est cette jeune fille? demanda Schterniatef.

— C'est ma fille! Commences-tu à com-

prendre, Dimitri Ivanovitch, pourquoi je suis venu te trouver dans ton palais, au milieu de tes chanteurs et de tes danseuses?

— Ton malheur me touche, Kouzma Minine, dit Pojarski; mais tu sais comme moi qu'hélas! je n'y puis rien.

— Alors tu es d'avis qu'il n'y a rien à faire? Eh bien! écoute encore, Dimitri Ivanovitch; car je n'ai pas tout dit.

Puis, se tournant vers les boïars atterrés qui le regardaient avec stupeur, Minine ajouta :

— Écoutez-moi aussi, princes, boïars, grands officiers de la Couronne, membres du Conseil de l'empire! Cette détresse épouvantable, cette famine, cette mainmise de l'étranger sur la capitale, tous ces désastres qui ont fondu sur la patrie, qui les a amenés? Qui les a voulus? Qui les a provoqués? C'est vous seuls, entendez-vous? avec vos haines de famille, vos divisions, vos éternelles querelles de préséance, vos rivalités de toute sorte. Si l'ennemi est au cœur de la Russie, c'est parce que vous l'y avez attiré. Si le Kremlin est occupé par une garnison polonaise, c'est parce que vous lui en avez ouvert les portes.

C'est vous encore qui êtes cause que de nouveaux imposteurs surgissent de toute part, puisque c'est votre manque d'énergie qui a laissé la monarchie sans gouvernement ni direction. Enfin ces crimes abominables qu'on signale dans toutes les provinces, ces flots de sang russe qui coulent partout, c'est vous, vous, boïars, princes, grands officiers de la Couronne, membres du Conseil de l'empire, qui seuls en serez responsables devant Dieu et devant les hommes!

— L'insolent! s'écrièrent le prince Morozof, le prince Golovine et quelques autres boïars.

— Oh! Vous m'entendrez jusqu'au bout! continua Minine, sans se laisser intimider. Puisque vous jugez que ce n'est pas encore assez de victimes, assez de massacres, assez de pillages, assez d'incendies comme cela, ce sera donc le peuple, le peuple des campagnes et des villes, les bourgeois, les marchands, les moujiks, les paysans, qui demanderont à leur haine la force de secouer le joug de l'étranger.

— Les bourgeois! Les moujiks! fit Pojarski en levant les épaules, quand nous-mêmes nous ne pouvons rien! Je les ai vus à l'œuvre l'an der-

nier, lors de cette émeute dont j'avais accepté d'être le chef et qui n'a eu d'autre résultat que de noyer la ville dans le sang de quatre-vingt mille de ses habitants. Non! Ce n'est pas encore avec cette armée-là que nous ressaisirons notre indépendance, quand le moment sera venu!

— Quand le moment sera venu! répéta Minine avec indignation. Alors tu veux attendre encore, attendre toujours, Dimitri Ivanovitch? Eh bien! puisque tu ne trouves pas que la mesure soit comble, regarde!

Disant cela, il se rapprocha de l'entrée de la salle, et, soulevant la lourde portière en tapisserie qui la fermait, il fit un signe : aussitôt Vania et trois autres moujiks entrèrent, portant une sorte de brancard sur lequel était étendu un corps enveloppé d'un manteau.

— Regarde, Dimitri Ivanovitch! reprit Minine. Je t'ai dit que quelques jeunes gens s'étaient jetés intrépidement entre ma fille et les soldats de l'Hetman. Voici l'un de ces braves, à qui son héroïque dévouement a coûté la vie!

Écartant alors le manteau qui cachait le corps, il découvrit le pâle visage de Paul Dimitrievitch.

Éperdu, Pojarski se précipita à genoux auprès du brancard et, serrant son fils inanimé entre ses bras :

— Non! Ce n'est pas vrai? Ce n'est pas toi, mon fils bien-aimé? s'écria le malheureux père. Mort! Mon enfant! Mon unique enfant! Mort! Mort! Toi, si beau, si fier, si plein de vie hier encore! Je ne te verrai plus jamais, jamais! Tu ne seras plus jamais là, près de moi; tu ne me suivras plus à la guerre! Et quand mon bras n'aura plus la force de soulever mon épée, ce n'est pas toi qui viendras prendre ma place! Ce n'est pas toi qui hériteras de mes charges et de mes biens! Ce n'est pas toi qui porteras mon nom, ni mes titres, après moi! Mon enfant! Mon enfant!

Et, suffoqué par ses larmes, Pojarski laissa tomber sa tête sur la poitrine ensanglantée de son fils.

— Dimitri Ivanovitch, dit Schterniatef en s'approchant de l'infortuné, pour une douleur comme la tienne, pour une perte comme celle que tu as faite, il n'y a point de mots qui consolent. Permets cependant à tes amis, qui pleurent avec toi

la fin déplorable de ton fils, de te rappeler que c'est pour défendre la faiblesse et l'innocence qu'il s'est fait tuer et qu'il est mort digne du nom qu'il portait.

— Oui, certes, dit Golovine, nous nous souviendrons toujours avec honneur de Paul Dimitrievitch!

— La mémoire de Paul Dimitrievitch, ajouta Soukhoï-Kachin, restera parmi les plus glorieuses et les plus honorées!

— Hélas! s'écria Pojarski désespéré. Cela empêchera-t-il que mon enfant soit mort, et que je ne doive plus le revoir?

Tous les invités se pressaient maintenant sympathiquement autour du pauvre père, cherchant à l'entourer de témoignages d'affection et de dévouement.

L'un de ses plus chers et de ses plus anciens compagnons, le vieux prince Morozof, qui avait vu naître et grandir Paul Pojarski, se pencha, les yeux pleins de larmes, sur le corps du malheureux jeune homme.

— Je ne peux pas croire qu'il soit mort, murmura-t-il, et faisant signe au majordome, qui

semblait lui-même accablé de douleur, il lui dit :

— Stépane, envoie chercher Ivan Beliavine, le médecin. Peut-être tout espoir n'est-il point perdu. En attendant, tu vas faire transporter Paul Dimitrievitch sur son lit avec les plus grandes précautions.

Mais Pojarski ne voulut pas laisser emporter son fils.

— Non! non! s'écria-t-il. Ne l'enlevez pas! N'y touchez pas! Je veux le voir encore, encore! Je veux me rassasier de sa vue!

Alors Schterniatief intervint, et, posant son bras avec une affectueuse fermeté sur l'épaule de Pojarski :

— Laisse-nous soigner ton fils bien-aimé, Dimitri Ivanovitch! lui dit-il. Et je te jure que si on ne parvient pas à le ranimer, nous, tes amis, tes vieux compagnons, nous t'aiderons à le venger. .

— Oh! oui, je le vengerai! s'écria le prince, en se redressant brusquement. Chaque goutte de sang de ses blessures sera chèrement payée!

A cette explosion de fureur, Kouzma Minine, qui s'était écarté quelque peu, cédant la place

aux amis du malheureux père, se rapprocha vivement.

— Allons donc! s'écria-t-il. Voilà le cri que j'attendais, Dimitri Ivanovitch! C'est aux femmes qu'il faut laisser les pleurs et les lamentations. Les hommes ont mieux à faire, surtout quand ils savent se servir vaillamment de leur épée, comme toi.

— Comment arriver jusqu'à l'Hetman? répondit Pojarski, sans paraître autrement surpris du ton familier et véhément avec lequel lui parlait cet inconnu.

— Je vais te le dire, Dimitri Ivanovitch, continua Minine. Si depuis la mort du grand tsar blanc, Ivan Vassilievitch, la Russie semble endormie dans une profonde apathie, il reste au pays une force irrésistible : c'est son attachement impérissable à sa religion et à son autonomie. Le sentiment national a pu être momentanément étouffé à la suite de tant de revers; mais, pour qu'il se réveille avec une énergie nouvelle, il suffirait d'une occasion, d'un exemple. Que demain un homme de cœur, dégagé d'ambition personnelle, plante fièrement son drapeau en face des

Polonais au nom de la Russie envahie et de la foi opprimée, tout le peuple se ralliera derrière lui. Dimitri Ivanovitch, veux-tu être cet homme?

— Moi? fit Pojarski.

— Crois-moi! poursuivit Minine. Le terrain est admirablement préparé. Déjà une grande surexcitation s'est emparée des esprits. Des bruits miraculeux circulent de gouvernement en gouvernement. A Nijni Novgorod, à Vladimir, ailleurs encore, des apparitions ont été signalées. Pousse le cri d'alarme et ta voix retentira de la mer Noire au lac Onéga et d'Irkoutsk à Krakan. Lève-toi et toute la Russie se lèvera.

— Cet homme a raison, Dimitri Ivanovitch! dit Stcherniatef. L'heure est venue d'écouter le cri de la conscience populaire. Et personne mieux que toi n'est désigné pour prendre la direction d'un pareil soulèvement. N'est-ce pas toi que déjà l'année dernière tous ont voulu pour chef?

— A telles enseignes, interrompit Golovine d'une voix ironique, que tu fus même grièvement blessé; ce fut ce qui résulta de plus clair de cette émeute si légèrement organisée, et aussi la mort de quatre-vingt mille habitants de Moscou,

comme tu le rappelais toi-même tout à l'heure. Veux-tu donc aller au-devant d'un nouveau désastre, et déchaîner encore sur notre malheureuse cité le pillage et le massacre?

— Ne vaut-il pas mieux mourir les armes à la main, s'écria Stcherniatef, que de subir plus longtemps cette odieuse oppression?

— Encore faudrait-il avoir des soldats! riposta Golovine. Ce n'est pas sur les moujiks de Moscou que tu comptes, je suppose, pour venir à bout de la garnison du Kremlin?

— Les moujiks de Moscou, dit Minine avec énergie, sauront du moins se faire tuer pour la patrie. A défaut de cuirasse, ils opposeront leur poitrine aux coups de l'ennemi. Ceux qui n'ont point de fusils, ni de sabres, ni d'arbalètes, s'armeront de leur hache, ou, de leurs mains noueuses, ils étrangleront jusqu'au dernier les hommes de l'Hetman.

Pojarski, les yeux baissés, gardait le silence, comme si le débat ne le concernait en rien. Sans doute, il réfléchissait, lui, le capitaine éprouvé, dont la rare prudence n'était pas moins célèbre que l'intrépidité. Les véhémentes paroles de

Minine, chaleureusement appuyées par Stcherniatef, l'avaient-elles ébranlé? Ou bien les observations narquoises de Golovine avaient-elles refroidi son enthousiasme?

Tous les yeux étaient fixés sur lui. Boïars et moujiks attendaient anxieusement sa décision.

Enfin il releva la tête et dit d'une voix éclatante :

— Soit! j'accepte.

Puis, se tournant vers Stcherniatef, Morozof, Soukhoï-Kachin et les autres boïars, il ajouta :

— Mes amis, nous avons déjà versé ensemble notre sang sur plus d'un champ de bataille. Me suivrez-vous encore cette fois?

— Oui certes! » répondit Stcherniatef avec élan, tu peux compter sur nous, Dimitri Ivanovitch. Où tu iras, nous irons.

— Et toi, Grigori Vassilevitch, mon vieux compagnon? dit Pojarski en tendant la main à Golovine, nous laisseras-tu tirer l'épée sans toi?

— J'ai essayé de t'empêcher de te lancer dans une entreprise que je considérais comme imprudente et folle, répondit Golovine; mais, puisque je n'ai pas réussi à te persuader, il ne me reste

plus qu'à me jeter, tête baissée, dans l'aventure avec toi, Dimitri Ivanovitch.

— Je te reconnais bien là, Gregori Vassilevitch! fit Pojarski, en serrant affectueusement Golovine sur sa poitrine.

Après quoi, marchant droit à Minine, il lui dit d'une voix nette et ferme, en homme qui, son parti une fois pris, ne songe plus qu'à l'exécution :

— Peux-tu te charger, Kouzma Minine, de rassembler rapidement, parmi les bourgeois et les moujiks de la ville, tous ceux qui ont des armes et qui savent s'en servir? De mon côté, avec l'aide de mes amis, je réunirai les anciens stréletz qui sont dispersés depuis la chute de Vassili Chouïski, et tous nos enfants-boïars, tous nos hommes d'armes, tous nos vassaux en âge de tenir une arme. Nous combinerons ensuite nos mouvements, de façon à agir le plus promptement et le plus sûrement possible.

— Je ferai ce que tu dis, répondit Minine. Mais pour conduire des soldats, quels qu'ils soient, il faut un homme qui sache faire la guerre. Sois notre voiévode à tous, Dimitri Iva-

novitch. Boïars, bourgeois et moujiks, ne formons qu'une seule et même armée; et que cette armée n'ait qu'un chef! Quant à moi, ordonne. Je ne te demande qu'une chose, c'est de me laisser marcher au premier rang et frapper les premiers coups.

— Tu les hais donc bien, ces Polonais? demanda Pojarski.

— Oublies-tu, dit Minine, que comme toi j'ai mon enfant à venger?

— C'est juste! fit Pojarski, avec un geste de douleur.

Se dressant alors de toute sa taille, Minine étendit les bras vers les gens de toute sorte, marchands, moujiks, mendiants, qui peu à peu avaient envahi la salle; et, d'une voix tonnante, où il y avait à la fois de l'apôtre et du soldat, il s'écria :

— Levons-nous en masse, jeunes et vieux, riches et pauvres! Le temps est venu de risquer notre vie pour la foi orthodoxe. Il faudra sans doute beaucoup de soldats, et, pour les payer, beaucoup d'argent : eh bien, vendons nos maisons et nos biens, donnons tout ce que nous possédons;

et même, s'il est nécessaire, mettons en gage nos femmes et nos enfants!

— Oui! oui! cria la foule. Mourons pour la Russie et pour la foi orthodoxe!

Comme une contagion, la fièvre patriotique, qui faisait vibrer les paroles ardentes de Minine, avait gagné tous les assistants; confondus dans un même enthousiasme, tous agitaient les bras en l'air, poussaient des cris furieux et brandissaient leurs bâtons d'un air menaçant.

Mettant à profit cette généreuse ivresse, en chef habile à manier les masses populaires, Pojarski prit la parole à son tour et dit :

— Mes amis, n'attendons pas que l'Hetman ait eu le temps de préparer sa résistance. Hâtons-nous de l'attaquer, avant qu'il ait pu recevoir les renforts qu'il attend. Ce palais est plein d'armes de toute sorte; ceux qui n'en ont pas en trouveront ici. Et donnons dès demain l'assaut au Kremlin.

— Oui! c'est cela! Au Kremlin! au Kremlin!

Et la foule se précipita hors du palais Pojarski derrière Kouzma Minine et les boïars, en criant encore :

— Au Kremlin!

CHAPITRE V

PRISE DU KREMLIN

Tout d'abord l'Hetman n'avait pas pris au sérieux le soulèvement des Moscovites. Les Polonais affectaient, d'ailleurs, pour tout ce qui était russe, un mépris profond. Armés et équipés à peu près à l'européenne, par suite de leurs relations avec les puissances centrales, ils se jugeaient infiniment mieux outillés pour la guerre que leurs ennemis; ils avaient raison, au surplus, car l'armement des troupes russes était encore des plus primitifs : très varié, en outre, il comprenait, avec les fusils turcs et grecs, et les fusils du Caucase, des arquebuses hollandaises, des lances, des sabres, des arcs, des carquois orientaux,

des boucliers en jonc. Les chefs portaient, par-dessus leurs robes de soie éclatante, de longues cottes de maille ou des armures formées de pièces de fer articulées, et partaient en guerre, le visage caché derrière des heaumes damasquinés, et la tête coiffée de bonnets tartares, sur de lourds chevaux richement caparaçonnés avec de hautes selles, et de courts étriers : comme armes, ils préféraient généralement la lance et la masse d'acier. Le Tsar lui-même allait au combat, armé de la lance, de l'arc et du carquois.

Ce qui contribuait également à écarter toute inquiétude de l'esprit de l'Hetman, c'était la facilité relative avec laquelle, l'année précédente, il avait réprimé l'émeute de cette population plus remuante à ses yeux que réellement dangereuse; il s'étonnait seulement que la sanglante leçon qu'il lui avait infligée n'eût pas mieux profité.

Cependant, devant le développement rapide qu'avait pris le mouvement, il avait dû se rendre à l'évidence et prendre de sérieuses dispositions de défense. Justement la garnison n'était pas en nombre pour l'instant ; l'empereur Sigismond devait sous peu arriver en personne avec d'im-

portants renforts; mais son approche n'était pas encore signalée, tandis que les révoltés allaient se ruer contre les remparts du Kremlin.

Peu s'en était fallu même que, dans le premier moment de surprise, l'imprenable citadelle n'eût été enlevée presque sans coup férir. Pour tromper l'Hetman sur ses intentions véritables, Pojarski avait ordonné à Minine de se présenter avec la masse de ses moujiks devant la porte Nikolski, en même temps qu'il se jetterait lui-même, avec le gros de ses forces, composé des boïars, des enfants-boïars et des stréletz, sur la porte Spassky. Mais l'Hetman, lui aussi, était un homme de guerre; il ne s'était point laissé prendre à cette tentative de diversion; l'une et l'autre porte avaient été soigneusement mises en état de défense et Pojarski en arrivant avait trouvé à qui parler.

La porte Spassky étant le point le plus sérieusement menacé, l'Hetman s'était établi de sa personne sur l'Esplanade du Kremlin.

De la balustrade en pierre qui forme le fond de l'Esplanade, la vue embrasse les quartiers de la rive droite de la Moskva, un océan de maisons basses, encadrées de verdure, du milieu desquelles

émergent quantité de coupoles byzantines, aux surfaces polies réfléchissant les rayons du soleil en gerbes éblouissantes.

L'Hetman pouvait, de là, suivre les progrès du soulèvement et constater qu'il gagnait rapidement la ville entière. Un bruit confus de ruche en rumeur montait jusqu'à lui et de toutes parts il voyait accourir des hommes armés à la hâte de ce qui leur était tombé sous la main, hache, épieu, pioche ou simple bâton.

La garnison polonaise était si peu nombreuse qu'il avait été impossible d'en distraire assez d'hommes pour occuper un certain nombre de points stratégiques dans les divers quartiers de Moscou. L'Hetman avait dû se contenter de couvrir les environs immédiats du Kremlin, et de jeter dans le Gostinyï Dvor une centaine d'hommes choisis, commandés par un officier énergique, nommé Glinski, avec l'ordre de maintenir libres et dégagés la Place Rouge et les abords de la porte Spassky.

Ces dispositions prises, l'Hetman avait attendu tranquillement l'attaque, convaincu que l'effort des assaillants, si nombreux qu'ils fussent, vien-

drait se briser contre les murailles inébranlables du Kremlin. Il connaissait, ou croyait connaître, le moujik russe; et il était fermement convaincu que, si celui-ci peut se laisser entraîner à un mouvement hardi, téméraire même, il est incapable de soutenir longtemps le choc et qu'il a tôt fait de se lasser, lorsqu'il rencontre une résistance sérieuse.

Sapieha exagérait même, afin de raffermir le moral de ses troupes, le mépris qu'il professait pour ces bandes de moujiks, mal armées, organisées à la diable, sans direction, ni commandement, disait-il, et qu'on se ferait un jeu de reconduire, à coups de bottes et de crosses de fusil, plus vite qu'elles n'étaient venues.

Cependant le comte Griezensko, un de ses meilleurs officiers, en revenant d'une reconnaissance poussée aux alentours du Kremlin, rapporta d'assez graves nouvelles. Décidément ce qu'on avait pu prendre tout d'abord pour un feu de paille menaçait de devenir un véritable incendie. Ce n'était plus la lie de la population qui s'était mutinée, un ramassis de pauvres diables qui, n'ayant rien à perdre, pouvaient se lancer dans une

aventure et à qui la misère et la famine, dans lesquelles ils croupissaient, rendaient moins pénible la perspective d'affronter la mort. Non. Des hommes riches et bien posés, des marchands, des bourgeois de mœurs pacifiques s'étaient ralliés au mouvement, et c'étaient les boïars, le prince Pojarski en tête, qui en avaient pris la direction. L'argent ne manquait point et les palais des boïars étaient remplis d'armes. Les anciens stréletz, les enfants-boïars, les gardes nobles, licenciés par les Polonais au lendemain de leur entrée de Moscou, avaient repris les fusils, les lances et les sabres cachés dans les caves de leurs maisons, et Pojarski en avait formé le noyau de son armée improvisée.

L'Hetman ne devait pas tarder à s'apercevoir qu'il avait affaire maintenant à des gens qui savaient se battre et n'étaient plus à la merci d'une panique. Les attaques étaient combinées avec méthode et les travaux d'approche se resserraient tous les jours un peu plus autour de la forteresse. Les imprudents, qui se montraient sans précaution aux créneaux des remparts, étaient mis immédiatement hors de combat et le nombre

des soldats valides de la garnison commençait à diminuer sensiblement.

Heureusement, disait l'Hetman à ses officiers, qu'il ne s'agissait que de tenir patiemment encore quelque peu. L'empereur Sigismond ne pouvait plus être loin maintenant avec les renforts considérables qu'il amenait; et, à la première annonce de son arrivée, on verrait ces soldats de rencontre se disperser de tous les côtés comme une volée de moineaux.

— Pourvu qu'il n'arrive pas trop tard! murmura Gossewski à l'oreille d'un autre officier, le comte Ostrowski.

Le septième jour, Glinski, le capitaine chargé d'occuper le Gostinyï Dvor, se présenta inopinément devant la porte Spassky avec deux officiers et quelques hommes; il se fit reconnaître, et entra précipitamment dans le Kremlin.

De l'Esplanade, l'Hetman l'aperçut et l'apostropha d'une voix furieuse.

— Que viens-tu faire ici? lui cria-t-il. Je t'avais donné l'ordre de tenir jusqu'au bout au Gostinyï Dvor, et de n'en pas laisser sortir un seul homme, quoi qu'il arrivât..

— La place n'est plus tenable, Hetman! répondit l'officier. Si tu n'envoies pas promptement une centaine d'hommes au moins pour nous dégager, nous allons être débordés.

— Une centaine d'hommes! Où veux-tu que je les prenne? Je n'ai plus que juste le nombre de soldats indispensable pour faire le service des remparts et défendre les cinq portes de l'enceinte.

— La moitié de ma compagnie est déjà hors de combat. Le reste sera massacré avant une heure peut-être, si tu nous abandonnes, Hetman.

— Retourne à ton poste, Glinski, répondit l'Hetman et défends-le jusqu'à la dernière extrémité. Quand tu ne pourras plus tenir, replie-toi sur la Place Rouge, mais auparavant fais mettre le feu au Gostinyï Dvor et à toutes les maisons du voisinage.

Glinski repartit en courant. Alors Ostrowski dit à l'Hetman, en baissant la voix pour ne pas être entendu des hommes que l'inquiétude des chefs commençait à gagner :

— La marée monte; tout à l'heure elle battra le pied des murailles du Kremlin.

— Bah! Elles sont solides! répondit l'Hetman en affectant une sécurité qu'il était loin d'avoir. Ce n'est pas ce ramassis d'ivrognes et de mendiants qui les renversera.

— Et les portes, Hetman? La porte Nikolsky surtout?

— Le danger n'est pas là. C'est contre la porte Spassky que tu les verras se ruer tous en masse. Mais ils s'y écraseront jusqu'au dernier avant qu'elle cède.

— Il est certain, intervint le comte Griezensko, qu'à moins qu'on ne la leur ouvre, fussent-ils cent mille et plus, ils ne l'emporteront jamais!

Une heure ne s'était pas écoulée qu'une rumeur lointaine, que dominaient par intervalles des cris épouvantables, s'élevait dans la direction de la Place Rouge. L'Hetman et ses officiers s'approchèrent aussitôt de la balustrade de l'Esplanade, pour voir d'où venaient ces cris. Ils s'aperçurent alors que le Gostinyï Dvor et toutes les maisons qui l'environnaient étaient en feu. Une épaisse fumée noire montait en tourbillons sur vingt points différents et des clameurs d'angoisses, semblables à des hurlements de fauves enfumés

dans leurs tanières, ajoutaient encore à l'horreur du spectacle.

Les Polonais contemplaient avec une joie féroce les progrès de l'incendie qui s'étendait rapidement. Dans leur pensée, cela ne pouvait manquer de servir de dérivation à l'attaque. Pour voler au secours de leur famille et de leur maison, les moujiks allaient forcément tout laisser là, et le Kremlin se trouverait dégagé du même coup.

— Glinski a exécuté tes ordres en conscience! dit Griezensko à l'Hetman.

— Il a bien fait! s'écria l'Hetman. Puissent-ils flamber tous, ces gueux maudits, avec leurs femelles et leurs petits!

— Mais, dit Ostrowski, si Glinski a mis le feu au Gostinyï Dvor, cela veut dire qu'il a été débordé et forcé de se replier sur la Place Rouge. Et tiens, écoute, Hetman!

En effet, derrière la porte Spassky, on entendait distinctement un bruit de foule se pressant en désordre, avec des cliquetis d'armes et des appels désespérés. C'était Glinski évidemment et ce qui lui restait d'hommes.

La porte s'ouvrit et la troupe des fuyards

s'engouffra sous la voûte avec précipitation ; elle était suivie de si près par les stréletz que l'Hetman, craignant de voir ceux-ci entrer dans la place derrière les hommes de Glinski, ordonna de repousser immédiatement les lourds montants de la porte, au risque de faire massacrer tous ceux qui n'auraient pas encore eu le temps de passer.

Mais la poussée était trop forte ; affolés par la poursuite des ennemis, qui les harcelaient l'épée dans les reins, les soldats polonais s'écrasaient sous la voûte de la porte, en criant :

— Les voilà ! Les voilà ! Sauve qui peut !

En vain l'Hetman se consumait en efforts impuissants pour refouler la tourbe déchaînée des fuyards.

— Lâches coquins ! vous n'avez pas honte de vous sauver ainsi devant cette bande de moujiks? hurlait-il, en essayant de leur barrer le chemin.

Sans répondre, les soldats passaient outre brutalement, bousculant tout ce qui s'opposait à leur passage.

— Et Glinski ? Où est Glinski ? cria l'Hetman, qui commençait à trembler que tout ne fût perdu.

— Glinski est mort! dit un soldat sans s'arrêter. Il vient d'être tué d'un coup de hache sur les marches de Vassili Blagennoï.

La nouvelle de cette mort acheva de démoraliser les soldats polonais. Le torrent devint irrésistible, emportant dans sa course tout ce qui se trouvait devant lui. En dépit de leurs efforts désespérés, l'Hetman, Griezensko, Grossewski, Ostrowski et les autres officiers furent entraînés eux-mêmes jusque dans l'intérieur du Kremlin.

A peine avaient-ils disparu qu'immédiatement derrière les derniers hommes de Glinski, et confondus avec eux, s'élancèrent Stcherniatef et Golovine à la tête des strélitz.

Pojarski lui-même arriva presque aussitôt après, l'épée nue à la main, avec Soukhoï-Kachin et Morozof.

— Victoire, enfants! cria-t-il. Nous les tenons!

Puis, sans perdre une minute, il prit position sur l'Esplanade, rallia ses hommes à mesure qu'ils arrivaient, forma une première colonne d'attaque qu'il lança sur les traces de l'Hetman avec Stcherniatef et Morozof; puis une seconde, dont il donna le commandement à Golovine, avec

l'ordre de longer rapidement l'enceinte jusqu'à la porte Nikolsky, pour donner la main à Minine et à ses moujiks.

Mais, au moment où Golovine commençait son mouvement, il se heurta presque à Minine lui-même qui accourait, la hache levée, nu-tête, sa grande barbe fauve étalée sur sa poitrine et dominant de sa haute taille la foule qui le suivait avec des acclamations.

— C'est toi, Dimitri Ivanovitch, qui es entré le premier dans le Kremlin, dit-il à Pojarski, mais tu ne m'y auras pas précédé de beaucoup. La porte Nikolsky n'était pas sérieusement gardée et nous l'avons enlevée sans grand'peine. J'accourais prendre l'Hetman à revers et t'ouvrir la porte Spassky.

— Je vois, Kouzma Minine, répondit Pojarski en serrant les mains de l'héroïque boucher, que décidément tes moujiks ne valent guère moins que mes stréletz.

— Et l'Hetman? demanda Minine.

— Il a dû se réfugier au Térem avec tout ce qui lui restait d'hommes valides, répondit Pojarski.

— Courons! fit Minine, en s'élançant.

— Attends, Kouzma Minine, fit Pojarski. Stcherniatef et Morozof poursuivent le bandit; dès qu'ils l'auront rejoint, ils m'en aviseront. Il faut avancer prudemment et ne pas compromettre notre victoire par une trop grande précipitation. La facilité avec laquelle l'Hetman a lâché pied cache sans doute un piège.

— Mais, si nous tardons, ne crains-tu pas qu'il ne nous échappe?

— Point de danger! Avant la fin de la journée, l'enceinte tout entière sera occupée par nos hommes, ainsi que les cinq portes. Il faudra bien alors que l'Hetman se rende; ou nous le prendrons de vive force.

— Crois-moi, Dimitri Ivanovitch, insista Minine, n'attends pas que Sapieha ait eu le temps d'ordonner de nouveaux crimes avant de mourir. N'oublie pas que cent malheureux habitants de Moscou sont entre ses mains, ainsi que le métropolite et ma fille. Il est homme à se venger à l'avance de sa défaite, si nous lui en laissons le temps, et d'égorger tous ses prisonniers.

Pojarski hésita encore un moment, puis il dit :

— Tu as raison, Kouzma Minine; courons au Térem!

Tous deux alors, se plaçant l'un à côté de l'autre, se précipitèrent dans la direction du vieux palais, suivis de la foule des moujiks et des strélетz qui brandissaient leurs armes en criant :

— A mort l'Hetman! A mort les Polonais! Pas de quartier!

CHAPITRE VI

PHILARÈTE, LE MÉTROPOLITE

L'ancien palais des tsars de Moscou, le *Térem* (*Teremnoïdvoretz*) existe aujourd'hui encore. C'est même, avec le petit *Palais d'or*, où les tsarines recevaient les membres du clergé, avec le Palais à facettes (*Granavitaïa Palata*), où se donnaient les audiences extraordinaires aux ambassadeurs; et le fameux Escalier Rouge, du haut duquel, dans les circonstances solennelles, le tsar montrait au peuple la « lumière de ses yeux », tout ce qui reste de l'ancienne demeure tsarienne, telle qu'elle avait été élevée en 1487 par les Italiens Mario, Pietro Antonio et Aleviso.

A proprement parler, le mot de *Térem* devait

8.

être appliqué seulement à l'étage supérieur du Palais, étage réservé aux femmes, et c'est par extension qu'on l'avait étendu au palais tout entier.

C'est une construction massive et sombre, percée de petites fenêtres en forme de meurtrières ou de soupiraux, qui lui donnent l'aspect d'un château fort plutôt que celui d'un palais. Son toit aux tuiles vernissées, bariolées de couleurs criardes, que surmonte tout un bouquet de coupoles polychromes, lui conserve son originalité tartare, sa physionomie de palais asiatique.

Sa distribution intérieure tient du cloître et du harem. C'est un enchevêtrement de couloirs, une enfilade de petites salles voûtées, aux piliers trapus, à peine éclairées, et dont les murs à fond d'or sont habillés d'images peintes représentant les saints patrons des tsars de Russie. A côté d'un salon, aux vitres coloriées, à croisillons de plomb, s'ouvre, derrière une grille dorée, l'oratoire, salle mystérieuse aux murailles entièrement peintes également de grandes figures mélancoliques. La principale pièce est la salle du Conseil, ou salle du Trône; c'est là qu'encore

aujourd'hui a lieu le repas du couronnement. Les murs sont tendus de velours. Un poêle en briques historiées et vernies monte jusqu'au plafond. On signale aux visiteurs la lucarne par laquelle les princesses du sang pouvaient assister, sans être vues elles-mêmes, aux réceptions des ambassadeurs étrangers et aux fêtes des boïars; on montre également une fenêtre qui donne sur la cour du palais, et par laquelle on descendait chaque matin une petite cassette où le peuple avait la faculté de déposer ses suppliques et ses pétitions.

Quant aux appartements supérieurs, ils étaient meublés, avec un luxe tout à fait oriental, de tapis persans, de portières de Boukharie, d'émaux byzantins. Le long des murs étaient rangés de grands coffres peints en rouge et en bleu, avec des ferrures d'argent, qui servaient à la fois de sièges, de lits et de garde-robes. Sur des étagères on voyait des livres de piété richement reliés et quantité d'objets de toilette, miroirs, peignes en bois ou en ivoire, pinceaux, houppettes, pots de blanc et de rouge, toutes les armes de la coquetterie féminine.

Tel qu'il se dresse encore aujourd'hui, avec ses allures massives et fermées, on comprend qu'il était en état de résister, à l'occasion, à de nombreux assaillants. Des salles souterraines, des cours intérieures, les dépendances importantes qui faisaient communiquer le palais aux bâtiments voisins, ajoutaient singulièrement à ses moyens de défense.

C'est pour cela que l'Hetman s'était établi au Térem, depuis que les Polonais tenaient garnison au Kremlin, et qu'après l'enlèvement de la porte Spassky, il était venu s'y enfermer avec ses officiers et ses soldats, dont le nombre avait considérablement diminué du reste pendant les diverses phases de la lutte. Ceux qui n'avaient pu trouver place dans le palais même s'étaient réfugiés dans les souterrains.

Malgré la rapidité de leur marche, Stcherniatef et Morozof n'étaient pas arrivés assez tôt pour empêcher Sapieha de barricader les abords du Térem et de les mettre en état de défense; ils avaient dû se contenter de s'établir solidement autour du palais, de façon à ne pas permettre à âme qui vive d'en sortir.

Lorsque Pojarski et Minine se présentèrent à leur tour, ils comprirent qu'ils ne pourraient enlever la position de vive force. D'autre part, il était impossible que l'Hetman tînt longtemps dans un palais qui ne renfermait évidemment point assez de vivres et de provisions de toute sorte pour nourrir l'agglomération d'hommes qui s'y était jetée.

Mais, alors même que la surexcitation des hommes eût permis d'attendre que la famine eût forcé leurs ennemis à se livrer d'eux-mêmes, il y avait urgence à s'emparer de ceux-ci avant qu'ils eussent eu le temps de faire payer leur défaite aux malheureux prisonniers.

Les deux chefs cherchaient donc un expédient pour pénétrer dans la place. Si bien gardés que fussent les abords du palais, peut-être trouveraient-ils un point faible, une porte oubliée, une lucarne, un soupirail par où pussent se glisser des hommes souples et agiles. Mais l'Hetman avait bien pris ses précautions; ils eurent beau scruter jusqu'au moindre recoin, ils n'en rencontrèrent aucun qui ne fût parfaitement défendu.

Très perplexes, ils se demandaient pour quel

parti ils se décideraient lorsque la porte principale du Térem s'ouvrit brusquement, livrant passage à deux des principaux officiers de l'Hetman, Gossewski et Ostrowski. Derrière eux venait le métropolite de Moscou.

A la vue du vénérable Philarète, Minine et Pojarski se précipitèrent au-devant de lui, en criant :

— Vivant et libre! Dieu soit loué!

— Libre? Pas encore! répondit Philarète. C'est simplement comme envoyé de l'Hetman Sapieha que je parais devant toi, Dimitri Ivanovitch. Il m'a chargé de te faire connaître les conditions auxquelles il consent à te céder le Térem.

— Me céder le Térem? s'écria Pojarski. Nous saurons bien y entrer de force, quand nous devrions le démolir pierre par pierre, ou y mettre le feu.

— Oui, oui, c'est cela! crièrent à l'envi stréletz et moujiks. Enfumons le sanglier dans sa bauge, comme il a voulu nous brûler dans nos maisons!

— Laisse-moi m'acquitter de la mission que j'ai acceptée, Dimitri Ivanovitch! reprit le métropolite. Tu répondras ce qu'auront décidé ta

conscience et ton patriotisme; mais écoute au moins les propositions que je t'apporte avant de les repousser.

— Parle donc, Fédor Nikititch, fit Pojarski. Par considération pour toi, j'entendrai ce que tu as à me dire.

— L'Hetman est prêt à te livrer immédiatement le Térem, continua Philarète, si tu lui accordes pour lui, ses officiers et ses soldats, la vie sauve et la libre sortie du Kremlin et de Moscou.

— Cela seulement? dit ironiquement Pojarski. En vérité, Sapieha est bien modeste. Pourquoi ne demande-t-il pas à emporter toutes les richesses dont il nous a dépouillés depuis deux ans?

— Il offre également, ajouta le métropolite, de rendre sains et saufs tous les prisonniers qui sont entre ses mains.

— Les prisonniers? fit Pojarski.

— Oui, les cent citoyens de Moscou, tant boïars que bourgeois, ou moujiks, et parmi eux Anna Minine et moi-même.

— Ma fille! ne put s'empêcher de s'écrier Minine avec un gémissement; et, se tournant

vers Philarète, il demanda : — Elle vit? Tu l'as vue?

— Je ne l'ai point vue, mais je sais qu'elle est vivante, répondit Philarète.

Gossewski, l'un des officiers polonais qui accompagnaient le métropolite, s'avançant alors, dit à Minine :

— Pas un cheveu de la tête de la jeune fille n'a été touché, mais si les propositions de l'Hetman ne sont pas acceptées, elle sera certainement la première victime de ce refus.

— Et toi la seconde, sans doute? dit Pojarski à Philarète.

— Sans doute ! répéta simplement le métropolite.

— Et malgré cela, s'écria Pojarski, tu comptes retourner te livrer à ce brigand de Sapieha, pour qu'il te fasse mourir dans d'horribles supplices?

— J'ai juré sur les Saintes Images que je reviendrais au Térem, si tu n'acceptais pas les conditions de l'Hetman, répondit Philarète d'une voix ferme.

— Est-ce qu'un serment imposé par un pareil

homme peut compter? Dussions-nous te retenir de force, nous ne te laisserons pas consommer cette folie.

— Et Anna Minine? Et les cent habitants de Moscou, qui sont enfermés au fond des cachots du Térem? Alors, Dimitri Ivanovitch, tu les abandonnes à leur sort?

— Ma pauvre fille! sanglota Minine, dont la douleur venait de se réveiller en entendant prononcer le nom de son enfant bien-aimé.

Horriblement poignante pour les témoins de ce drame, la situation l'était plus encore pour Pojarski, puisqu'il tenait entre ses mains la vie ou la mort de tous les prisonniers, du métropolite qu'il aimait et vénérait comme un père, et de la fille de ce généreux Minine à qui revenait sans conteste le principal mérite de leur victoire.

Très ébranlé, il finit par dire à celui-ci :

— C'est toi, Kouzma Minine, qui as réveillé notre courage et notre patriotisme; c'est à toi que nous devons d'être rentrés en maîtres dans le Kremlin. Il est donc juste que le salut de ta fille prime toute autre considération.

— Tu es notre voiévode, Dimitri Ivanovitch, répondit Minine, prononce uniquement pour le bien de tous et l'intérêt du pays. Quoi qu'il en puisse coûter à mon cœur de père, je m'inclinerai devant ta décision.

Mais l'héroïque désintéressement de Minine ne fit paraître que plus douloureuse à Pojarski la nécessité de prendre un parti.

Il se tut quelques minutes, la tête inclinée sur la poitrine; puis, se tournant vers la foule des boïars, des stréletz et des moujiks qui l'entouraient, d'une voix éclatante :

— Tous, dit-il, après avoir souffert de l'oppression et de la tyrannie, vous avez pris votre part des dangers de la bataille. C'est à vous tous qu'il appartient de prononcer s'il convient d'accepter ou de repousser les conditions de l'Hetman; s'il faut songer avant tout à la délivrance de notre très vénéré métropolite, de la fille de Kouzma Minine, et des cent autres prisonniers, ou si, au contraire, sans vous laisser toucher par la pensée du sort qui les attend, vous décidez de venger dans le sang de ces maudits étrangers les milliers de victimes qu'ils ont faites parmi vous.

Les foules sont féroces, surtout celles qu'échauffe encore le mouvement du combat. Aveuglés par la crainte de voir leur échapper la proie sur laquelle ils avaient compté, stréletz et moujiks crièrent, avec des voix furieuses :

— A mort! à mort! Que pas un ne soit épargné! A mort!

Sans un geste de regret, sans un mot de récrimination, Philarète se retourna vers Gossewski et Ostrowski, et leur dit :

— Reconduisez-moi au Térem!

Et lui-même, il s'avança le premier, pendant que Pojarski et Minine le regardaient, muets et consternés.

Une dizaine de pas le séparaient encore de la porte du Térem, lorsque Marfa, sa femme, fendit la foule et vint se jeter à demi pâmée entre ses bras.

— Le ciel a donc exaucé mes prières! s'écria-t-elle. Je n'espérais plus te revoir, Fédor Nikititch, et je pleurais sur moi, sur Michel Fédorovitch, notre fils, que ta mort laissait orphelin à quinze ans, sans autre protection que celle d'une pauvre femme épuisée par la vieillesse.

Mais grâce à nos saints patrons et à la Vierge de Vladimir, te voilà rendu à notre amour!

— Demande à nos saints patrons et à la Vierge de Vladimir de te donner encore du courage et de la résignation, répondit Philarète en cherchant à se dégager des bras de sa femme. Quant à Michel Fédorovitch, tu lui diras que son père est mort pour la patrie. C'est le dernier exemple et le dernier enseignement qu'il aura reçus de moi.

— Que dis-tu, Fédor Nikititch? demanda Marfa d'un air égaré : Je ne comprends rien à tes paroles.

— Un instant encore, femme, et j'aurai vécu! dit Philarète d'une voix grave.

— Je deviens folle, sans doute? poursuivit Marfa, tu es là devant moi, Fédor Nikititch, je te vois, je te serre dans mes bras, et tu parles de mourir!

— Je suis encore au pouvoir de l'Hetman et je retourne de ce pas auprès de lui.

— Mais tu reviendras?

— Aie courage, Axina Fédorovna.

— Tu reviendras, Fédor Nikititch? Dis-moi que tu reviendras.

— Devant Dieu, je ne puis pas dire cela, car je ne crois pas qu'il nous soit donné de nous revoir, Axina Fédorovna. Le mieux est donc d'élever nos cœurs vers le Seigneur et de nous dire adieu sur cette terre.

Marfa eut une sorte d'éclat de rire farouche. S'attachant aux vêtements du métropolite, elle lui cria d'une voix rauque et saccadée :

— Tant que j'aurai un souffle de vie, je ne te laisserai pas te rejeter volontairement dans les mains de ce féroce Hetman.

— Il le faut cependant, femme, répondit Philarète en prenant les mains de Marfa pour dénouer son étreinte. J'ai juré sur les Saintes Images que je rentrerais au Térem, si la mission dont j'étais chargé ne réussissait pas.

— La mission! Quelle mission?

— Qu'importe, puisque la décision est prise?

Gossewski, qui se tenait debout à côté de Philarète, dit alors à Marfa :

— L'Hetman a fait offrir par le métropolite de rendre sains et saufs tous ses prisonniers, si on le laisse sortir librement du Kremlin et de Moscou, avec ses officiers et ses soldats.

— Et qu'il s'en aille ! Qu'ils s'en aillent tous! s'écria Marfa. Qu'ils nous délivrent au plus tôt de leur odieuse présence!

— Ce n'est point l'avis de tout le monde ici! dit froidement l'officier polonais, car la proposition de l'Hetman n'a pas été acceptée.

— Alors, c'est toi, Dimitri Ivanovitch, dit Marfa en se tournant vers Pojarski, qui envoies à la mort, — et à quelle mort! — le métropolite de Moscou?

— Le sang des milliers de victimes lâchement massacrées par le tyran crie vengeance! répondit tristement Pojarski. Regarde, Axina Fédorovna : la moitié de la ville brûle encore, et tu voudrais que nous laissions les bourreaux regagner tranquillement leur pays?

S'adressant alors à Minine, Marfa reprit :

— Et toi, Kouzma Minine, tu acceptes que ta fille soit sacrifiée à la satisfaction de vos vengeances?

— Je ne commande pas ici, j'obéis! répondit Minine avec accablement.

Montrant alors à Marfa la foule houleuse qui se pressait autour d'eux et qui visiblement s'im-

patientait de voir le débat se prolonger, Pojarski lui dit :

— Vois toi-même, Axina Fédorovna, si je puis agir autrement que je ne fais. Ce n'est pas moi qui ai prononcé, c'est eux. C'est eux qui ont juré de venger dans le sang des Allemands et des Polonais de l'Hetman la mort de leurs frères.

— Laisse-moi leur parler. Dimitri Ivanovitch! dit Marfa.

Et, se dressant en face de la foule comme si elle voulait la braver tout entière, elle s'écria :

— C'est donc vous, stréletz et moujiks, qui avez décidé que votre métropolite périrait dans les supplices, plutôt que de laisser échapper votre vengeance? Vous dites que vous voulez venger vos frères? Mais si vos frères pouvaient vous entendre, il n'en est pas un, entendez-vous? pas un qui ne sortirait de terre pour vous crier avec moi que la vie de tous ces bandits, depuis leur chef, cet Hetman exécré, jusqu'au dernier de ses soldats, ne vaut pas un seul cheveu de la tête de Fédor Nikititch!

Troublée violemment par cette véhémente apostrophe, la foule oscilla sur elle-même. De tous

côtés des cris s'élevèrent. Ébranlés par l'éloquence passionnée de l'énergique vieille femme, les uns criaient :

— Oui, oui, elle a raison! Sauvons le métropolite! Que le métropolite vive et que l'Hetman s'en aille!

D'autres, plus âpres à la curée, vociféraient d'une voix furieuse :

— Non! Non! A mort l'Hetman! A mort les Polonais!

Voyant sa cause à demi gagnée, Marfa imposa de nouveau silence à la foule d'un geste impérieux, et poursuivit, en s'adressant aux plus acharnés :

— Quels sont-ils donc, ceux qui commandent ici et qui crient plus haut que les autres? Qu'ils se montrent! Qu'on les voie! C'est toi, Arsène Paulovitch? Et toi, Michka? Et toi, Trophime Nicolaïevitch? Et toi aussi, Boris? Toi, Liéna, et toi, Procope Alexandrovitch? Sans doute, vous avez fait davantage pour la patrie que Dimitri Ivanovitch et Kouzma Minine, puisque ce n'est plus eux, mais vous, qu'on écoute? Sans doute vous connaissez mieux que ces deux hommes où

est votre devoir à tous, où est le véritable intérêt du pays?

— Elle parle juste! Elle a raison! crièrent des voix de plus en plus nombreuses, étouffant les dernières protestations.

Et, se pressant autour de Pojarski, cette même foule tout à l'heure encore si féroce, retournée par les paroles enflammées d'une femme, criait au voiévode :

« Que l'Hetman s'en aille librement, Dimitri Ivanovitch! Qu'ils s'en aillent tous, et que Fédor Nikititch vive!

— Vous le voulez? demanda Pojarski.

— Oui! c'est notre volonté! répondit la foule, à peu près unanime cette fois.

Alors, s'adressant à Philarète, Pojarski lui dit :

— Retourne au Térem, Fédor Nikititch, et dis à l'Hetman que j'accepte ses conditions.

CHAPITRE VII

MOSCOU DÉLIVRÉE

Le jour même, une heure après le retour de Philarète au Térem, la convention consentie par Pojarski reçut son exécution.

Le bruit s'étant répandu dans Moscou que les stréletz avaient forcé la porte Spassky, une foule immense était accourue aussitôt et s'était ruée à l'intérieur du Kremlin, avide de reprendre possession de ce quartier sacré de la ville, d'où la présence de la garnison polonaise l'avait tenue écartée depuis trois ans.

Bien plus excitée encore que ceux qui avaient combattu, cette foule, qui renfermait nombre de

femmes et d'enfants, s'était répandue autour des divers palais, des églises et des monastères que le Kremlin renfermait derrière son enceinte, poussant des cris de triomphe, toute prête au pillage et au massacre.

Très inquiet de ces démonstrations furieuses, Pojarski réunit toutes les troupes qu'il avait sous la main et les massa en colonnes serrées depuis le Térem jusqu'à la porte Spassky, afin de dresser une forte barrière entre la multitude et l'Hetman dont la vue ne pouvait manquer de surexciter celle-ci jusqu'au délire.

Il s'établit de sa personne, avec Minine, Stcherniatef, Golovine et les autres boïars, sur le point où la foule était la plus compacte et par conséquent le danger le plus grand, c'est-à-dire sur l'Esplanade, là même où, quelques heures auparavant, l'Hetman se tenait pour diriger la défense, et d'où il avait pu voir monter les flammes des incendies allumés sur son ordre.

Des frémissements d'impatience agitaient tous les cœurs; on avait hâte de voir, sous leur nouvel aspect de vaincus, ces bandits devant lesquels on s'était habitué à trembler, de leur

crier à la face la haine, le mépris et l'horreur dont ils étaient l'objet. Les plus animés murmuraient tout haut contre la magnanimité de Pojarski, réclamant qu'on leur livrât les bourreaux qui avaient fait couler tant de sang russe.

Les soldats eux-mêmes, chargés de maintenir le passage libre, partageaient les sentiments de la foule et il fallait tout l'ascendant de leur chef pour les empêcher de se laisser gagner eux-mêmes par l'ivresse farouche, la fièvre de fureur et de rage qui s'exaspéraient d'instant en instant autour d'eux.

Enfin de véritables hurlements de bêtes fauves se firent entendre du côté du Térem, annonçant que la garnison polonaise commençait son mouvement.

Elle s'avançait en bon ordre, comme à la parade, compagnie par compagnie, régulièrement alignée, avec les trompettes en tête et, sur les flancs de la grande colonne, les officiers à cheval ou à pied.

L'infanterie venait d'abord, massive et compacte, serrant les rangs avec une correction parfaite et marchant impassible, en apparence tout

au moins, sous les huées et les injures qui pleuvaient de toutes parts.

Puis venaient les cavaliers, battant de leurs grosses bottes les flancs de leurs chevaux.

Quand l'Hetman parut enfin, la mine hautaine et provocante, affectant de marcher seul, quelques pas en avant du gros de ses officiers, une sorte de houle furieuse parcourut la foule; des cris de malédiction partirent de toutes les bouches, tous les poings se tendirent menaçants dans la direction du chef polonais.

Les imprécations redoublèrent encore d'intensité lorsque derrière les officiers de l'Hetman on aperçut les prisonniers, dont la liberté et la vie étaient la rançon des bourreaux.

Anna Minine et le métropolite marchaient en tête; puis venait une centaine de pauvres gens, au visage pâli par les privations de tout genre et les mauvais traitements; quelques-uns pouvaient à peine se soutenir.

Imperturbable, l'Hetman continuait à avancer; on eût dit qu'il n'entendait point les clameurs furibondes, qui s'élevaient sur son passage comme une traînée de poudre. Mais, lorsqu'il fut arrivé

à la hauteur de l'Esplanade, une poussée formidable rompit brusquement le double cordon de troupes, et en moins d'un instant l'Hetman se vit précipité en bas de son cheval et enveloppé d'une vingtaine de furieux qui allaient l'écharper, lorsque Kouzma Minine, s'arrachant soudain des bras de sa fille, qui était venue s'abattre toute pantelante sur son cœur, se jeta dans la mêlée, dégagea l'Hetman, et lui fit un rempart de sa large et puissante poitrine, en criant d'une voix tonnante :

— Arrière! Nous avons juré que cet homme sortirait vivant d'ici. Il faut que notre serment soit tenu.

— Non! non! A mort l'Hetman! A mort! répondit la foule, hurlant de rage comme une meute déchaînée à qui l'on veut disputer sa proie.

Pojarski, Stcherniatef, d'autres boïars, auxquels se joignit aussi Philarète, accoururent au secours de Minine et de l'Hetman; mais leur intervention fut également impuissante. C'était du sang qu'il fallait à cette multitude affolée.

— Eh bien! s'écria Minine, puisque vous

voulez déshonorer notre victoire, tuez-moi donc; car il vous faudra passer sur mon cadavre, je vous en préviens, pour arriver jusqu'à l'Hetman!

La taille colossale et l'attitude énergique de l'héroïque boucher accentuaient encore la grandeur de son action. Les plus forcenés reculèrent, et Pojarski, profitant habilement de ce moment de répit, se hâta de reformer le cordon de troupes. L'Hetman put alors remonter sur son cheval et rejoindre ses hommes, dont la marche n'avait pas été arrêtée par cet incident dramatique.

Toutefois, avant de s'engager sous la voûte de la porte Spassky, il se retourna et cria à Minine :

— Tu m'as sauvé la vie. Je te remercie!

Mais alors, se redressant de toute sa hauteur, Minine répondit avec indignation :

— Je n'ai que faire de tes remerciements, bandit, voleur d'enfant, assassin. Si le serment que tu nous as arraché n'avait point retenu mon bras, c'est ma hache, et non celle d'un autre, qui se serait levée la première pour te fendre la tête. Va-t'en, mais prie le ciel qu'il ne te ramène jamais sur mon chemin!

— J'espère bien, au contraire, que nous nous

retrouverons face à face quelque jour! repartit l'Hetman d'une voix farouche.

Et, tous ses hommes étant passés, il sortit le dernier de ce Kremlin, où la veille encore il commandait en maître.

Dès qu'il eut disparu, une joie débordante succéda presque sans transition à la fureur aveugle et désordonnée de la foule. On ne pensait plus qu'au bonheur de se sentir enfin débarrassé de la lourde tyrannie qui avait si longtemps pesé sur Moscou. Hommes de tout âge et de toute condition, femmes, enfants, c'était à qui s'approcherait de Pojarski et de Minine, pour toucher leurs vêtements et baiser leurs mains. Les plus calmes les saluaient des noms de « Père du peuple » et de « Sauveur de la Patrie », en lançant en l'air leurs bonnets de fourrure.

S'avançant alors au milieu de l'Esplanade, le vénérable métropolite fit signe qu'il voulait parler.

— Suivez-moi, Orthodoxes! ordonna-t-il.

Et, entraînant la foule sur ses pas, il sortit du Kremlin, et, traversant la Place Rouge, il vint s'arrêter devant le *Lobnoïe Miesto*; puis, montant

les degrés de pierre de la plate-forme, il étendit les bras dans un beau geste de bénédiction.

— A genoux, Orthodoxes! s'écria-t-il d'une voix assez faible, mais qui porta cependant jusqu'aux extrémités de la Place, tellement le silence qui s'était fait soudainement était profond. Remercions le Seigneur Dieu de toutes les Russies, et prions-le de nous continuer sa protection. Car votre tâche n'est pas achevée, Orthodoxes. Moscou est délivrée; mais n'oublions pas que nos frères, nos amis, nos compatriotes des diverses provinces gémissent encore sous le joug de l'étranger. Nous avons chassé du Kremlin l'envahisseur, il faut le chasser maintenant du reste de la Russie. Vous avez des chefs vaillants et habiles, ils sauront vous conduire encore à la victoire; mais il faut demander à Dieu de combattre avec nous. Au nom de ce Dieu vivant, dont je suis le représentant, j'ordonne trois jours de jeûne complet; tout le monde sera soumis à ce jeûne, même les enfants à la mamelle. Pendant ces trois jours, Orthodoxes, élevez vos âmes vers le Seigneur et préparez-vous au combat par la prière. La guerre que nous allons entreprendre est une guerre sainte; pour que

cela soit manifeste aux yeux de tous, vos évêques et vos moines marcheront au premier rang, et les Saintes Images seront portées en tête des colonnes, appelant sur nos armes la bénédiction du Dieu des armées!

La foule entière, qui était tombée à genoux, sur l'invitation du métropolite, se releva dans un transport d'enthousiasme indescriptible. Des larmes de ferveur patriotique et religieuse coulaient sur tous les visages. Des gens qui ne se connaissaient point se serraient les mains, s'embrassaient frénétiquement. On eût pu demander leur vie à tous ceux qui se trouvaient réunis sur cette place immense, ils l'eussent donnée immédiatement avec joie.

Minine, qui était au pied du *Lobnoïe Miesto* avec Pojarski, élevant au-dessus de sa tête sa vaillante hache, s'écria :

— Jurons tous, boïars et bourgeois, soldats et moujiks, devant notre très illustre et très vénéré métropolite, Fédor Nikititch, jurons tous de ne déposer nos armes que lorsque le dernier des envahisseurs aura cessé de souiller le sol de la patrie!

— Je le jure! fit Pojarski, en levant son épée nue.

Et la multitude frémissante, brandissant des armes de toute sorte, répéta ce cri qui alla, se multipliant à l'infini :

— Nous le jurons! nous le jurons!

DEUXIÈME PARTIE

LA LUTTE

CHAPITRE I

DOUBLE VICTOIRE DE POJARSKI SUR LA MOSKVA

Quelques jours plus tard, des lettres étaient envoyées de Moscou à toutes les cités importantes de l'Empire, pour les inviter à contribuer par de généreux sacrifices au relèvement de la patrie. Lues sur la place publique, en présence du peuple assemblé, par les protopopes, ces lettres soulevèrent partout un grand élan de patriotisme. De toute part, les milices des provinces se dirigèrent sur la capitale. En même temps, de grosses sommes étaient envoyées à Minine et à Pojarski, pour leur permettre d'en-

rôler des mercenaires et d'équiper des compagnies de strélets et d'enfants-boïars.

Comme les armées tartares, l'armée se composait principalement en temps ordinaire de cavalerie, comprenant la garde du tsar, les enfants-boïars et la cavalerie irrégulière, Cosaques du Don et du Térek, Tartares et Bachkyrs.

La garde du tsar comptait environ huit mille hommes, pris parmi les *stolniki*, les *spolniki* et autres jeunes courtisans.

Les enfants-boïars (*Dieti boïarskie*) se recrutaient dans la classe des petits gentilshommes, cette partie si considérable et en réalité si puissante de la nation. C'étaient eux qui faisaient la force des armées russes : ils pouvaient atteindre au chiffre de 80 000 cavaliers, et, avec l'appel des paysans libres, à celui de 300 000.

Quant à l'infanterie, elle était constituée par les paysans des monastères, des églises et des domaines (*datotchnyïe lioudi*) et par les *streltsi* ou *stréletz*, tireurs ou francs archers, sorte de milice communale organisée dès le temps d'Ivan le Terrible, et qui pour Moscou seulement formait un corps de douze mille hommes.

Puis venaient l'artillerie, encore peu développée, et les soldats préposés au service de ce qu'on appelait la ville qui marche (*gouliaï gorod*), sortes de remparts mobiles en bois qui servaient dans les sièges et même en rase campagne, car les troupes russes montraient en général peu de solidité quand elles n'étaient pas abritées.

Sauf les *stréletz*, qui avaient des fusils, l'armement des troupes était encore tout oriental : arcs et carquois, lances, longs vêtements, hautes selles à courts étriers, riches caparaçons, armures formées de pièces de fer articulées, etc.

Ajoutons que, une partie seulement de l'armée étant permanente, les campagnes ne se prolongeaient jamais bien longtemps. Chaque soldat apportait des vivres pour quatre mois, le tsar ne lui fournissant rien, sauf quelquefois du blé; il subsistait presque uniquement de biscuit, de poisson sec et de lait, et se montrait dur à la fatigue.

Le prince Pojarski déploya la plus grande activité pour reconstituer ces divers éléments des anciennes armées, et grouper autour d'eux les nombreux contingents fournis par le patriotisme des villes.

Il divisa son armée en cinq corps : la « grosse bataille », dont il se réserva le commandement; l'aile droite, avec le prince Vassili Stcherniatef pour voiévode; l'aile gauche avec le prince Fédor Golovine; l'avant-garde avec le prince Morozof; et l'arrière-garde avec le prince Boris Soukhoï-Kachin. Quant aux grades inférieurs, il choisit les *tyssiatski* (ou miliarques), les centeniers, les cinquanteniers, et les *deciatski* (ou dizainiers) parmi les hommes qui avaient servi déjà sous Boris Godounof, sous le faux Dimitri ou sous Vassili Chouïski.

Bien entendu, les mercenaires étrangers gardèrent leurs chefs ordinaires et les Cosaques leurs atamans.

Enfin ce fut le boïar André Galitsine qui reçut le commandement de l'artillerie et du camp mobile, comme on appelait encore le *gouliaï gorod*.

En raison même de la diversité des éléments dont se composait son armée, il avait fallu beaucoup de tact et d'énergie à Pojarski pour triompher des divers obstacles qui en avaient retardé l'organisation.

C'était des chefs qu'était venue la première

difficulté. Un usage très ancien voulait que les grades ne fussent pas distribués selon le mérite ou les années de service, mais d'après la gloire des familles. C'est ainsi qu'un officier, dont le père avait été général en chef, ne pouvait servir sous un chef issu d'un général d'avant-garde. On comprend de combien de querelles interminables cet usage avait dû être la source, bien qu'Ivan IV l'eût déjà tempéré en décidant que désormais on n'aurait égard à l'illustration qu'en ce qui concernait les généraux d'avant-garde et d'arrière-garde, lesquels ne pourraient être subordonnés qu'à un chef de grade égal; quant aux généraux des ailes, ils devraient obéir aux chefs qui leur seraient imposés, en dehors de toute question de nom ou de famille. Du haut en bas de l'échelle hiérarchique, on se retrouvait en face de ces mêmes prétentions arrogantes, grosses de dangers de toute sorte et de complications sans cesse renaissantes : impossible de faire accepter à un homme bien né qu'il eût à obéir à un chef de maison moins ancienne et à servir sous un officier dont le père ou l'aïeul aurait été inférieur à son père ou à son aïeul.

Pendant longtemps même, pour trancher ces questions, on avait eu recours à un tribunal (*rosriad*), dans les archives duquel on conservait le registre des anciennes et des nouvelles familles, avec les grades occupés par les membres de chacune d'elles. On comprend aisément combien ces compétitions entre les chefs de tout rang devaient nuire au commandement; nombre d'entre eux, ne considérant que leurs intérêts particuliers, cherchaient moins à vaincre l'ennemi qu'à l'emporter sur leurs rivaux; quant à l'indépendance nationale, ils s'en souciaient très médiocrement.

Pojarski avait rencontré également de sérieux obstacles dans l'organisation des compagnies de mercenaires, du concours desquelles il ne pouvait malheureusement point se passer.

C'était au xve siècle qu'on avait commencé en Russie à enrôler des mercenaires étrangers armés et disciplinés à l'européenne, Hongrois, Grecs, Turcs, Ecossais, Scandinaves, sous le nom de reîtres, soldats, dragons. Depuis, ces mercenaires n'avaient pas cessé de jouer un rôle dans toutes les guerres soutenues par les tsars, soit pour défendre leur territoire contre les incursions des

Suédois et des Polonais, soit pour reculer au contraire les frontières de leur empire. Ces troupes étrangères avaient bien certaines qualités qui faisaient trop souvent défaut aux armées nationales russes, notamment l'habitude de la discipline et un armèment supérieur : mais elles n'étaient rien moins que sûres; on ne pouvait compter sur elles qu'en raison des avantages qu'elles avaient à vous servir; et elles étaient toujours prêtes à passer d'un camp dans l'autre, suivant qu'on les payait davantage ici ou là. Tel ce capitaine bourguignon Margeret, qui avait d'abord servi dans son pays, sous Henri IV; la paix faite, il était allé offrir son épée de royaume en royaume, en Transylvanie, en Hongrie, puis en Pologne, où il avait été capitaine d'artillerie. Il était entré ensuite au service du tsar Boris Godounof, qui lui avait donné aussi le commandement d'une compagnie d'artillerie. Le faux Dimitri enfin l'avait appelé auprès de lui et l'avait nommé chef d'une compagnie de ses gardes du corps; cette dernière situation avait permis à Margeret de voir de près les événements tragiques dont la Russie fut le théâtre à cette époque; aussi, plus tard, à sa ren-

trée en France, avait-il fait imprimer, sur l'invitation de Henri IV, dit-on, un intéressant volume de souvenirs, sous ce titre : *Etat présent de l'Empire de Russie et grand-duché de la Moscovie, avec ce qui s'y est passé de plus mémorable depuis 1590 jusqu'en 1606*, petit ouvrage qui devait être souvent consulté par les historiens et les littérateurs qu'attirèrent les côtés dramatiques et mystérieux de cette période de l'histoire russe, Prosper Mérimée notamment.

Pojarski et Minine auraient bien voulu pouvoir se priver des services de ces soldats si peu sûrs et si avides; mais, pour faire face aux armées équipées et disciplinées à l'européenne de Sigismond, il n'était guère prudent de se contenter des milices communales et des autres troupes nationales recrutées à la hâte.

L'indiscipline, les mœurs sauvages, les goûts de rapine des Cosaques du Don et du Térek avaient été la source de difficultés non moins grandes.

Les Cosaques du Don descendaient de déserteurs russes, qui étaient venus s'établir au confluent de ce fleuve avec le Volga, pour arrêter au

passage les caravanes se rendant à Azof; on les appelait aussi Tchercask ou Tcherkesses, probablement parce qu'ils tirèrent leurs premières femmes de la Circassie. Pourchassés d'un côté par les musulmans, de l'autre par les chrétiens, ils avaient préféré se donner aux Russes. Ivan IV les avait constitués en une espèce de république, leur laissant le droit d'élire leurs atamans et leur promettant des distributions annuelles de grains, avec un léger subside lorsqu'il les appellerait à faire campagne sous ses ordres. Ces Cosaques lui avaient été très utiles dans sa guerre contre les Tartares de Kazan. Depuis, ils n'avaient pour ainsi dire pas cessé de faire partie des armées tsariennes. Asiatiques d'aspect, mais russes de langage et de religion, c'étaient d'admirables cavaliers, très résistants à la fatigue et d'une audace extraordinaire ; mais pillards et meurtriers, il leur arrivait fréquemment de se rebeller contre leurs chefs, voire même de les assassiner, à l'occasion.

Malgré tout, après bien des tiraillements, des négociations et des retards, l'armée se trouva en état de partir.

Les troupes polonaises, avec qui elle allait se mesurer, avaient la supériorité d'un armement et d'un équipement entièrement européens, comme on l'a vu, d'une artillerie savamment dirigée, de nombreux régiments allemands et hongrois, aguerris dans maints combats.

Elles possédaient, en outre, le prestige d'une longue série de succès. Les places les plus considérables de la Russie, les unes après les autres, avaient fini par tomber au pouvoir de Sigismond, enlevées de vive force, ou livrées par trahison. En ce moment même Smolensk était assiégée depuis une vingtaine de mois, ainsi que la Lavra de Troïtsa, et se défendait avec la dernière énergie.

Pojarski était fort pressé, néanmoins, d'entrer en campagne; il craignait que son armée, dont il avait enfin réussi, Dieu savait au prix de quelles peines et de quelle habileté! à grouper les éléments si divers, ne se désagrégeât rapidement, et que l'ennemi ne profitât habilement de la circonstance pour attaquer et battre en détail ses différents corps. Il se disait aussi que l'empereur Sigismond accourait à marches forcées avec dix mille hommes, et que, par conséquent, si on voulait

livrer bataille avant qu'il eût pu rejoindre ses généraux, il n'y avait plus de temps à perdre.

Ses dispositions entièrement arrêtées, Pojarski fixa enfin le départ de l'armée au lendemain, de grand matin.

Le soir de ce même jour, il achevait de rédiger ses instructions pour les voiévodes des ailes, lorsque deux Cosaques du Don se présentèrent, chargés, disaient-ils, d'un message urgent par leur ataman.

Quand ils se trouvèrent seuls avec Pojarski, l'un d'eux s'approcha de lui et lui tendit le message. Le général le prit et le déploya pour le lire, mais en même temps, mis en défiance par les allures louches des deux hommes, il ne perdit pas de vue leurs mouvements. Tout d'un coup il les aperçut qui tiraient un court poignard de leur ceinture et essayaient de se glisser à sa droite et à gauche, avec l'intention évidente de le frapper; sans hésiter, il se jeta brusquement sur celui qui lui faisait face et, le désarmant d'un revers de main, il le prit à bras-le-corps et s'en servit comme d'un bouclier vivant pour parer les coups de l'autre.

Au même moment, par une heureuse rencontre, le prince Morozof, le voiévode chargé du commandement de l'avant-garde, se présentait pour parler lui aussi à Pojarski. Il sauta immédiatement à la gorge du second Cosaque et lui arracha son poignard. Il allait appeler à l'aide lorsque Pojarski s'écria :

— N'appelle point, Alexis Borissovitch; crois-tu qu'à nous deux nous n'aurons pas raison de ces deux brigands? Regarde, d'ailleurs; ils ne sont plus bien dangereux.

En effet les deux Cosaques, leur coup manqué, faisaient piteuse mine dans le coin de la pièce où ils s'étaient laissé acculer. Si farouche que fût leur nature, la force musculaire et le merveilleux sang-froid que Pojarski avait montrés, en déjouant si facilement leur attaque, semblaient les avoir singulièrement impressionnés; muets et résignés, ils attendaient le châtiment qui ne pouvait manquer de les atteindre.

— Je pourrais vous tuer moi-même à l'instant; vous le mériteriez, bandits! dit Pojarski. Mais il me plaît de vous faire grâce. Allez-vous-en, retournez à votre camp et ne dites à âme qui

vive ce qui vient de se passer. Vous m'avez entendu ! Allez !

Ahuris, les deux Cosaques regardaient sans comprendre le général qui, de la main, leur faisait signe de partir.

Alors ils s'inclinèrent, baisèrent la main de Pojarski et se sauvèrent.

Dès qu'ils eurent disparu, Morozof, qui n'avait rien dit pendant toute cette scène, s'écria stupéfait :

— Es-tu devenu fou, Dimitri Ivanovitch? Ou crois-tu ces misérables Cosaques capables d'apprécier ta magnanimité?

— Je les connais comme toi, Alexis Borissovitch, répondit Pojarski. Mais il m'importe peu qu'ils soient, ou non, touchés de ma façon d'agir.

— Je ne te comprends pas.

— C'est uniquement par politique que je ne les ai pas punis.

— Par politique?

— Assurément. Si je les avais fait tuer, ne vois-tu pas que la nouvelle de leur tentative se serait ébruitée, et qu'elle aurait pu semer le découragement dans les rangs de l'armée?

— Peut-être.

— D'autre part, nous n'avons pas trop de monde. Nous ne pouvons pas nous passer de ces maudits Cosaques.

— Ils sont vingt mille cavaliers, en effet, dit Morozof, c'est un chiffre.

— Sans compter, ajouta Pojarski, que, s'ils ne se battaient plus pour nous, ils seraient bien capables de se battre contre nous. En tout cas, tu vois, Alexis Borissovitch, combien j'avais raison de vouloir commencer le plus tôt possible les opérations!

Le lendemain matin, à la première heure, l'armée quittait ses cantonnements et deux jours après elle arrivait en vue de l'armée polonaise, campée sur les deux rives de la Moskva, à trente verstes de Moscou.

Pojarski lança l'aile droite avec Stcherniatef, et les Cosaques sur la rive gauche du fleuve, pendant que lui-même, avec le reste de l'armée, attaquait de front les Polonais sur l'autre rive.

Entraînées par l'élan de leur chef, les troupes culbutèrent les régiments ennemis, qui essayèrent en vain de se reformer et de reprendre

l'avantage : en moins d'une heure la bataille était gagnée, et les Polonais, débandés, prenaient la fuite, poursuivis, la lance dans les reins, par la cavalerie russe.

Malheureusement, de l'autre côté de la Moskva, Stcherniatef n'eut pas aussi facilement raison des solides bataillons allemands. Trois fois le commandant de l'aile droite russe s'élança sur les masses impénétrables de l'ennemi, favorisées d'ailleurs par le terrain, trois fois il fut repoussé. Il revenait à la charge une quatrième fois, lorsqu'à cet instant décisif les Cosaques refusèrent brusquement de retourner au combat. Ils allaient même se retirer, au risque d'entraîner le reste des troupes dans la déroute, lorsque l'on vit les moines et les popes, qui étaient partis avec l'armée, barrer le chemin aux fuyards et, leur présentant les images saintes, les exhorter en termes véhéments à rentrer en ligne.

A ce moment, Pojarski, averti de ce qui se passait et rendu libre par la fuite du gros de l'armée polonaise, fit traverser rapidement la Moskva à ses troupes et accourut au secours de Stcherniatef. Cette puissante intervention acheva

la défaite des Allemands et des autres corps polonais, qui battirent précipitamment en retraite.

Cette double victoire, qui consacrait l'existence de la jeune armée russe et lui donnait confiance en elle-même, eut un retentissement considérable. La joie et l'enthousiasme soulevèrent tout le pays, depuis si longtemps en proie au découragement. La croyance, qu'on avait laissé s'établir, de la supériorité invincible des armées polonaises se trouva du même coup sérieusement entamée; et la Russie, reprenant la conscience de sa force, se réveilla de son long sommeil, pour continuer et poursuivre énergiquement l'œuvre de sa libération définitive.

Profitant de l'épouvantable anarchie sous laquelle la Russie agonisait depuis trois ans et plus, encouragés en outre par le succès plus ou moins complet des précédents imposteurs, de nouveaux prétendants avaient surgi de divers côtés; d'autre part des villes, ordinairement fort calmes, s'étaient senti de soudaines velléités d'indépendance; des provinces éloignées, de simples districts s'étaient octroyé le droit de prendre des résolutions au nom du peuple russe tout entier,

de nommer des chefs civils et militaires, des starostes, des voiévodes, jusqu'à des tsars, quitte à les déposer d'ailleurs quelques jours plus tard.

Le premier effet des succès du prince Pojarski fut de faire rentrer toutes choses dans l'ordre. Les fantômes des faux Dimitri disparurent comme par enchantement de la scène politique; et, les unes après les autres, les villes soulevées adhérèrent au mouvement patriotique parti de Moscou, et se rangèrent derrière les chefs du soulèvement.

CHAPITRE II

CHUTE DE SMOLENSK. LEVÉE DU SIÈGE DE LA LAVRA DE TROÏTSA

Mais, pendant que la fortune de la Russie semblait se relever sur certains points de l'immense empire, sur d'autres il n'en était pas malheureusement ainsi.

A quelque quatre cents verstes du champ de bataille où Pojarski venait de remporter sa double victoire, une rude épreuve devait être infligée au patriotisme russe.

Vingt mois auparavant, l'empereur Sigismond, arguant des prétentions de la Pologne sur le duché de Smolensk, était venu brusquement mettre le siège devant cette ville avec une armée

de douze mille hommes commandée par un vieux soldat, l'Hetman Stanislas Yolkiewski. Bien qu'âgé de soixante ans et mutilé (une blessure à la jambe, reçue dans sa jeunesse, l'avait rendu boiteux), Yolkiewski alliait l'ardeur et l'audace à la prudence la plus consommée.

Sur l'assurance de quelques-uns de ses courtisans, Sigismond s'était flatté d'enlever Smolensk sans coup férir; mais il ne tarda point à reconnaître combien on lui avait exagéré la facilité de cette entreprise.

Peu solides en rase campagne, les soldats russes se battaient vigoureusement derrière des murailles; à défaut de science militaire, ils se défendaient avec une opiniâtreté indomptable et se faisaient tuer bravement sur la brèche.

Il faut ajouter que la situation particulière de Smolensk se prêtait admirablement à la résistance. Elle est bâtie en effet sur une colline assez élevée, qui domine le Dnieper, le Borysthène des anciens qu'au temps jadis les Varègues descendaient pour aller piller les côtes de l'empire grec dans la mer Noire et essayer de surprendre Constantinople.

Smolensk était en outre parfaitement défendue, sur la rive gauche du fleuve par des murs en pierre, hauts de dix-sept mètres et épais de six ou sept, que Boris Godounof en 1596 avait encore fortifiés de trente-six tours et de neuf portes crénelées ; et, du côté de la rive droite, par de solides remparts en terre.

Enfin elle avait pour gouverneur un homme de tête et de cœur, aussi insensible aux menaces qu'aux tentatives de corruption, le boïar Michel Cheïn.

Irrité d'une résistance qu'il n'avait pas prévue, Sigismond s'entêta et négligea tous les intérêts de sa politique pour la satisfaction de triompher dans cette espèce de duel entre Cheïn et lui.

Ce duel devait durer près de deux ans.

En vain Sigismond essaya contre Smolensk de la séduction et de l'escalade, de la mine et des promesses; les assiégés se défendaient avec la dernière vigueur et repoussaient fièrement toutes les sommations.

Et cependant, ils savaient qu'ils ne pouvaient compter que sur eux-mêmes. En effet, dans le

premier mois du siège, Vassili Chouïski avait envoyé de Moscou une armée de soixante mille hommes commandée par son frère Démétrius Chouïski pour forcer Sigismond à se retirer. Mais Yolkiewski, quittant subrepticement le camp sous Smolensk avec une troupe d'hommes choisis, avait surpris et culbuté l'avant-garde de Chouïski, commandée par Valouieff; puis, poursuivant sa route, il était tombé à l'improviste dans le camp moscovite, qu'encombrait un immense bagage, et avait remporté sur l'incapable et indécis voiévode une victoire décisive près du village de Klouchino.

Bien qu'abandonnée à ses propres forces, Smolensk n'en avait pas moins persisté à se défendre avec une énergie indomptable. Ni le feu, ni la famine, ni la peste — ou les diverses maladies que l'on rangeait sous ce nom — n'avaient eu raison de cette héroïque résistance.

Cheïn avait juré que jamais il ne livrerait à une armée étrangère la ville dont il avait la garde; que, lui vivant, jamais l'aigle de Pologne ne serait arborée sur les remparts de Smolensk. Il tenait son serment.

Quant à Sigismond, dans sa rage et son dépit, il considérait cette interminable résistance comme un affront personnel et ne pensait qu'aux moyens d'en avoir raison.

Après une furieuse canonnade, il se trouva que le nombre des défenseurs, réduit de jour en jour, n'était plus assez grand pour border les larges brèches ouvertes dans les murailles de l'enceinte. Malgré cela, la place ne songeait aucunement à se rendre lorsqu'un traître, vendu à l'Empereur, lui fit connaître qu'il y avait un point, plus faible et plus mal défendu que les autres, qui pourrait être enlevé facilement.

Un dernier assaut fut donné sur le point désigné; et, comme au même moment un magasin à poudre vint à faire explosion au centre de la ville et provoqua un incendie qui prit rapidement des proportions considérables, le désordre se mit parmi les défenseurs et les Polonais purent enfin pénétrer dans Smolensk. Un nombre considérable d'habitants se fit massacrer dans les rues, et l'on en vit se précipiter dans les flammes qui dévoraient leur maison, pour ne pas assister au triomphe des ennemis de leur foi et ne pas sur-

vivre à leur patrie. Sigismond ne fit la conquête que d'un monceau de ruines.

Michel Cheïn, le boïar énergique et habile qui avait dirigé cette mémorable résistance, fut jeté dans les fers, torturé cruellement, puis envoyé en Lithuanie avec quelques autres prisonniers de marque.

La chute de Smolensk eut un douloureux retentissement dans toute la Russie, encore sous l'impression des victoires du prince Pojarski. Mais fort à propos l'heureuse issue d'un autre siège vint faire une diversion puissante.

Sur la route de Iaroslav, à soixante verstes environ de Moscou, se dresse le couvent le plus célèbre de la Russie et l'un des plus riches du monde, la Lavra de Troïtsa, ou le couvent de la Trinité de Saint-Serge, placé sous l'invocation du saint patron des malheureux adonnés aux travaux rudes et obscurs, lequel est l'objet d'une grande vénération sur tous les points de l'empire.

La Lavra de Troïtsa est bâtie sur une colline élevée, au pied de laquelle serpente une rivière, la Koutchoura « aux flots d'argent ». Elle ren-

ferme dans son enceinte une douzaine au moins de cathédrales, qui rappellent beaucoup celles du Kremlin de Moscou; notamment la superbe cathédrale de la Sainte-Trinité fondée en 1433 par saint Nikon, et qui, entre autres richesses, possède le tombeau de saint Serge, ses outils d'ouvrier et quelques souvenirs du même genre; ainsi qu'une image miraculeuse de la Vierge de la Sainte-Trinité, encastrée dans un iconostase tout nimbé d'or et de pierreries. Mais c'est la sacristie surtout de la cathédrale qui renferme d'inappréciables trésors; on y voit de véritables amoncellements d'objets en or et de bijoux, dont la valeur intrinsèque se double des souvenirs sacrés qui s'y rattachent, vases magnifiques en or massif, mitres, chasubles, patènes, nappes d'autel brodées de perles fines et surchargées de pierres précieuses, images saintes, psautiers anciens, évangiles manuscrits ou imprimés sur parchemin, et enfin, les vases sacrés en bois avec lesquels officiait saint Serge, sa chasuble de toile grossière, sa chaussure déchirée et les chaînes avec lesquelles il se martyrisait volontairement les bras et les flancs.

Ce qui donne à la Lavra de Troïtsa un caractère tout particulier, ce sont les fortifications dont elle est entourée. C'est saint Nikon qui, après qu'elle eut été mise à sac par les Tartares de Crimée, en 1408, la rebâtit et en fit une sorte de place forte.

Aussi put-elle repousser victorieusement toutes les attaques du faux Dimitri.

Quand les Polonais vinrent à leur tour mettre le siège devant la place, ils ne furent pas plus heureux.

De grands approvisionnements en vivres et en munitions permettaient aux défenseurs du couvent de tenir fort longtemps. En outre l'igoumène, c'est-à-dire le prieur, Dionysii était un homme remarquablement énergique, et doué des plus rares qualités militaires. Il était un de ceux, du reste, qui avaient adhéré dès la première heure au soulèvement dirigé par Minine et par Pojarski, qui y avaient même puissamment contribué en envoyant des lettres éloquentes et enflammées dans nombre de villes de province, afin de réveiller leur patriotisme. Aussi fit-il des prodiges pour retenir le plus longtemps possible sous les murs

de la Lavra les Polonais qui l'assiégeaient, et donner ainsi le temps de s'organiser et de se fortifier aux armées improvisées par les deux protagonistes du mouvement national.

Toute la population du couvent, moines, pèlerins, prit part à la défense. L'*Apparition de la Vierge à saint Serge*, triptyque peint en 1588, que l'on peut voir encore aujourd'hui dans la cathédrale de la Sainte-Trinité, à gauche de l'autel, fut promenée chaque jour comme un palladium sur les remparts pour exciter les assiégés à la vaillance.

Exaspérés par cette longue résistance, les Polonais poussèrent plus vivement l'attaque. Trois fois ils donnèrent l'assaut au couvent; trois fois ils furent repoussés.

Ce fut alors qu'ils apprirent la double victoire de Pojarski sur la Moskva; craignant de le voir accourir au premier jour et délivrer la Lavra, ils n'attendirent pas davantage et se retirèrent précipitamment.

Il y avait seize mois que durait le siège de la Lavra de Troïtsa.

CHAPITRE III

MININE ET LA DOUMA

Pendant que le prince Pojarski poursuivait son œuvre patriotique à la tête de l'armée libératrice, Kouzma Minine était resté à Moscou pour s'occuper du gouvernement intérieur de l'empire, si longtemps abandonné à lui-même.

La première chose à faire, en effet, une fois les préparatifs de la campagne contre les Polonais terminés, était de rétablir l'ordre dans tous les rouages de la machine administrative et gouvernementale.

La besogne n'était point petite; car, l'organisation constitutionnelle de la Russie étant essentiellement monarchique et autocratique, la dispa-

rition du monarque et de l'autocrate, depuis la déposition du dernier tsar et l'intrusion des étrangers au cœur de l'empire, avait entraîné forcément une anarchie complète dans l'administration.

En Russie, à cette époque plus encore qu'aujourd'hui, le tsar était tout. La monarchie entière était regardée comme sa propriété. Il avait sur la vie et les biens de ses sujets un pouvoir absolu. Les anciens droits du peuple et des seigneurs, de ceux-là même qui jadis étaient souverains, dépendaient uniquement de sa volonté, et toute résistance était domptée à coups d'étrivières.

Le tsar décrétait à son gré la guerre ou la paix. L'unique égard qu'il conservait envers le peuple, qui devait supporter les charges et les maux de la guerre, c'était de se rendre, auparavant que de la déclarer, dans une église et de faire lire publiquement en sa présence ses griefs contre l'ennemi. Quant aux autres affaires, s'il consultait les boïars, ce n'était que par condescendance pure. C'était lui qui présidait la *Douma*, ou Conseil de l'empire, formé par les principaux boïars ou *okolnitchie* (entours du prince), et c'était dans son palais, sinon dans sa chambre, qu'elle se

réunissait. Il fallait des occasions d'une gravité exceptionnelle pour que l'on convoquât le *Sobor*, assemblée générale, composée de députés de tous les ordres, quelque chose comme les États généraux de l'ancienne Russie.

Quant à l'administration de l'État, elle était confiée à trente ou quarante bureaux, ou *prikazes*, dont le nombre et les attributions varièrent à différentes époques.

En acceptant de la volonté populaire le pouvoir dominant tout et centralisant tout des anciens tsars, Minine n'avait pas voulu conserver ce que ce pouvoir avait de par trop personnel et despotique.

C'est ainsi que son premier soin, après avoir pourvu aux plus urgentes exigences de la réorganisation, avait été de convoquer la *Douma* pour la consulter, la mettre au courant de la situation et l'associer à ses actes.

Il la convoqua au lieu même où elle avait anciennement l'habitude de se réunir, c'est-à-dire dans la Salle du Trône — ou Salle du Conseil, comme on avait encore l'habitude de l'appeler — du Térem. Lui-même, d'ailleurs, autant parce

que la prompte expédition des affaires nécessitait sa présence presque continuelle que pour garder au pouvoir qu'il représentait tout son prestige et toute son autorité, il avait établi sa résidence personnelle dans le vieux palais des tsars de Russie.

Cela ne s'était pas fait cependant sans froisser l'orgueil de certains boïars, descendants des anciens princes apanagés et très fiers du sang de Rurik qui coulait dans leurs veines. De tout temps, les querelles de préséance de ces orgueilleux seigneurs avaient été une cause de troubles à la cour des tsars aussi bien qu'aux armées; ils poussaient si loin leurs prétentions rivales que souvent les verges et la hache du bourreau n'avaient pu venir à bout de leurs résistances : ils aimaient mieux mourir, disaient-ils, que de laisser déshonorer leurs ancêtres dans leurs personnes. On pense, dès lors, de quel œil jaloux ils avaient dû voir Minine investi du pouvoir suprême.

Ces sentiments se manifestèrent surtout à l'ouverture de la *Douma*, dans la Salle du Trône, où les membres du Conseil attendaient, pour com-

mencer les délibérations, l'ancien boucher devenu le dispensateur des destinées de l'Empire.

Cette salle, de proportions assez vastes, était voûtée, avec des piliers massifs. De magnifiques tapisseries étaient tendues contre les murs; et de belles vaisselles d'or et d'argent s'étalaient sur des estrades garnies de velours. Dans un angle, une petite lampe d'or rehaussée de pierres précieuses brûlait devant les saintes images.

Au fond était le trône, auquel on accédait par plusieurs marches. Un riche baldaquin le surmontait.

Au milieu une longue table, entourée de sièges en bois.

— Est-ce que Kouzma Minine se passerait la fantaisie de faire attendre longtemps encore le Conseil de l'Empire? dit le prince Stcherbaty, l'un des plus fiers et des plus hostiles à Minine, en s'adressant à un groupe d'autres boïars, parmi lesquels se trouvaient le prince Boutourline, le prince Massolsky et le prince Joseph Volokhoff.

— Il faut avouer que l'on voit des choses extraordinaires par le temps qui court, Pietr Petrovitch, dit Massolsky. Un boucher de Nijni Novgorod

assis sur le trône des tsars de Russie! Voilà une chose à laquelle nul ne pouvait s'attendre.

— N'oublions pas cependant, Boris Vassilievitch, objecta Boutourline, homme d'un esprit conciliant et d'un grand bon sens, que, si nous pouvons nous réunir aujourd'hui après plus de deux ans pour nous occuper des affaires de l'Empire, c'est à ce boucher que nous le devons.

— A ce boucher et au prince Dimitri Ivanovitch! interrompit avec hauteur Massolsky.

— Il est certain, appuya Joseph Volokhoff, que nous ne serions pas ici sans Minine.

— Et sans Pojarski! rectifia de nouveau Massolsky.

— Qui sait même si nous serions encore de ce monde? continua Boutourline, qui décidément semblait moins mal disposé que ses collègues à l'égard de Minine.

— C'est égal, fit Stcherbaty, se voir gouverné par un homme qui n'est même pas inscrit sur les Livres des Rangs, quelle honte!

Ces Livres des Rangs, que l'on consultait en toute occasion pour savoir quelle était la situation respective des diverses familles et trancher les

questions de préséance, mentionnaient les noms de tous ceux qui appartenaient aux quatre degrés de la noblesse.

— Bah! fit Boutourline, est-ce que Boris Fédorovitch Godounof était noble? Et cela l'a-t-il empêché d'être tsar de Russie pendant sept ans?

— Il était, du moins, le propre frère de la tsarine Irina, répondit vivement Stcherbaty, et par conséquent beau-frère du tsar Fédor Ivanovitch. Mais ton Kouzma Minine! Parmi ceux qui sont réunis ici, en est-il un seul qui, non seulement par l'ancienneté de sa famille, mais aussi par son mérite personnel, par le nombre des services rendus au pays, ne soit cent fois plus qualifié que lui pour s'asseoir à cette place?

En disant ces mots, le prince montrait de la main le trône, devant lequel la discussion les avait amenés.

— Il est juste de reconnaître cependant, dit Boutourline, qu'en chassant les Polonais du Kremlin et de Moscou, Kouzma Minine a rendu au pays le plus grand des services.

— Mais encore une fois, riposta Massolsky,

Dimitri Ivanovitch l'y a bien aidé quelque peu, il me semble.

— En tout cas, continua Volokhoff, parce que Minine a su réveiller avec des paroles le courage et le patriotisme des Moscovites, cela ne veut pas dire qu'il soit capable de gouverner les affaires d'un vaste empire.

— Où aurait-il appris cette science du gouvernement que depuis vingt ans et plus nous avons pu acquérir en prenant part aux délibérations du Conseil? dit Stcherbaty. Ce n'est pas apparemment à Novgorod, en vendant ses bœufs et ses moutons.

— Attendons! nous le jugerons à l'œuvre, fit Boutourline.

— Je ne lui donne pas trois jours pour reconnaître lui-même son insuffisance, dit Stcherbaty.

— Nous l'aiderons de nos conseils et de notre expérience, riposta Boutourline.

Excité par la contradiction, le prince Stcherbaty allait répliquer plus vivement encore lorsque Minine entra dans la Salle du Trône, suivi du secrétaire du Conseil, Alexeieff.

Malgré le rang qu'il occupait maintenant,

Minine n'avait guère changé ses allures; il avait même conservé ses vêtements de bourgeois opulent, qui ne différaient de ceux des moujiks que par la finesse des étoffes et la propreté.

Néanmoins il semblait parfaitement à l'aise au milieu des membres du Conseil, fort luxueusement vêtus pour la plupart, avec de riches fourrures et des chaînes d'or enrichies de pierreries.

Il s'inclina fort dignement devant l'assistance, sans paraître remarquer la froideur avec laquelle il était accueilli.

— Je vous salue, Seigneurs Boïars! dit-il. Vous m'excuserez de n'être point venu plus tôt. J'ai été retenu par les courriers qui m'apportaient d'importantes nouvelles des armées. Le secrétaire du Conseil vous en donnera connaissance tout à l'heure. Veuillez prendre place.

— Prends place toi-même, Kouzma Minine, dit le prince Boutourline, en s'approchant. Quand tu seras assis, nous nous assoirons.

Et, de la main, il montrait le trône.

— Non, pas là! dit Minine. La Russie n'a pas de tsar, que je sache. Le trône doit donc demeurer vide.

Il y eut un mouvement de vive surprise. Jugeant Minine d'après eux-mêmes, les boïars étaient loin de s'attendre à un pareil désintéressement.

— N'es-tu pas le chef acclamé par la nation? dit Boutourline. Le peuple ne t'a-t-il point proclamé d'une seule voix l'élu de toute la Russie?

— J'ai accepté le pouvoir, dit Minine, sans répondre directement à la question, parce qu'il fallait quelqu'un pour organiser les forces nationales et pour rétablir l'ordre et l'union à Moscou et dans toutes nos provinces, pendant que le prince Dimitri Ivanovitch Pojarski marchait à l'ennemi. Mais le jour où la patrie, débarrassée de l'étranger, sera redevenue maîtresse de ses destinées, je quitterai le poste qu'elle m'a confié et dont j'espère n'user qu'avec justice et avec sagesse, si le Conseil de l'Empire veut bien m'aider de ses lumières.

— Tu peux compter sur notre concours, Kouzma Minine! répondit Boutourline.

— J'y compte! fit simplement Minine; et, sans plus tarder, il s'assit auprès de la grande table, au bas des degrés qui menaient au trône.

Le prince Boutourline prit place à sa droite, le prince Massolsky à sa gauche, et les autres boïars suivant l'ordre fixé par leur rang, leur âge et leur degré de noblesse.

Quand tous furent assis, Minine, regardant bien en face les membres du Conseil, dont il sentait la sourde hostilité dans les regards qui se croisaient avec les siens, dans l'affectation que certains boïars mettaient à causer entre eux en se détournant de lui, et jusque dans l'atmosphère de la salle pour ainsi dire, commença d'une voix pleine et sonore :

— Seigneurs Boïars, je suis heureux de voir le Conseil de l'Empire réuni enfin, après trois ans d'interruption, pour délibérer sur les affaires du pays. Il n'a pas dépendu de moi que vous ne vous réunissiez plus tôt. Ce sont les troubles et le désordre, qui avaient désorganisé toute l'administration de l'Empire, qui seuls ont retardé votre convocation. Aujourd'hui, grâce à Dieu, si notre situation n'est pas encore excellente, elle est du moins notablement améliorée. A l'intérieur, nous sommes parvenus à rétablir l'ordre; de jour en jour le travail et le commerce reprennent plus

activement dans Moscou, et avant peu les dernières traces de l'occupation étrangère seront effacées. Grâce aux sommes d'argent considérables que nous ont envoyées les diverses villes des provinces, nous avons pu équiper et armer dix mille stréletz et cinq mille six cents enfants-boïars, qui ont rejoint successivement l'armée, au fur et à mesure qu'ils étaient en état de combattre. Ce sont ces renforts qui ont permis au prince Dimitri Ivanovitch Pojarski de remporter sa double et mémorable victoire sur la Moskva. Au surplus j'ai reçu de lui un courrier, dont Alexeï Mikaïlovitch va vous donner lecture.

Le secrétaire du Conseil, qui jusque-là s'était tenu à l'écart dans une attitude humblement respectueuse, s'approcha de la table, une liasse de parchemins à la main. C'était un petit homme de taille moyenne, modestement vêtu de couleurs sombres, avec un bonnet noir, comme un fils de pope. Les *diaks*, ou fils de prêtres, étaient seuls chargés, en effet, de la partie matérielle de l'administration. Les nobles auraient regardé comme au-dessous de leur dignité de servir l'État, ou le tsar, autrement qu'à l'armée ou dans le Conseil

de l'Empire. Ajoutons qu'ils étaient d'une ignorance absolue pour la plupart et hors d'état de tenir une plume.

Après s'être incliné deux fois, Alexeï lut à haute voix le courrier arrivé ce même jour du camp sur la Moskva.

Pojarski y rapportait en grands détails les péripéties des deux combats, et vantait la valeur de ses troupes, tout en se plaignant de l'indiscipline des Cosaques et des exigences des mercenaires, à qui il avait été obligé de payer leur solde d'avance avec ses propres ressources, pour les empêcher de se débander. Enfin, grâce à Dieu, tout s'était bien terminé et il allait, dès que les hommes auraient pris le repos nécessaire, continuer la campagne.

Un long murmure de joie et d'enthousiasme accueillit cette lecture. Debout, quittant leurs places, les boïars se félicitaient de ces bonnes nouvelles et chantaient très haut la vaillance du prince Pojarski, quelques-uns peut-être, comme Stcherbaty, non sans l'arrière-pensée d'écraser les mérites de Minine avec les services de son rival en gloire et en popularité.

Quand le silence se fut à peu près rétabli, Minine, se tournant vers le secrétaire du Conseil, qui était demeuré debout, attendant de nouveaux ordres, lui dit :

— Tu répondras au prince Dimitri Ivanovitch que le Conseil de l'Empire a accueilli avec une joie patriotique la nouvelle de sa double victoire, et que nous espérons qu'il couronnera sa campagne si brillamment commencée par la défaite complète de l'hetman Chodkievicz. Nous déplorons, comme lui, qu'en l'état de nos affaires nous ne puissions encore nous passer du service de ces vils mercenaires, qui ne voient dans la guerre que la facilité de satisfaire leurs penchants cruels et grossiers, et conserver ainsi à la guerre que nous avons entreprise son caractère et sa physionomie de guerre nationale. Quoi qu'il en soit, nous le remercions au nom de la patrie des sacrifices qu'il a faits pour empêcher ces mercenaires de se débander, et nous nous empresserons de lui envoyer le montant des sommes qu'il a déboursées pour cet objet, dès qu'il nous en aura fait connaître le montant. N'est-ce pas votre avis, Seigneurs Boïars? continua Minine, en s'adressant

aux membres du Conseil, pour leur montrer qu'il entendait les associer à ses actes et que c'était en leur nom, en même temps qu'au sien propre, qu'il parlait.

— Tu as dit juste ce qui était à dire! répondit Boutourline, prenant la parole pour ses collègues.

Se tournant alors vers Alexeï, Minine reprit :

— Continue, Pietr Mikaïlovitch.

Le secrétaire du Conseil prit un autre parchemin, dont il donna lecture à haute voix; c'était le compte rendu détaillé du malheureux siège de Smolensk, terminé d'une si dramatique façon.

Un silence mortel accueillit cette communication. Sans attendre l'explosion des sentiments qu'elle avait soulevés dans le cœur de tous, Minine dit d'un ton solennel :

— Sauf votre avis, Boïars, il me paraît qu'il convient de saluer au nom de la patrie russe la mort héroïque des défenseurs de Smolensk. C'est la famine et la maladie qui ont triomphé d'eux, plus encore qu'un ennemi, d'ailleurs très supérieur en nombre. Et, bien qu'ils eussent fait pour se défendre tout ce qui était humainement pos-

sible, ils n'ont pas voulu survivre à leur défaite. Mais leur dévouement n'aura pas été stérile, car il redoublera le courage de nos armées et les enflammera du désir de venger la fin glorieuse de ces héros de la guerre sainte.

— Très noblement parlé! dit Boutourline.

— Tu aviseras immédiatement le prince Dimitri Ivanovitch de la chute de Smolensk, continua Minine, en se tournant de nouveau vers le secrétaire du Conseil, afin qu'il prenne à cet égard les mesures qu'il jugera nécessaires. Tu l'aviseras en même temps que sous très peu de jours nous serons en mesure de lui envoyer deux mille stréletz et onze cents enfants-boïars, que nous achevons en ce moment d'armer et d'équiper. C'est tout ce que tu avais à dire au Conseil, Pietr Mikaïlovitch?

— Non, barine! répondit Alexeï, en montrant un troisième parchemin; il y a encore le courrier de la Lavra de Troïtsa.

— Lis-le au Conseil, dit Minine.

Reprenant alors la parole, Alexeï lut une longue lettre, dans laquelle l'igoumène Dionysii annonçait à Minine qu'après seize mois de siège

et trois assauts vigoureusement repoussés l'ennemi avait renoncé définitivement à enlever le couvent de force et qu'il s'était retiré précipitamment.

— Réponds à l'illustrissime igoumène Dionysii, dit Minine à Alexeï, que le Conseil de l'Empire le félicite et le remercie de l'héroïque résistance qu'il a opposée à tous les assauts de l'ennemi. Ajoute, Pietr Mikaïlovitch, que nous n'attendions pas moins, d'ailleurs, de la valeur et du patriotisme des vaillants défenseurs de la Lavra.

— Très bien! c'est cela même! fit le prince Boutourline.

Quelques autres membres du Conseil et Massolski lui-même applaudirent également aux paroles de Minine.

D'ailleurs une sorte de détente semblait s'être produite peu à peu dans l'attitude, manifestement hostile jusque-là, des boïars à l'égard de Minine. La sagesse pratique et élevée en même temps des réponses dictées par lui au secrétaire du Conseil pour le prince Pojarski et l'igoumène Dionysii les avait frappés d'admiration, et aussi l'autorité avec laquelle il s'exprimait.

Sans paraître remarquer ce changement, de même qu'il n'avait point fait mine de s'apercevoir de l'hostilité qui l'avait accueilli au début de la séance, Minine se leva et dit :

— Mais il ne suffit pas de faire face à l'ennemi les armes à la main, Seigneurs Boïars; nous avons aussi le devoir de prévenir ses machinations, afin de mieux les déjouer. Trop longtemps la Russie a servi de théâtre aux querelles des Suédois et des Polonais; trop longtemps nous avons été la proie qu'ils se disputaient. Si nous pouvions trouver aujourd'hui un moyen de les combattre les uns par les autres, en faisant tourner à notre avantage leurs rivalités et leurs dissensions, j'estime que nous aurions tort de laisser échapper ce moyen.

— Ce serait d'une sage politique! dit le prince Joseph Volokhoff, qui n'avait pas encore prononcé une seule parole.

— En ce moment, c'est contre les Polonais surtout que nous avons à nous défendre, puisqu'ils sont encore malheureusement au cœur même de la Russie et qu'ils occupent un certain nombre de villes importantes. Peut-être pourrions-nous les

inquiéter par une diversion des Suédois sur leurs derrières. Il ne s'agit pas, assurément, de conclure une alliance, même secrète, avec le roi de Suède, ni de prendre aucun engagement; mais d'exciter simplement les convoitises de ce prince ambitieux, ou de son général le comte de la Gardie, en leur donnant à entendre que l'empereur Sigismond n'a pas renoncé à l'espérance de joindre la couronne tsarienne à celle de Pologne et de Lithuanie, et qu'il est de leur intérêt de lui barrer le chemin.

— C'est cela! c'est tout à fait cela! dit Boutourline, et il ajouta avec une véritable chaleur : En vérité, Kouzma Minine, on pourrait croire que toute ta vie tu as gouverné les affaires d'un grand empire.

— Il y a encore une question, reprit Minine, sans répondre aux paroles obligeantes du prince Boutourline autrement que par une inclinaison de tête, qui s'impose à l'attention du Conseil. Je n'ai pas à vous apprendre, Seigneurs Boïars, que la misère est toujours grande à Moscou, et que d'autre part le soin de pourvoir à l'équipement de nos nouvelles troupes et à leur approvision-

nement a complètement épuisé nos ressources. Cependant il est urgent de porter secours aux misérables et aux affamés.

— Certes oui; mais que faire? demandèrent quelques voix.

— Si les opérations militaires continuent à nous être favorables, comme il y a tout lieu de l'espérer, répondit Minine, je vous soumettrai prochainement, Seigneurs Boïars, un ensemble de mesures destinées à parer à cette nécessité. Malheureusement nous ne pouvons pas attendre. Il y a urgence. Élevons donc nos cœurs à la hauteur des circonstances. Pendant qu'au camp sur la Moskva, à Smolensk, à la Lavra de Troïtsa, nos frères donnent leur sang pour la patrie, montrons que nous sommes capables, nous aussi, d'un pareil dévouement. Nous avons tous des biens, des domaines, de l'or, des pierreries. Donnons-les pour remplir les caisses du trésor; sacrifions-nous pour assurer du pain à ceux qui meurent de misère et de famine. En ce qui me concerne, j'ai envoyé ma fille à Nijni Novgorod avec l'ordre de vider mes caves et mes greniers et de rapporter ce qu'ils renfermaient à Moscou; dès

son retour, je ferai distribuer immédiatement le tout aux pauvres, sur la Place Rouge.

Cette fois, l'assemblée tout entière se leva, emportée par un élan d'admiration, qui redoubla encore lorsque Minine ajouta :

— J'ai ordonné, en outre, que le tiers de mes biens fût vendu et le prix de cette vente versé intégralement jusqu'au dernier rouble dans les caisses de l'État.

— Ce que tu as fait là, Kouzma Minine, est vraiment beau ! s'écria Boutourline enthousiasmé.

— Oui, ajouta Massolsky, tu as parlé et tu as agi en véritable père de la patrie.

— Tous, nous nous montrerons aussi généreux que toi, Kouzma Minine, dit à son tour le prince Joseph Volokhoff.

— Oui, tous, tous! répétèrent les autres membres du Conseil.

— Je ne doutais point, Seigneurs Boïars, dit Minine, que vous ne répondiez de la sorte au premier appel que je ferais à votre patriotisme et à votre générosité.

— Tu nous as donné l'exemple, répondit le

prince Joseph Volokhoff. Nous n'aurons qu'à le suivre.

— Tout le pays le suivra! ajouta Boutourline.

— Il le suit déjà, dit Minine. Ce matin même j'ai reçu dix mille roubles d'une femme de Toula, Xenia Alexandrovna Eretief, qui en possédait douze mille pour tout bien.

— D'ailleurs, suggéra Massolsky, pourquoi ne pas imposer de force ceux qui refuseraient de contribuer volontairement aux dépenses nécessitées par le relèvement du pays?

A ce moment, le vieux prince Stcherbaty, le doyen du Conseil et l'un de ceux qui s'étaient montrés jusqu'alors les plus violemment hostiles à Minine, se leva et, s'inclinant respectueusement devant lui, dit :

— Écoute, Kouzma Minine, je veux t'en faire l'aveu. J'ai mal agi avec toi; j'ai montré à ton égard de la défiance et de la jalousie. En voyant le Conseil de l'Empire présidé par un bourgeois de Novgorod, j'ai dit que ce n'était pas là ta place. Mais pouvais-je parler autrement, ne te connaissant pas? Maintenant que j'ai vu avec quelle sagesse et quelle grandeur d'âme tu diriges nos

affaires, je rougis de t'avoir méconnu et je proclame bien haut qu'après avoir sauvé la patrie tu es digne de la gouverner.

Très ému, Minine releva le vieux prince avec beaucoup de bonne grâce et de dignité à la fois, en disant :

— Je comprends ta défiance, Fédor Borissovitch, car je n'ignore pas la distance qui sépare un boïar d'un simple boucher. Mais le salut de la Russie doit rapprocher tous ses fils. De même que le boïar prince Dimitri Ivanovitch a mis sa main dans la mienne pour marcher sur le Kremlin, de même il faut que tous vous unissiez vos efforts aux miens pour que nous puissions gouverner l'Empire dans un seul et même esprit de désintéressement. N'ayons tous qu'un but, qu'un espoir, qu'une pensée : la libération complète du sol de la sainte Russie !

Sur ces mots, tous les boïars se levèrent et vinrent entourer Minine, en le félicitant et lui serrant chaleureusement les mains.

Et cette séance du Conseil de l'Empire, qui s'était ouverte dans une atmosphère glaciale et presque unanimement hostile à Kouzma Minine,

s'acheva dans un élan unanime d'admiration et d'enthousiasme, tellement il avait su désarmer les préventions de ces hautains seigneurs par son tact, son habileté et la largeur de ses vues politiques.

CHAPITRE IV

ANNA MININE

Kouzma Minine possédait dans le *Kitaï Gorod* une grande maison où il habitait ordinairement, quand les nécessités de son commerce l'appelaient de Nijni Novgorod à Moscou. C'était une simple *isba*, comme celle des moujiks et des paysans, de proportions plus imposantes seulement. Au surplus, la ville ne comptait guère, à cette époque, que des maisons de ce genre de même que les autres grandes cités de l'Empire. L'*isba* était alors, comme elle est d'ailleurs aujourd'hui encore sur bien des points, la maison nationale, la maison russe par excellence.

Derrière l'habitation de Minine s'étendait une

cour assez vaste, dont le fond et les côtés étaient occupés par d'autres constructions, servant de magasins, d'écuries et d'étables.

C'est dans cette cour que, quelques jours après l'ouverture des séances du Conseil de l'Empire, Anna Minine fit son entrée avec deux énormes chariots, sur lesquels elle avait fait entasser, conformément à l'ordre de son père, tout ce qu'elle avait trouvé dans les caves et les greniers de leur maison de Nijni Novgorod. Bien que les routes fussent encore loin d'être sûres, et que la jeune fille n'eût été accompagnée que par sa fidèle Vassilissa, et quelques serviteurs éprouvés, son voyage s'était effectué sans accidents.

Dès que les chariots eurent été rangés en sûreté dans un angle de la cour, Anna Minine se rendit immédiatement au Kremlin pour informer elle-même son père qu'elle était de retour.

En la voyant entrer, Minine, qui travaillait avec Alexeï, le secrétaire du Conseil, se leva vivement et vint au-devant de sa fille, qu'il serra tendrement entre ses bras. Puis il la fit asseoir à côté de lui et voulut qu'elle lui racontât les plus menus incidents de son voyage et de son séjour à Nijni

Novgorod. Il fut ravi de l'intelligence et de la promptitude avec lesquelles elle s'était acquittée de sa mission. Non seulement elle avait vidé consciencieusement caves et greniers, mais elle avait emporté en outre les meubles précieux, les cassettes incrustées de perles et de pierreries, les vaisselles d'or et d'argent, les fourrures rares et tous les bijoux de valeur qu'ils possédaient; car Nijni Novgorod était alors une ville très commerçante et très riche, et les bourgeois opulents comme Minine avaient un intérieur et un train de vie que bien des boïars leur eussent enviés.

— J'aime à croire cependant, dit Minine à sa fille, que quant à tout ce qui t'appartient en propre, à tes effets personnels, à tes bijoux, tu as laissé tout cela à la maison. Je te l'avais recommandé et tu me l'avais promis.

La jeune fille n'ayant pas répondu tout de suite à cette question, Minine se méprit sur les motifs qui lui faisaient garder le silence.

— Y avait-il quelque autre chose que tu eusses souhaité de conserver? lui demanda-t-il.

— Aucune, mon père, répondit-elle.

— Ma résolution n'avait rien qui te contrariât en quelque point?

— Bien au contraire, seulement...

— Seulement?

— Malgré ce que tu avais ordonné, mon père, j'ai voulu prendre ma part de ta bonne action et j'ai fait apporter ici tout ce qui m'appartenait sans en rien distraire, avec ce que tu possédais toi-même.

Tout attendri, Minine serra sa fille contre sa vaste poitrine et la baisa au front longuement.

— Je reconnais bien là, enfant, dit-il, la générosité de ton cœur. La misère est tellement horrible à Moscou, malgré tout ce que nous faisons pour y remédier, que je n'ai le droit de refuser aucune assistance. J'accepte donc ton sacrifice, et non seulement je te pardonne d'avoir transgressé mes ordres, mais je ne puis que t'en aimer davantage.

Anna Minine rendit caresses pour caresses à son père, puis elle voulut prendre congé de lui; mais il la retint affectueusement.

— Pourquoi me quitter si vite? demanda-t-il. Ta présence me repose et me fait du bien. Mes

épaules ne sont pas habituées à ce lourd fardeau de l'administration d'un grand empire. Trop souvent l'habitude des affaires me manque, et je suis obligé de suppléer à mon inexpérience par un travail acharné. Et puis, si tu savais combien il me faut déployer de patience et de fermeté pour m'imposer à ces boïars du Conseil!

— Où seraient-ils aujourd'hui pourtant sans toi? dit Anna.

— En tout cas, j'imagine que j'aurais tort de faire trop grand fond sur leur reconnaissance, dit Minine, bien qu'en somme ils m'écoutent assez en ce moment, et qu'ils ne m'empêchent point de gouverner comme je le crois juste et bon. Ne se sont-ils pas tous engagés à abandonner le tiers de ce qu'ils possèdent, pour aider au soulagement des misères publiques?

— Il est vrai que tu avais commencé par leur donner l'exemple. Mais tiendront-ils seulement leur promesse?

— Il le faudra bien, car ils ne pourront agir autrement, quitte à le regretter plus tard. Leur orgueil est engagé maintenant, et l'orgueil est le principal mobile de tous leurs actes, avec la

jalousie; car ils se haïssent entre eux presque autant qu'ils méprisent tout ce qui n'est pas des leurs. Chacun d'eux se tient pour le premier de tous par le mérite et par la naissance; aussi regarde-t-il tout honneur ou toute fonction dévolue à un autre comme un vol personnel qui lui aurait été fait.

— Tu dis qu'ils t'écoutent, cependant?

— Oui, ils m'écoutent aujourd'hui, parce qu'ils sentent que j'ai la volonté et l'énergie d'exercer le pouvoir que les circonstances ont remis entre mes mains, et aussi parce qu'ils ont besoin de moi, de ma popularité, de mon influence sur le peuple. Mais que demain la paix soit faite et l'ordre rétabli, qu'ils n'aient plus à craindre pour leurs personnes ou pour leurs biens, et tu verras avec quelle insolence ces hautains boïars traiteront le boucher de Novgorod.

— Se peut-il que ces hommes se montrent jamais aussi ingrats!

— Qu'importe, enfant, puisque c'est qu'alors mes services ne seront plus nécessaires à la patrie?

CHAPITRE V

PAUL POJARSKI

A ce moment, Alexeï, qui s'était retiré discrètement, reparut à la porte et dit :

— Daigneras-tu, barine, recevoir un jeune homme qui insiste pour te parler?

— Ouvre la porte toute grande, répondit Minine avec vivacité, et que tous ceux qui veulent me parler entrent librement!

Minine apportait en effet dans ses hautes fonctions la même simplicité de manières que naguère dans ses relations commerciales. L'approchait qui voulait, et le plus humble des moujiks était assuré de trouver auprès de lui un accueil aussi cordial que le boïar le plus qualifié.

Alexeï sortit, et presque aussitôt un jeune homme de haute mine, vêtu richement, entra.

Le visage était pâle et amaigri; mais les traits étaient beaux et relevés par une fine moustache d'un blond doré; la taille élégante et bien prise, le regard brillant, l'attitude droite et ferme annonçaient une nature ardente et vigoureuse.

Le jeune homme aborda Minine sans remarquer la présence d'Anna, dont la fine silhouette s'était effacée discrètement derrière un des larges piliers de la salle.

— Je viens te demander, Kouzma Minine, dit-il d'une voix claire et bien timbrée, de me comprendre dans le prochain convoi de troupes que tu enverras à l'armée.

— Voilà de vaillantes dispositions! répondit Minine. Comment te nommes-tu, jeune homme?

— Mon visage a donc bien changé, que tu ne reconnais plus Paul Dimitrievitch?

En entendant ce nom, Anna Minine qui, depuis l'entrée du jeune homme, n'avait point perdu un seul de ses mouvements, tressaillit vivement et murmura :

— Le fils du prince Dimitri Pojarski! C'était lui!

De son côté Minine serrait cordialement les mains de Paul Pojarski, en s'excusant de ne pas l'avoir reconnu dès le premier abord.

— Je ne m'attendais guère à te voir, je l'avoue, lui dit-il. Je te croyais mal remis encore de tes blessures.

— Je le suis assez bien pour que ma main puisse tenir une épée. N'est-ce pas tout ce qu'il faut?

— Cependant, objecta Minine, peut-être serait-il plus sage d'attendre que tes forces soient complètement revenues!

— L'ennemi attendra-t-il aussi que je sois guéri, pour se laisser chasser de Russie?

— J'espère que non! dit Minine en souriant.

— Tu vois donc bien qu'il faut que je parte! Tous mes amis, Vladimir Nikolaievitch, Serge Alexandrovitch, Boris Pavlovitch, sont à l'armée. Seul, je resterais ici, avec les vieillards et les femmes, pendant que tous les gens de mon âge combattent pour le pays!

— Tu es le dernier, Paul Dimitrievitch, dit Minine, qu'on pourra jamais accuser de n'avoir

pas fait son devoir. N'est-ce pas toi qui, avant tous les autres, osas braver en face Léon Sapieha, alors qu'il tenait Moscou ployée sous son joug de fer? N'est-ce pas toi qui t'es jeté, l'épée à la main, sur ses soldats pour leur arracher ma fille?

— Oh! tais-toi, Kouzma Minine. Je n'ai pas seulement réussi à l'empêcher de tomber au pouvoir de cet odieux Hetman!

— Qu'importe? Ton courage et ton dévouement en ont-ils été pour cela moins admirables? Et ne serions-nous pas des ingrats, ma fille et moi, si nous ne t'en gardions pas la même reconnaissance?... Mais quel est ce bruit? Tu permets, Paul Dimitrievitch, que je m'informe?

Et, se dirigeant vers la porte, Minine appela. Un officier attaché au palais parut aussitôt.

— Qu'est-ce, Fédor Borissovitch? Qu'y a-t-il? demanda Minine.

— C'est une délégation du district de Tver qui vient d'arriver, répondit l'officier. Elle est en bas, dans la cour du Palais, et désirerait te présenter ses hommages.

— Fais-la monter immédiatement! ordonna Minine.

— Oh! barine, fit l'officier, elle est bien trop nombreuse. Tu ne pourrais pas la recevoir ici tout entière.

— C'est bien! j'y vais, répondit Minine, et, se tournant vers Paul Pojarski, il ajouta : Attends-moi, je te prie, Paul Dimitrievitch; je reviens dans quelques instants.

— J'attendrai, dit le jeune homme; et il s'assit sur un banc adossé contre une des parois de la salle, pendant que Minine sortait rapidement.

Dès que la porte fut refermée sur lui, Anna Minine sortit de l'ombre du large pilier qui jusqu'alors l'avait dissimulée aux yeux de Paul Pojarski, et, s'approchant de lui :

— Regarde-moi, Paul Dimitrievitch; ne me reconnais-tu pas? dit-elle.

— Anna Minine! s'écria le jeune homme tout pâle, en portant la main à son cœur, comme s'il se sentait défaillir.

— Que je suis heureuse de pouvoir te dire enfin toute ma reconnaisance, Paul Dimitrievitch! continua la jeune fille, avec une véritable émotion. Et qu'il y a longtemps que je voulais te

remercier de ton héroïque dévouement! Mais, à peine libre, mon père m'a envoyée à Nijni Novgorod, et je n'en suis revenue qu'aujourd'hui même.

— Ne t'excuse pas, Anna Minine! dit Paul Pojarski d'une voix tremblante. Ne suis-je pas largement payé de ce que j'ai essayé de faire pour toi, puisque tu ne m'as pas oublié?

— T'oublier! s'écria la jeune fille indignée. Quand ces méchants soldats ont voulu mettre la main sur moi et que tu t'es précipité intrépidement à mon secours, j'étais tellement troublée que c'est à peine si j'ai pu apercevoir ton visage; et cependant lorsque tu es entré là tout à l'heure, je t'ai reconnu immédiatement.

Sa voix, que l'émotion faisait trembler légèrement, était si douce à entendre que le jeune homme l'écoutait comme en extase, sans oser bouger, de peur que le moindre mouvement ne rompît le charme et ne fît s'évanouir la gracieuse apparition.

— Oui, tu as dû me trouver bien ingrate, Paul Dimitrievitch, continua Anna Minine, en voyant que je ne m'inquiétais pas de toi, pendant que tu

gisais sur ton lit de douleur? Mais, à la vérité, il faut que je te l'avoue, je pensais..., j'avais peur...

— Tu pensais que j'étais mort, n'est-ce pas? demanda Paul en souriant.

Toute confuse, la jeune fille inclina la tête en signe d'assentiment.

— Oh! bien d'autres que toi l'ont cru aussi. Les médecins eux-mêmes ont été surpris que j'en aie réchappé.

— Cela surtout me désespérait, pendant que j'étais enfermée au fond de ma prison, de penser que c'était pour moi que tu avais perdu la vie! Toujours j'avais ton image devant les yeux! Je te voyais te jetant, l'épée haute, sur ces soldats, seul contre dix, les repoussant, les frappant, jusqu'à ce qu'enfin pressé, entouré, tu succombais sous le nombre et roulais sans vie jusqu'à mes pieds, comme si en mourant ta dernière pensée avait été encore pour me défendre.

— Moi aussi, dit Paul, durant mes longues heures de souffrance et de fièvre, c'est ton doux visage que je revoyais, tel qu'il m'était apparu sur la Place Rouge, au milieu de tous ces mendiants

qui baisaient pieusement le bas de ta jolie robe bleue.

L'émotion, qui faisait vibrer la voix de Paul, se communiquait de plus en plus à la jeune fille. Pour cacher le trouble qui la gagnait, elle feignit de plaisanter.

— Ma jolie robe bleue ! dit-elle, en souriant gaiement. Ah! bien, si tu la voyais maintenant, tu ne la trouverais plus guère jolie. Le devant est tout rouge de sang, de ton sang, Paul Dimitrievitch!

Et, à ce souvenir évoqué de nouveau, Anna eut un tressaillement de tout le corps, et se cacha le visage entre les mains.

— Eh quoi ? demanda Paul, tu n'as pas fait enlever ces taches, Anna Minine?

— Au contraire, j'ai bien défendu qu'on y touchât, répondit Anna avec vivacité. C'était pour moi qu'il avait été répandu, ce sang généreux, et mieux que tout il me rappelait le dévouement de mon intrépide défenseur.

— Que tu es bonne, Anna Minine! Que tu es bonne! répétait Paul, sans pouvoir trouver d'autres paroles.

— Quelle autre façon avais-je, d'ailleurs, de te témoigner ma reconnaissance, puisque j'ignorais même qui tu étais?

— Moi, je te connaissais. Un de mes amis m'avait dit ton nom. Mais ce qui me faisait souffrir davantage encore que mes blessures, c'était la pensée que tu étais au pouvoir de ces bandits. Oh! cet Hetman sanguinaire et débauché, ce monstre, pour qui rien n'était sacré ni respectable, songer que tu te trouvais à sa discrétion! Voilà surtout ce qui me tuait!

— Par grand bonheur, répondit vivement la jeune fille, les événements se sont précipités, et, grâce à la vaillance de ton père, Paul Dimitrievitch, et du mien, j'ai été délivrée très rapidement.

— Oui, je l'ai appris depuis, mais alors je l'ignorais. C'est seulement du jour où l'on m'a annoncé que tu vivais, et que tu étais libre, que j'ai senti revenir mon courage et que j'ai voulu guérir.

— Toute ma vie, ta mort eût pesé sur mon cœur comme un de ces chagrins dont rien ne console, comme un remords que rien n'apaise.

Lancée sur cette pente glissante, la conversation entre les deux jeunes gens prenait une tour-

nüre de plus en plus intime, lorsque Minine rentra fort à propos.

— Eh bien! dit-il, es-tu toujours décidé à rejoindre l'armée, Paul Dimitrievitch?

— Plus que jamais! répondit Paul.

— Alors, écoute. Tu appartiens à une race de vaillants. Tel est ton père, tel tu seras. Malgré ta grande jeunesse, j'ai foi en toi et je veux t'en donner une preuve.

— Quoi que tu m'offres, Kouzma Minine, je l'accepte à l'avance.

— En réponse aux lettres que je leur ai fait tenir, les gens du district de Tver m'envoient aujourd'hui des délégués porteurs de cent mille roubles et huit cents hommes d'armes, parfaitement équipés. Il ne leur manque qu'un chef. J'ai pensé à toi, Paul Dimitrievitch.

— Je t'en remercie, tu vas au-devant de mes vœux les plus chers! dit Paul, en serrant les mains de Minine avec une affectueuse reconnaissance, et je te jure que tu n'auras pas à regretter la confiance que tu me témoignes.

— Je n'ai point d'inquiétude à cet égard. Prépare-toi donc à partir.

— Je suis prêt.

— Oh! Tu peux prendre quelques jours.

— Quelques jours? Pourquoi tarder? Je voudrais déjà être à l'armée, tant j'ai peur qu'il ne reste plus d'ennemis à battre quand j'arriverai près de mon père.

— Si ce n'est que cela qui t'inquiète, dit Minine en souriant, tu peux chasser ce souci. Mais puisque tu veux partir tout de suite, Paul Dimitrievitch, viens! Je vais te faire reconnaître par tes hommes.

Sur ces mots, Minine sortit, en faisant signe à Paul de le suivre.

— Adieu, Anna Minine! dit le jeune homme, en s'inclinant respectueusement.

— Adieu, Paul Dimitrievitch! répondit la jeune fille d'un ton à peine distinct.

Elle le suivit des yeux jusqu'à la porte; puis, quand il eut disparu, elle demeura longtemps immobile et rêveuse, comme si quelque vision fugitive avait flotté devant ses yeux.

TROISIÈME PARTIE

LE TRIOMPHE

CHAPITRE I

RENTRÉE DES TROUPES VICTORIEUSES DANS MOSCOU

Trois mois après, la campagne était entièrement terminée. Le prince Pojarski, poussant ses avantages sans arrêt ni trêve, avait réussi à chasser complètement l'envahisseur hors du territoire de la Russie.

En faisant part de cette importante nouvelle à Kouzma Minine, le voiévode lui annonçait en même temps qu'il ramenait ses troupes à petites journées dans la direction de Moscou et qu'il comptait y faire son entrée avant une quinzaine de jours.

Minine résolut d'entourer cette cérémonie d'une grande pompe et de faire un accueil triomphal à l'armée victorieuse.

Le Kremlin étant comme le sanctuaire même de la patrie, le point où l'on sentait le mieux battre le cœur de la nation russe, c'est dans le Kremlin que Minine voulut célébrer la libération du sol en recevant solennellement ses libérateurs.

Justement la Place d'Ivan le Grand, qui occupe à peu près le centre du Kremlin, se prêtait parfaitement au déploiement des troupes, et au rassemblement de la foule nombreuse que cette belle fête ne pouvait manquer d'attirer.

C'est une vaste place, assez irrégulière, qui s'étend à peu près à égale distance de la porte Spassky et du Térem.

La grande tour d'Ivan le Grand, qui donne son nom à la place, existe encore aujourd'hui. Cet immense clocher octogone, qui n'a pas moins de 82 mètres de haut, est le monument le plus élevé de Moscou, et la vue que l'on a du sommet est certainement unique au monde.

La tour se compose de cinq étages en retraite les uns sur les autres, les quatre premiers étant

octogones et le cinquième cylindrique; une coupole renflée et dorée, surmontée d'une croix grecque également dorée, la couronne.

Ce sont les trente-quatre cloches, suspendues aux trois étages supérieurs, qui annoncent les solennités importantes, comme la veille de Pâques, ou l'entrée de l'Empereur dans le Kremlin par la porte Spassky, donnant ainsi le signal auquel répondent instantanément les innombrables églises de la ville. Comme ces trente-quatre cloches diffèrent de dimensions et de poids, le son qu'elles émettent est également fort dissemblable et l'ensemble forme un carillon d'un effet extraordinaire; les plus petites, suspendues à l'étage le plus élevé, sont en argent et leur timbre est exquis. La plus grosse, qui ne pèse pas moins de 163700 kilogrammes, et qui mesure 6 mètres de hauteur et 6 m. 70 de diamètre, s'est détachée et est tombée pendant un incendie; elle est installée aujourd'hui au pied de la tour, sur un socle en granit; on l'appelle le *Tsar Kolokol*, c'est-à-dire la reine des cloches.

Quant à la Tour d'Ivan le Grand, bien que certaines traditions lui assignent une origine plus

reculée, on s'accorde généralement aujourd'hui à dire qu'elle a été élevée par Boris Godounof, en commémoration de l'affreuse famine qui dévasta la Russie vers l'an 1600; ainsi qu'en fait foi, du reste, une inscription placée au-dessous de la coupole.

La base de la tour est occupée par une petite église, ou plutôt une petite chapelle, consacrée à saint Jean Climaque (*Liestvitchnik*).

Une autre tour, plus petite, dite la Tour de l'Assomption, est appliquée tout contre cette chapelle; elle contient aussi un certain nombre de cloches.

Enfin, un peu plus loin encore, se trouve un troisième clocher, en forme de pyramide, appelé le Clocher de Philarète.

C'est au pied même de la Tour d'Ivan le Grand que Minine fit dresser de spacieuses tribunes, d'où les membres du Conseil de l'Empire, les grands officiers de la Couronne, les conseillers, les juges et tous les autres personnages qualifiés de l'Etat pourraient assister au défilé des troupes.

Enfin Pojarski arriva en vue de Moscou, sur la Montagne des Moineaux, où il campa.

Ce jour-là, des hérauts d'armes parcoururent les divers quartiers de la ville, répandant à profusion des proclamations ainsi conçues :

— Peuple de Moscou, apprête-toi à accueillir l'armée libératrice et son glorieux chef, le vaillant voiévode boïar prince Dimitri Ivanovitch Pojarski. Soutenue par l'amour de la patrie, l'armée a volé de victoire en victoire et chassé l'étranger jusqu'au delà de nos frontières. Demain elle rentre triomphante dans notre sainte capitale, Moscou la Blanche. Tes acclamations reconnaissantes et enthousiastes seront pour elle la plus douce des récompenses.

Et, comme en Russie l'idée religieuse se mêle à toutes les manifestations ordinaires ou extraordinaires de la vie, la proclamation se terminait ainsi :

— N'oubliez pas non plus, Orthodoxes, que dans cette guerre sainte, pour la défense de la patrie et de la foi, le Dieu des Russies vous a constamment accompagnés de ses bénédictions et que peut-être sans son aide le courage et le dévouement de notre brave armée n'auraient point triomphé des ennemis. Dès demain, dans toutes

les églises de Moscou, des actions de grâce solennelles seront offertes au Seigneur; tous, boïars, bourgeois, moujiks, vous voudrez aller porter aux pieds des autels vos prières et l'hommage de votre reconnaissance.

Le lendemain matin, bien avant l'heure fixée pour l'entrée des troupes, une foule innombrable se pressait sur le chemin qu'elles devaient parcourir, et plus particulièrement sur la Place d'Ivan le Grand.

La foule russe — tous ceux qui l'ont pratiquée en ont fait la remarque — est essentiellement patiente et calme. Contrairement à nos populations bruyantes du centre de l'Europe qui ne manquent jamais, quand une circonstance quelconque les réunit par grosses agglomérations, de se répandre en cris, en trépignements, en murmures ou en joyeux éclats de rire, elle ne manifeste guère extérieurement les sentiments qui l'animent.

Les moindres recoins de la place, les degrés des cathédrales et des églises s'étaient rapidement encombrés d'une multitude en habits de fête, silencieuse et recueillie, obéissant sans murmure

aux injonctions du double cordon de stréletz qui s'efforçait de maintenir libre un espace assez large pour que le défilé pût s'exécuter sans désordre.

Ces stréletz, les derniers levés par Minine, étaient équipés et habillés à neuf, et leurs armes brillantes lançaient des éclairs sous les rayons du soleil.

Tout à coup un frémissement courut dans la foule. La grosse cloche de la Tour d'Ivan le Grand venait de se mettre en branle, annonçant que les têtes de colonne de Pojarski étaient arrivées aux portes de la ville; et toutes les cloches des autres églises, répondant au signal, répandirent sur Moscou leur joyeux carillon.

Chacun se dressa sur la pointe des pieds pour tâcher d'être le premier à apercevoir, par-dessus la masse compacte des assistants, les héros du jour, dont on commençait à entendre au loin les trompettes sonnant une marche triomphale.

Enfin les têtes se découvrirent, les bonnets volèrent en l'air et une acclamation solennelle, quasi religieuse, partit à la fois de toutes les bouches.

Les premiers soldats qui débouchèrent à l'angle de la Place d'Ivan le Grand, ouvrant la marche, furent des Cosaques, leur ataman en tête. C'étaient des hommes d'aspect farouche, vêtus à la diable et montés sur des petits chevaux tout couverts de poils.

Puis vint un nombreux et brillant peloton de *solniki*, de *spalniki* et autres jeunes nobles, dont se composait en temps ordinaire la garde spéciale du tsar.

Derrière, les enfants-boïars ou *dvoriane*, ces cavaliers recrutés parmi la petite noblesse de l'empire, qui avaient joué un rôle considérable dans la campagne.

Immédiatement après parut le prince Dimitri Pojarski, dont l'approche fut annoncée longtemps à l'avance par des salves d'acclamations, qui ne s'arrêtaient un moment que pour repartir plus vibrantes et plus nourries.

Il était accompagné de ses principaux officiers, parmi lesquels on se montrait surtout les princes Stcherniatef, Boutourline, Gorbaty et Morozof.

Pojarski arrêta son cheval à la hauteur de la tribune centrale où se tenait Kouzma Minine, entouré

du métropolite Philarète, des membres du Conseil de l'Empire, des conseillers, des juges et autres personnages d'importance. Minine se leva et, dominant de sa haute taille toute l'assistance, il dit d'une voix tonnante qui retentit jusqu'aux extrémités de la Place :

— Au nom du peuple russe je te salue, Dimitri Ivanovitch! Sois le bienvenu dans Moscou aux blanches murailles! Il y a six mois encore, la Russie était à terre, sanglante et mutilée. Partout l'étranger régnait en maître et en tyran. Aujourd'hui la Russie est debout. Refoulé victorieusement, l'envahisseur a regagné précipitamment ses frontières. Le sol de la patrie est complètement dégagé. C'est grâce à ton courage, Dimitri Ivanovitch, grâce au courage de notre brave armée que nous avons obtenu la victoire. Gloire à toi, Dimitri Ivanovitch! Gloire à nos vaillantes troupes! La Russie, rendue à elle-même et rentrée en possession de ses destinées, te salue, par ma voix, du titre de Libérateur de la Patrie.

Descendant aussitôt de cheval, Pojarski gravit les degrés de la tribune et s'approcha de Minine pour lui répondre; mais celui-ci ouvrit les bras

et les deux hommes s'embrassèrent dans une étreinte cordiale, aux applaudissements enthousiastes de l'assistance qui, tout entière, acclamait les deux principaux héros de cette belle et grande journée.

La scène était véritablement émouvante. Les bannières agitaient leurs plis sur les têtes des soldats, les trompettes sonnaient triomphalement, des salves d'artillerie tonnaient sur l'esplanade voisine et tous les échos de la ville se renvoyaient les joyeuses sonneries des innombrables cloches des églises. Il semblait vraiment qu'un seul cœur battît dans toutes les poitrines; tous les yeux étaient mouillés de larmes de joie et d'orgueil patriotique. C'était bien une fête nationale, la fête de l'indépendance reconquise, de la liberté rachetée.

Quand l'émotion générale fut un peu calmée, Pojarski, prenant la parole à son tour, remercia Minine en quelques mots partis du cœur, où il s'effaçait modestement pour renvoyer la plus grosse part du mérite de la victoire à celui qui avait su tout organiser, tout diriger, tout commander, c'est-à-dire à Minine lui-même. Il ajouta

que l'armée était amplement récompensée de ce qu'elle avait pu faire pour le pays par l'accueil chaleureux de la patriotique population de Moscou.

Minine fit alors asseoir Pojarski à côté de lui, à la place d'honneur, et le défilé des troupes continua.

C'était maintenant le tour de l'infanterie, qui formait le gros de l'armée, stréletz et *datotchyïe lioudi.*

Les hommes avaient vaillante et fière mine, bien que la campagne, qui venait seulement de s'achever, eût été particulièrement pénible pour eux. Mais la joie de la victoire et la réception enthousiaste qui leur était faite semblaient avoir déjà chassé bien loin de leur souvenir les souffrances et les privations de toute sorte qu'ils avaient eues à endurer.

Ils s'avançaient en bon ordre, les rangs bien alignés, les officiers en tête; des fleurs et des branches de laurier, jetées sur leur passage, décoraient leurs coiffures; quelques-uns les avaient piquées au bout de leurs sabres, ou attachées au canon de leurs fusils.

Paul Pojarski défila en tête du contingent de

Tver. Lorsqu'il passa devant la tribune, il salua de son épée Minine et son père, qui lui rendirent affectueusement son salut.

Le jeune officier avait fait des prodiges de valeur pendant la dernière partie de la campagne à laquelle il avait assisté. Dans une affaire très sanglante aux environs de Mojaïsk il avait tué de sa propre main le commandant en chef des Polonais et décidé la victoire. Quelques jours plus tard, dans un combat d'avant-poste auprès de Vologda, il avait tenu tête, avec deux hommes seulement, à dix mercenaires allemands, qui avaient bien failli le faire prisonnier.

Son beau visage, un peu bronzé par la vie au grand air, rayonnait de joie, et, à la garde de son épée, fleurissait un bouquet orné de rubans, qu'il avait fort adroitement recueilli du haut de son cheval, en passant sous les fenêtres de certaine maison du Kitaï Gorod.

Après l'infanterie, ce fut le tour des mercenaires étrangers, reîtres, dragons, d'origine très diverse, les uns venant de Hongrie ou de Turquie, les autres de Grèce, d'Écosse, de France ou de Scandinavie. Leur armement européen et la correc-

tion avec laquelle ils défilaient contrastaient avec l'équipement et les allures quelque peu désordonnées des régiments russes.

La marche était fermée par la cavalerie irrégulière, Cosaques du Don et du Terek, Tartares et Bachkyrs, leurs atamans marchant en tête.

Quand le défilé fut achevé complètement, la partie centrale de la place, maintenue libre jusque-là pour laisser le passage aux troupes, fut envahie aussitôt par une foule immense, avide de contempler de plus près les triomphateurs du jour.

Cependant Kouzma Minine n'avait pas encore quitté la tribune, non plus d'ailleurs que Pojarski, le métropolite Philarète et les autres personnages importants de l'empire. Il se leva, et étendit la main pour indiquer qu'il voulait parler.

Un silence profond s'établit aussitôt et toutes les têtes se tournèrent d'un même mouvement du côté de Minine.

— Peuple de Moscou, fit-il d'une voix solennelle, grâce à la protection de Dieu et à la vaillance de l'armée, la Russie est désormais libre et maîtresse de ses destinées. Le moment est donc

venu de songer à assurer définitivement son gouvernement. Dès demain des lettres de convocation partiront pour tous les districts de l'Empire, et dans trois mois à pareil jour le *Sobor* se réunira au palais du Térem, dans la Salle du Trône, pour procéder à l'élection du tsar de toutes les Russies.

CHAPITRE II

PÈRE ET FILS

Ce n'était que dans les circonstances d'une importance exceptionnelle que l'on convoquait le *Sobor*, sorte d'états généraux de la Russie, dont les membres étaient délégués par toutes les classes de la nation, non seulement par les boïars, le haut clergé et l'armée, mais aussi par les marchands et les bourgeois de tous les districts de l'Empire.

L'élection d'un tsar était précisément l'une de ces circonstances.

Aussitôt après l'annonce de la convocation du *Sobor*, une vive agitation s'était déchaînée d'un bout à l'autre de l'Empire, croissant et s'aggravant

à mesure que se rapprochait l'époque où il devait s'ouvrir.

Mais c'était à Moscou, surtout, parmi les boïars, que cette agitation avait pris des proportions excessives. Ces ambitieux et remuants seigneurs s'étaient livrés avec une passion féroce aux brigues et aux intrigues, pour arriver à faire tourner cette élection au profit de leurs intérêts personnels.

Malgré les catastrophes auxquelles ils avaient assisté sous le règne de Boris Godounof, et sous ceux beaucoup plus tourmentés encore du faux Dimitri et de Vassili Chouïski, puis sous les trois années d'anarchie qui avaient précédé le soulèvement patriotique provoqué par Kouzma Minine, ils n'avaient rien abandonné de leur orgueil, de leur étroit égoïsme et de leurs vaines prétentions. Loin de les assagir, les cruelles épreuves dont ils avaient souffert avec tout le pays n'avaient fait que leur donner un plus furieux appétit de jouissances. L'orage à peine apaisé, ils s'étaient retrouvés exactement ce qu'ils étaient avant, avec leurs anciens préjugés, leurs anciennes haines, leurs anciennes jalousies, ne

songeant qu'à se disputer la préséance et à se jeter à la tête la place que leurs familles tenaient dans le Livre des Rangs.

Aussi l'on devine ce que l'approche de l'élection devait soulever de calculs ambitieux et provoquer d'intrigues dans ce milieu de personnalités avides et égoïstes, aussi divisé, aussi déchiré intérieurement qu'il était fermé à tout ce qui n'appartenait pas à la caste des boïars.

Le seul point sur lequel ils avaient réussi à tomber d'accord, c'était que le choix du tsar à élire ne porterait que sur l'un d'eux; mais dès qu'il s'agissait de déterminer le nom qui devrait réunir leurs suffrages, cette touchante harmonie cessait immédiatement, chacun se considérant avec une parfaite bonne foi comme le plus digne, ou même le seul digne, de monter sur le trône de Rurik.

Chose singulière, et qui ne pouvait s'expliquer que par leur monstrueux égoïsme, loin qu'ils fussent reconnaissants à Kouzma Minine de l'admirable désintéressement personnel qu'il avait montré en prenant l'initiative de la convocation du *Sobor* qui devait marquer la fin de son pouvoir, ce

désintéressement n'avait fait au contraire que les détacher de lui. Tant qu'il avait su s'imposer à eux à force d'énergie, d'intelligence et de volonté, ils s'étaient inclinés devant l'homme puissant, devant le maître; mais depuis qu'il s'était effacé lui-même, allant au-devant d'un remplacement qui devait le rendre à son obscurité, en cessant de le craindre ils avaient cessé de le respecter. Leur turbulence, un moment refoulée et matée, avait reparu plus indisciplinable que jamais. L'obéissance, qu'il leur avait fallu réapprendre, ils l'avaient immédiatement rejetée, comme une contrainte désormais inutile.

D'autres manœuvres, suscitées également par la prochaine élection tsarienne, agitaient les provinces et jusqu'à la capitale. Des émissaires de Sigismond et de Charles IX s'étaient répandus à travers le pays, courant de ville en ville, de village en village et semant l'or à pleines mains pour recruter des partisans à leurs maîtres. Désespérant de reconquérir par la force les districts qu'ils s'étaient laissé arracher par la vaillance et les talents militaires de Pojarski, les Polonais ne s'étaient pas découragés pour cela; chassés de

la maison par la porte, ils essayaient d'y rentrer par la fenêtre. Quant aux Suédois, ils comptaient sur la haine que la férocité et la rapacité des Polonais avaient laissée au cœur de la nation russe, pour frayer la voie à la candidature de Charles.

Enfin le jour annoncé arriva, et bien avant l'heure fixée pour l'ouverture de l'assemblée solennelle, les délégués de l'empire commencèrent à se diriger vers le palais du Térem.

L'un des premiers qui se présentèrent fut Pojarski, que son titre de prince, de voiévode, et les services rendus par lui dans les derniers événements désignaient pour jouer un rôle prépondérant au *Sobor*.

Son fils, Paul Pojarski, l'accompagna jusqu'à la porte de la Salle du Trône, où quelques délégués étaient déjà entrés. La physionomie du jeune homme, ordinairement si avenante, semblait assombrie par de tristes réflexions.

C'est qu'il venait d'avoir avec son père une explication, d'où il était sorti la tête en feu et le cœur broyé. Depuis plusieurs semaines il avait été vingt fois sur le point d'avouer au prince qu'il

aimait la fille de Kouzma Minine, qu'il était aimé d'elle et qu'il avait formé le projet de l'épouser; mais le courage lui avait toujours manqué au dernier moment. Enfin, la veille même de l'ouverture du *Sobor*, comme son père semblait lui témoigner une affection plus expansive que d'habitude, il avait tenté l'aventure. Il comptait beaucoup, pour attendrir le cœur du prince, sur la vive admiration et l'affectueux dévouement qui attachaient celui-ci à son principal collaborateur dans l'œuvre grandiose de la libération de la patrie.

Mais Paul Pojarski s'illusionnait grandement. Le fier boïar, quelles que fussent son estime et son affection pour Minine, n'avait rien oublié des préjugés de sa race, et la pensée même ne lui serait pas venue que la distance qui le séparait de Minine pût être diminuée, si peu que ce fût, par l'étendue et la grandeur des services de l'héroïque boucher. Aussi toutes les supplications de son fils l'avaient-elles trouvé inexorable. En vain le pauvre amoureux avait-il insisté, jurant qu'il ne saurait vivre désormais sans Anna Minine, il s'était heurté contre une volonté aussi ferme qu'une muraille.

Paul doué, lui aussi, d'un caractère remarquablement énergique, n'avait pas perdu courage, et le lendemain, en accompagnant son père au palais du Térem, il avait renouvelé ses tentatives pour faire revenir le prince à des sentiments plus humains.

Et, comme celui-ci lui disait, en haussant les épaules, que cette fantaisie passerait, qu'un jour il le remercierait de s'être opposé à la réalisation de cette folie de jeunesse :

— Non, mon père, avait répondu Paul d'une voix ferme, aussi longtemps que je vivrai, je ne changerai point d'avis.

— Insensé que tu es! avait dit le prince. Que pèse l'amour d'une femme dans la vie d'un homme, et surtout d'un boïar? Le souci de ton rang et de ton nom ne doit-il pas occuper ta pensée bien plus que la satisfaction banale d'une amourette passagère?

— Mon père, j'ai montré que mon rang et mon nom m'étaient aussi chers qu'à personne; et je n'ai point ménagé mon sang quand il s'est agi de combattre pour la patrie. Je ne le ménagerai pas davantage à l'avenir, si la Russie a besoin encore

de mes services. Mais pourquoi cela m'empêcherait-il d'épouser celle que j'aime?

— Pourquoi? avait répondu Pojarski avec hauteur. Parce que tu t'appelles Paul Dimitrievitch Pojarski, et que celle que tu veux prendre pour femme et me donner pour fille s'appelle Anna Minine.

— En sauvant son pays, Kouzma Minine ne s'est-il pas montré l'égal des boïars et des princes?

— Kouzma Minine est un héros. Je l'admire et je l'aime. Mais le nom de Kouzma Minine n'est pas dans le Livre des Rangs. Le tsar seul pourrait permettre que le fils d'un boïar épouse la fille d'un boucher.

Tels avaient été les derniers mots de Pojarski, en quittant son fils à la porte de la Salle du Trône.

Désolé, le pauvre amoureux, sentant ses jambes fléchir sous le poids de son corps, se laissa tomber lourdement sur un banc, dans un angle de la vaste pièce qui servait d'antichambre au *Sobor*, en répétant tristement :

— Le tsar seul! Le tsar seul!

CHAPITRE III

MININE PROCLAMÉ TSAR PAR LE SOBOR

Cependant, les délégués continuaient à arriver en foule; les boïars, hautains et superbes dans leurs riches vêtements de velours fourrés d'hermine; les délégués de l'armée recouverts de leurs cottes de mailles, casque en tête et l'épée au côté; ceux du haut clergé en dalmatiques chargées d'or et toutes ruisselantes de perles fines; les autres, les délégués des bourgeois, plus modestes dans leur simple sarrau de drap, le bonnet fourré sur la tête.

Kouzma Minine parut à son tour; il était accompagné de sa fille, de Philarète le métropolite et de nombreux délégués qui lui faisaient comme une sorte de cour.

Avant d'écarter la lourde draperie de cuir qui fermait l'entrée de la salle du *Sobor*, il se retourna vers sa fille et la baisa tendrement au front.

Anna se disposait à se retirer, lorsqu'au milieu de la foule qui remplissait la vaste pièce elle aperçut Paul Pojarski, assis à l'écart et si absorbé par ses douloureuses pensées qu'il ne semblait point se rendre compte de ce qui se passait autour de lui.

Depuis la rentrée triomphale de l'armée dans Moscou, Anna Minine avait revu plusieurs fois Paul Pojarski, mais toujours en présence de son père, et les deux jeunes gens n'avaient guère pu échanger que des paroles banales auxquelles, il est vrai, l'accent qu'ils y mettaient et les regards passionnés dont ils les soulignaient donnaient une éloquence et une signification toutes particulières.

Bien que la chose ne fût pas des plus correctes, l'air navré de Paul Pojarski toucha la jeune fille si vivement que, cédant au mouvement de son cœur, elle se dirigea vers lui et, posant la main sur son bras, dit :

— Qu'as-tu, Paul Dimitrievitch ? Pourquoi cette tristesse?

— Anna Minine! fit Paul en tressautant; puis, se remettant : Ce que j'ai? Ne me le demande pas.

— Au contraire, je veux le savoir! dit la jeune fille avec un regard chargé de tendresse.

— Tu veux le savoir? répéta Paul. Il hésita un moment et ajouta : — Eh bien! J'ai annoncé à mon père que je voulais t'épouser.

— Tu as fait cela? balbutia Anna en pâlissant. Toi, le fils d'un boïar, d'un prince, épouser une humble bourgeoise comme moi! Mais tu sais bien que ce n'est pas possible?

— Hélas! avoua le jeune homme; c'est ce que m'a dit le Prince, mon père.

— Tu vois!

— Eh bien! Non! repartit vivement Paul. Comme je l'ai juré à mon père, je ne changerai jamais d'avis. C'est lui qui devra céder un jour ou l'autre, il le faudra bien; et alors...

— Ne te flatte pas d'un pareil espoir, Paul Dimitrievitch. Le prince Dimitri Ivanovitch se croirait déshonoré s'il consentait à une pareille alliance; il aimerait sans doute mieux te voir mort que marié avec moi.

— Il prétend que le tsar seul aurait le pouvoir de lever les obstacles qui s'opposent à notre mariage.

— Je te disais bien qu'il n'y fallait pas songer !

— Qui sait ? fit le malheureux Paul, qui se refusait à abandonner toute espérance.

Et tous deux continuèrent à causer ainsi dans l'angle de la vaste pièce, sans se soucier des gens qui passaient incessamment pour entrer au *Sobor*, ou bien qui en sortaient; sans s'occuper davantage de l'événement considérable qui était en train de se préparer derrière la lourde portière de cuir.

On avait commencé par vérifier les pouvoirs de tous les délégués, puis la délibération s'était engagée immédiatement.

Minine présidait, assis à la place d'honneur, entre le métropolite Philarète et le prince Pojarski.

On mit en avant les noms des principaux boïars, des plus plus considérés, de ceux qui se rattachaient directement par leurs origines aux familles des anciens tsars; mais tous furent successivement écartés après de vives discussions, chacun

des autres boïars révoquant en doute les titres allégués en faveur de ses rivaux, avec l'unique préoccupation d'empêcher toute élection, sauf la sienne propre.

Les débats menaçaient de tourner en longueur, lorsque le prince Fédor Mstislavski demanda la parole.

— Seigneurs, dit-il, si nous ne pouvons parvenir à nous mettre d'accord sur le nom de l'un des descendants de Rurik, c'est parce que, étant tous égaux par la naissance et par le rang, ils ont tous les mêmes droits. Nous n'avons donc qu'une ressource, c'est de choisir un tsar dont le nom ne soulèverait point de rivalité semblable? Quant au peuple, il est las de voir depuis trois ans la Russie ensanglantée, pantelante, comme une brebis déchirée par des loups dévorants. Il est prêt à tous les sacrifices pour acheter l'ordre et la paix; ce qu'il demande, c'est un maître qui lui donne la tranquillité et qui respecte ses droits et ses privilèges, ce maître fût-il un prince étranger.

Ces derniers mots soulevèrent une agitation très vive. Lorsqu'elle fut un peu apaisée, le prince Fédor Mstislavski reprit :

— Or, parmi les princes étrangers, il n'y en a pas de plus illustre, ni de plus sage, que le roi de Pologne. Slave lui-même, il est tout désigné pour commander à des Slaves. En l'appelant au trône, nous obtiendrons la paix et nous gagnerons un protecteur puissant, qui saura défendre la Russie contre les dangers qui la menacent encore.

— Quant à moi, dit le prince en terminant, vous savez que je suis exempt de toute ambition personnelle, et que je considère avant toutes choses le bien et le bonheur de mon pays. Eh bien, je vous déclare, Seigneurs, qu'en dehors de l'empereur et roi Sigismond III il n'y a pas de solution possible, et qu'il faut nous soumettre à l'arrêt de la Providence.

Ayant dit, le prince Fédor Mstislavski se rassit au milieu d'un tapage formidable, les uns soutenant avec chaleur qu'il fallait se ranger à l'opinion du vieux boïar, les autres au contraire la repoussant très loin.

Cette proposition ne pouvait manquer en effet de blesser au vif l'orgueil national. Malgré son découragement, le peuple ne laissait pas de conserver un vieux levain de haine contre les Polo-

nais. Cependant il fallait en finir et prendre une décision.

Alors un autre boïar se leva : c'était un petit vieillard à mine souffreteuse, mais à l'intelligence très déliée.

— Je ne vous cacherai pas, Seigneurs, dit-il, que personnellement je préférerais de beaucoup ne pas donner à la Russie un maître étranger, ainsi que le demande Fédor Alexandrovitch; mais dans l'état des affaires il ne me semble pas possible de rejeter complètement sa proposition. Si vous ne l'acceptez pas, Seigneurs, vous pourriez, du moins, vous rallier à un compromis qui, sans menacer l'indépendance de notre pays, aurait l'avantage de lui assurer le bénéfice d'un gouvernement fort et puissant. Je vous propose de déférer la couronne, non pas à l'empereur Sigismond, mais à son fils, le prince Ladislas. De la sorte, vous éviterez que la Russie ne devienne la vassale de la Pologne, tout en vous garantissant l'alliance et l'amitié de nos puissants voisins. Le prince Ladislas n'a que seize ans ; il est donc assez jeune pour adopter les mœurs et peut-être la religion du peuple qui se donnerait à lui.

Enfin ai-je besoin d'ajouter qu'un prince aussi peu expérimenté tiendra évidemment à s'entourer de conseillers vieillis dans les affaires et que tous vous trouverez auprès de lui les égards dus à vos services et à votre illustration? Je demande donc au *Sobor* de décider que le prince Ladislas soit reconnu pour tsar de toutes les Russies, sous la condition qu'il s'engage à respecter notre religion et nos coutumes nationales.

Un nouveau tumulte, plus effrayant encore, secoua l'assemblée. Pendant que les partisans de Sigismond et ceux de Ladislas s'interpellaient violemment, d'autres délégués déclaraient à haute voix qu'ils ne voulaient entendre parler ni de l'un ni de l'autre des deux candidats.

Le tumulte n'était pas encore calmé lorsqu'un pope de taille énorme, délégué du clergé de Novgorod la Grande, réclama la parole à son tour et protesta énergiquement contre l'attribution de la couronne à un prince polonais.

— Si vous redoutez dans l'avenir, continua-t-il, de nouvelles attaques de la part de la Pologne, vous avez un moyen de les prévenir : c'est de

lui opposer un allié aussi puissant qu'elle. Le jour où les Suédois seront nos amis, nous n'aurons plus rien à craindre de Sigismond; tandis que si, comme on nous le demande, nous déférions la couronne de Moscou au tsar de Pologne, nous serions assurés de déchaîner immédiatement une nouvelle guerre sur nos frontières. Les troupes suédoises, sous le commandement du comte Jacques de la Gardie, ont conquis naguère plusieurs de nos provinces; si en ce moment elles ont quitté notre territoire, leur premier acte, en apprenant la nomination de Sigismond ou de Ladislas, serait d'envahir de nouveau l'Ingrie pour se venger. Ne vaut-il pas mieux avoir les Suédois comme alliés que comme ennemis? Je vous propose donc, au nom des délégués de la ville et du district de Novgorod la Grande, d'offrir la couronne à Charles-Philippe, duc de Sudermanie, de Néricie et de Wermeland, fils de Charles IX, roi de Suède.

Cette fois, ce fut une véritable tempête qui se déchaîna sur l'assemblée; debout, s'apostrophant avec une véritable furie, les partisans des trois candidats présentés semblaient tout prêts à en

venir aux mains, malgré les efforts de Minine pour rétablir un peu de calme.

Lui-même n'avait rien dit encore, laissant la parole à ceux qui la demandaient. Mais, voyant que la délibération menaçait de dégénérer en scènes de violence, il se leva et de sa voix puissante il réclama le silence, en ajoutant qu'il avait quelques observations à présenter au *Sobor*.

— Délégués de l'Empire, dit-il, les opinions de chacun de nous sont libres et doivent être respectées; mais l'élection qui sortira de vos délibérations aura des conséquences d'une telle gravité pour l'avenir de notre pays, qu'il me semble nécessaire de replacer la question sur son véritable terrain. Quelques-uns d'entre vous, désespérant de trouver un tsar russe, ont songé à offrir la couronne à l'empereur Sigismond, d'autres au prince Ladislas, et d'autres au prince Charles-Philippe de Suède. En vérité, j'avais peine à croire que j'étais éveillé, lorsque j'entendais nos collègues exalter les avantages d'une pareille élection, qui ne serait autre chose qu'une abdication. Est-ce donc pour en arriver là que nous avons secoué — au prix de quels efforts! vous

vous en souvenez? — le joug qui nous opprimait? que notre vaillante armée, dirigée avec tant de dévouement, tant d'énergie, tant de talents militaires par le prince Dimitri Ivanovitch, a remporté victoire sur victoire et débarrassé la patrie de ses envahisseurs? Et c'est l'abandon de notre indépendance si laborieusement reconquise, de notre liberté payée de tant de sang, qu'on vient nous demander aujourd'hui? Avez-vous donc oublié déjà tout ce que nous avons souffert de la tyrannie de l'empereur Sigismond et de ses généraux : nos villes décimées, Moscou mise à feu et à sang pour satisfaire aux férocités de l'Hetman Léon Sapieha? Ou bien jugez-vous que la Russie n'a pas été assez longtemps envahie, pillée, massacrée, tantôt par les uns, tantôt par les autres? Vous dites qu'il est nécessaire d'aller chercher au delà des frontières un maître qui pourrait bien n'être qu'un tyran, par la raison qu'aucun nom russe ne s'impose à vos suffrages? Qu'en savez-vous? Quant à moi, je suis convaincu que dans la patrie d'Ivan III et d'Ivan IV, de Michel Chouïski, de Liapounof et de Pojarski nous trouverons aisément un homme entre les mains

de qui nous pourrons remettre avec confiance la charge de nos destinées. Et je vous propose, au nom de la patrie, de décider, dès à présent, que toute candidature de prince étranger sera écartée.

L'effet de cette véhémente et patriotique apostrophe fut extraordinaire. En dehors du parti des boïars et des partisans gagés de Sigismond, de Ladislas et de Charles-Philippe, le reste de l'assemblée, sans avoir de parti arrêté, était uniquement préoccupé des véritables intérêts du pays. Quelque peu déroutés par les premiers discours prononcés devant eux, les délégués se ressaisirent sous l'ardente parole de Minine, qui traduisait si bien les sentiments qu'ils avaient au fond du cœur. Des acclamations sans fin partirent de tous les coins de la salle, et un grand nombre de membres du *Sobor* quittèrent leur place pour venir serrer les mains de Minine.

Alors un délégué des marchands de Moscou, nommé Joseph Bétiélef, demanda la parole.

— Puisque ce point semble acquis, déclara-t-il, qu'aucun prince étranger ne doit ceindre la couronne tsarienne; puisque, d'autre part, nos Seigneurs les Boïars ne peuvent pas arriver à se

mettre d'accord sur le nom d'un d'entre eux, il ne nous reste plus qu'à chercher un homme digne de monter sur le trône parmi ceux qui se recommandent à nous par leur mérite incontestable, par leurs services, par leur dévouement à la patrie.

— Oui, oui, c'est cela! s'écrièrent aussitôt de nombreuses voix, tandis que sur les bancs des boïars des exclamations furieuses éclataient à l'adresse de l'orateur.

Mais, sans se laisser émouvoir, Bétiélef, dont la voix était puissante, reprit :

— Je sais bien, Seigneurs Boïars, que cela vous semble étrange, cette pensée que la couronne de Rurik pourrait être portée par un homme dont les seuls titres seraient l'énergie, la sagesse et le dévouement éprouvé; cet homme ne fût-il, d'ailleurs, ni prince, ni boïar.

De nouvelles rumeurs partant des mêmes bancs, Bétiélef se contenta d'élever encore la voix, et, s'adressant aux plus bruyants de ses interrupteurs :

— Après tout, Seigneurs Boïars, qu'avez-vous donc fait pour secourir la Russie dans sa dé-

russe? Est-ce vous qui l'avez arrachée de l'abîme, où elle menaçait de sombrer? N'est-ce pas le peuple, au contraire, qui, dans un élan de patriotique énergie, affranchit et sauva lui-même la patrie?

Puis, se tournant vers Minine, l'orateur ajouta :

— La vérité est que toi seul, Kouzma Minine, es l'auteur du réveil national de la Russie. Sans toi, nous gémirions encore sous le joug des soldats de Sigismond. Nous t'avons vu à l'œuvre. Après avoir arraché le pays à la tyrannie, tu l'as gouverné, dans les circonstances les plus difficiles, avec sagesse et prudence. Nul autre que toi n'est capable de lui rendre l'apaisement définitif et la prospérité. En qualité de délégué des bourgeois et des marchands de Moscou, et au nom des délégués des bourgeois et des marchands de Novgorod, de Pskov, de la grande Permie, des principautés de Tver, de Vereia, de Rostov et de Iaroslav, de la république de Viatka et des pays d'Arsk et des Yougres, du royaume de Cri-mée, de Kazan, de la Crimée et d'Astrakhan, lesquels m'ont confié le soin de parler pour eux et d'exprimer leur volonté formelle, je propose

que Kouzma Minine soit proclamé tsar de toutes les Russies. Vive Minine tsar!

— Vive Minine tsar! répétèrent une centaine de voix, faisant écho à celle de Bétiélef.

Mais les boïars s'agitaient furieusement. Debout sur leurs bancs, ils apostrophaient avec la dernière violence les délégués des marchands et des bourgeois, qui répondaient sur le même ton. Pendant plus d'un quart d'heure, malgré les efforts de Minine qui essayait en vain de dominer le tumulte, la séance se trouva en fait interrompue.

Enfin le calme se rétablit quelque peu, lorsque l'on vit le vénérable métropolite Philarète, qui était assis à côté de Minine, se lever de son siège pour parler à son tour :

— Mieux que personne, dit-il, j'ai pu apprécier, Kouzma Minine, la vaillance de ton cœur dans l'action, et la sagesse de ton esprit au Conseil. Au nom de tous les délégués du clergé, au nom de tous les Orthodoxes de Russie, moi, Fédor Nikititch Romanof, en religion Philarète, métropolite de Moscou, je joins ma voix à celles des délégués des bourgeois et des marchands, et je

te dis : Tu es le meilleur et le plus grand de nous; sois notre tsar, Kouzma Minine! Vive Kouzma Minine!

Cette adhésion inattendue du vénérable métropolite souleva un enthousiasme indescriptible parmi les délégués des bourgeois et ceux du clergé. La plus grande partie de l'assemblée semblait gagnée maintenant par une sorte d'ivresse généreuse. Pojarski, lui-même, subissant l'entraînement général, se tourna à son tour vers Minine, après avoir brièvement conféré avec les autres voiévodes et dit :

— Au nom des délégués de l'armée, au nom de l'armée tout entière, moi, Dimitri Ivanovitch Pojarski, ton compagnon de la première heure et ton frère d'armes, je te dis aussi : Sois notre tsar, Kouzma Minine! L'ennemi a été vaincu et chassé du territoire de la Russie, mais il n'est point parti sans espoir de retour. La patrie aura sans doute encore besoin de notre bras à tous; mais ce qu'il lui faudra surtout c'est un homme de cœur et d'expérience qui la gouverne pendant que nous nous battrons à la frontière. Au nom du voiévode prince Stcherniatef, grand écuyer,

du voiévode prince Soukhoï-Kachin, grand échanson, des voiévodes princes Golovine et Morozof, grands officiers de la Couronne, sois notre tsar, Kouzma Minine! Vive Minine tsar!

A cette déclaration, l'enthousiasme redoubla. Presque tous les délégués se levèrent, acclamant Minine. Seuls, les boïars semblaient ne pas vouloir céder à l'élan quasi unanime qui entraînait le reste de l'assemblée. Groupés dans un angle de la salle, ils discutaient avec une animation fiévreuse. Les moins déraisonnables commençaient à comprendre qu'il leur devenait difficile de lutter davantage contre un courant d'opinion aussi nettement dessiné. Ce n'était plus seulement les bourgeois et les marchands, c'était l'armée par la voix de Pojarski, et le haut clergé par celle de Philarète, qui se prononçaient catégoriquement en faveur de Minine. Au lieu de résister davantage à ce mouvement, ne serait-il pas plus sage de s'y associer pour le dominer et le diriger? Ce qu'ils n'ajoutaient pas c'est que, dans leur jalousie à l'égard les uns des autres, ils n'étaient pas éloignés de préférer Minine à l'un d'entre eux. En choisissant un boïar pour sa naissance, sa noblesse, et ses

richesses, c'était un maître absolu qu'ils se donneraient, tandis que peut-être auraient-ils plus de chances de s'imposer à un tsar élu en dehors de leur caste.

Ce fut Boutourline, en sa qualité de doyen d'âge, qui fut chargé de prendre la parole, en leur nom à tous.

La curiosité et l'émotion furent très vives dans la salle quand on vit le vénérable vieillard, sa belle barbe blanche étalée en éventail sur la poitrine, redresser sa taille courbée et faire signe de sa main tremblante qu'il voulait parler. Un grand silence s'établit immédiatement.

— Puisque ton nom, Kouzma Minine, est le seul qui semble pouvoir rallier autour de lui tous les suffrages, faire taire les brigues et les rivalités et assurer ainsi à notre pays un règne pacifique et prospère, moi, Michel Petrovitch Boutourline, doyen des Boïars et des membres du Conseil de l'Empire, je te choisis en leur nom à tous, pour être le tsar de toutes les Russies! Vive Minine tsar!

— Vive Minine tsar! répondit d'une seule voix

la salle tout entière, unie dans un même sentiment.

Désormais il n'y avait plus ni bourgeois, ni boïars, ni voiévodes, ni membres du clergé; il n'y avait plus que des patriotes uniquement soucieux de l'avenir de la Russie et heureux d'avoir trouvé l'homme qui semblait devoir assurer cet avenir.

Les acclamations retentissantes, où revenait surtout le nom de Minine, traversèrent la lourde portière de cuir qui fermait l'entrée de la salle et parvinrent jusqu'aux oreilles de Paul Pojarski, toujours assis à côté d'Anna Minine dans un angle de la vaste antichambre.

Il tressaillit et, prêtant l'oreille, il ne tarda pas à deviner ce qui s'était passé.

Elle aussi, Anna Minine avait entendu le nom de son père acclamé frénétiquement; mais elle ne semblait pas se rendre compte de ce que signifiaient ces cris de joie et de triomphe.

Il fallut que Paul lui répétât à plusieurs reprises que c'étaient les délégués du *Sobor* qui venaient de décerner la couronne à Kouzma Minine.

— Mon père serait le tsar! murmura la jeune fille, avec plus de surprise que de joie. Ce n'est pas possible.

— Pourquoi? Le *Sobor* est souverain. Il est libre entièrement de son choix. Puis, la saluant avec une affectation de respect : Te voilà tsarevna, Anna Minine! ajouta-t-il.

— Tsarevna! répéta machinalement Anna, sans le moindre tressaillement d'orgueil, j'aimerais mieux rester obscure et heureuse!

— Heureuse! mais qui t'empêchera maintenant d'être heureuse, Anna? Le tsar seul pouvait permettre que nous soyions mari et femme. C'est donc de ton père que notre sort dépend désormais; et, à moins qu'il ne refuse de nous unir...

— Oh! mon père m'aime trop pour cela! s'écria étourdiment Anna.

— Et toi? Voudras-tu encore de ce mariage? La fille du tsar peut prétendre, en effet, aux plus brillantes unions.

— Tais-toi, Paul Dimitrievitch, ne parle pas ainsi! dit la jeune fille avec des larmes dans les yeux. Je sais que tu plaisantes; mais néan-

moins tes paroles me chagrinent et me blessent.

— Pardonne-moi, chère Anna, fit Paul d'une voix émue. Je plaisantais en effet. Je mourrais plutôt que de douter de toi!

CHAPITRE IV

MININE REFUSE LA COURONNE ET FAIT PROCLAMER MICHEL ROMANOF

Le bruit des acclamations ayant cessé presque subitement, Paul et Anna se rapprochèrent instinctivement de la lourde portière en cuir, pour tâcher de se rendre compte de ce qui se passait dans la Salle du Trône. Mais ils eurent beau prêter l'oreille, ils n'entendirent que la voix grave de Kouzma Minine, sans pouvoir discerner le sens de ses paroles.

En effet Minine, après s'être recueilli quelques instants, s'était levé pour répondre au *Sobor*. Aussitôt les acclamations s'étaient apaisées et un pro-

fond silence avait remplacé la vive agitation qui régnait dans l'assemblée.

— Délégués des boïars, du clergé, de l'armée, des bourgeois et des marchands, avait-il dit, je vous remercie. Si j'ai pu rendre quelques services à mon pays, j'en suis payé aujourd'hui bien au delà de mes mérites. Le choix que vous avez fait de moi pour occuper le trône de Rurik sera l'honneur de ma vie. Mais en une circonstance aussi solennelle toute considération de personne doit disparaître devant le bien général. Tous ici vous savez dans quelles conditions, au lendemain de la prise du Kremlin, j'ai accepté de prendre les rênes du gouvernement. Vous vous souvenez qu'en assumant une situation pour laquelle je n'étais point né, et à laquelle rien ne m'avait préparé, j'avais pris l'engagement de ne point la conserver un jour de plus que les circonstances ne l'exigeraient. C'est pour cela qu'aussitôt que la Russie fut redevenue maîtresse de ses destinées, je me suis empressé de la mettre à même de se donner un tsar de son choix.

Ici des exclamations coupèrent la voix de l'orateur. On lui cria, de divers côtés de la salle :

— Notre choix est fait. Le tsar est nommé. C'est toi, Kouzma Minine, qui es le tsar!

Minine attendit que le silence se fût rétabli, puis il reprit :

— Ce n'est point seulement par reconnaissance, ni en considération des services rendus qu'une décision aussi importante pour l'avenir de la Russie doit être prise. En me dévouant pour mon pays, je n'ai fait que ce qu'il était en droit d'exiger de moi, comme de chacun de nous. Il y a d'autres raisons, d'ordre politique, qui doivent vous dicter votre choix. Ce qu'il faut avant tout, c'est un homme dont le nom soit entouré d'un prestige assez grand pour s'imposer à tous.

Un frémissement de surprise et d'inquiétude courut dans l'assemblée. Sans discerner encore où Minine voulait en venir, on pressentait qu'en dépit de la volonté presque unanimement exprimée du *Sobor* il cherchait à se dérober.

Bétiélef, le délégué des marchands de Moscou, se fit, cette fois encore, l'interprète du sentiment général.

— Et quel nom est plus aimé, plus respecté que le tien dans tout l'empire, Kouzma Minine?

demanda-t-il. Quel nom représente et incarne mieux aujourd'hui l'âme tout entière de la Russie?

— Quel nom? Je vais vous le dire! répondit Minine. Parmi les familles princières de la descendance de Rurik, il en est une qui fut toujours féconde en vaillants guerriers et en sages conseillers : c'est celle-là même que le tsar Ivan Vassilevitch a désignée lui-même à vos suffrages comme la plus digne d'hériter de sa couronne, le jour où sa descendance directe viendrait à s'éteindre. Cette famille, vous la connaissez tous, c'est la famille Romanof.

Ce nom, jeté brusquement au milieu des préoccupations générales, souleva une agitation extraordinaire.

Les Romanof descendaient d'un chevalier teutonique, nommé Roman, venu en Russie au XVIe siècle, et dont la fille, Anastasie Romanof, avait été la première des sept femmes d'Ivan le Terrible. Cette Anastasie Romanof, qui fut la mère de deux tsarévitchs, Ivan et Fédor, avait exercé la plus salutaire influence sur le cœur farouche d'Ivan, et s'était rendue extrêmement populaire dans toutes les classes de la nation. Sa mort (on

prétendit qu'elle avait été empoisonnée par des gens, dont elle gênait les ténébreuses machinations), avait été un deuil public, et l'on peut retrouver dans nombre de bylines l'écho des regrets qu'elle laissa. Plus tard, à l'avènement de Boris Godounof, cette popularité d'Anastasie, dont avait hérité toute sa famille, porta ombrage au souverain qui se rappelait les dernières paroles d'Ivan IV à son endroit. Ce fut alors que Boris contraignit le boïar Fédor Nikititch Romanof, fils de Nikita Romanof, lequel était le propre frère d'Anastasie, à se faire ordonner prêtre sous le nom de Philarète, pendant que sa femme Axina Fedorovna était également condamnée à se retirer dans un couvent à Kostroma, sous le nom de Marfa. Comme on l'a vu, Fédor Nikititch Romanof, ou Philarète, était devenu par la suite archevêque de Rostov; mais ce fut seulement sous le règne du faux Dimitri qu'il avait pu rentrer à Moscou, dont il devint bientôt après métropolite. On sait quel rôle important il joua, grâce à son caractère universellement respecté, au moment du soulèvement des habitants de Moscou et de la prise du Kremlin.

C'était lui qui représentait actuellement, avec son fils, le jeune Michel Fédorovitch, cette famille princière des Romanof, désignée au choix du Sobor par Minine. Le caractère sacré du métropolite écartant celui-ci de toute compétition, c'était donc son fils qui se trouvait seul en situation de monter sur le trône de Russie. Mais Michel Fédorovitch n'avait pas encore seize ans, ainsi que le fit remarquer son père à l'assemblée.

A cette observation Minine répondit que peu importait que le futur tsar fût un jeune homme, presque un enfant, puisqu'il aurait auprès de lui le plus sage et le plus sûr des conseillers dans la personne de son père. Il parla longtemps encore, et avec une telle éloquence qu'il finit par convaincre l'assemblée tout entière.

Les premiers qui se rallièrent à sa proposition furent les boïars. C'était bien malgré eux qu'ils avaient adhéré finalement à la volonté hautement manifestée par le *Sobor* et consenti à choisir un homme qui n'appartenait pas à leur caste. Aussi se prononcèrent-ils volontiers pour Michel Fédorovitch, d'autant plus qu'ils pouvaient se flatter

de l'espoir qu'un souverain aussi jeune se laisserait facilement dominer.

Les délégués de l'armée, du clergé, puis ceux des bourgeois et des marchands — mais ces derniers ne le firent point sans regret — suivirent l'impulsion des boïars; et l'assemblée entière, d'une voix unanime, acclama Michel Fédorovitch Romanof tsar de toutes les Russies.

La salle du *Sobor* se vida presque aussitôt après, chacun étant pressé de communiquer à la foule anxieuse qui attendait aux abords du palais la nouvelle si peu prévue de l'élection de Michel.

Paul et Anna, qui n'avaient pas quitté l'antichambre de la Salle du Trône, connurent des premiers le revirement extraordinaire qui s'était produit à la fin de cette mémorable séance.

Paul s'en montra beaucoup plus déconfit qu'Anna elle-même.

— Tout est perdu! dit-il avec amertume, et juste au moment où il semblait que nous n'avions qu'à étendre la main pour toucher au bonheur. Ah! pourquoi ton père a-t-il refusé d'être

tsar, puisque tous, boïars et voiévodes, le clergé, les bourgeois, étaient d'accord pour le choisir?

— Mon père est l'honneur et la sagesse même! répondit simplement Anna. Ce qu'il fait est bien fait.

— Assurément, dit Paul. Mais il est triste de penser que notre mariage n'est plus possible désormais.

— Eh! qu'importe que nous soyons malheureux, si le bien du pays est assuré? Pourquoi désespérer d'ailleurs, Paul Dmitrievitch?

— Hélas! il n'est que trop certain que la constance de notre amour ne suffira pas à fléchir mon père.

— Il faudra donc nous résigner à tout attendre du temps et de Dieu!

— Ah! pourquoi Kouzma Minine, le riche marchand, n'est-il pas un pauvre boïar? Du moins nous pourrions nous épouser.

— Mon père est le plus noble des hommes, riposta vivement Anna, et je ne connais pas de boïar ni de prince dont je serais plus fière d'être la fille.

— Pardonne-moi, Anna Minine, dit Paul tout confus. Mais ma tête s'égare, tant je souffre en songeant que nous allons être séparés, peut-être pour toujours.

— L'avenir est long. Peut-être le bonheur, qui nous échappe en ce moment, nous sera-t-il rendu plus tard. Mais, quoi qu'il arrive, console-toi par la pensée que je suis tienne, Paul Dimitrievitch, comme je me consolerai moi-même en songeant que tu m'aimes toujours.

— Oui, tu as raison, Anna Minine! dit Paul avec exaltation. Du moment que nous sommes sûrs de nous-mêmes, rien ne parviendra jamais à nous détacher l'un de l'autre. Nous attendrons, nous souffrirons. Mais quand on aime on a la force d'attendre et de souffrir. Jure-moi, Anna Minine, que malgré tout et en dépit de tout, dans un an ou dans dix ans, tu seras à moi.

— A toi, Paul Dimitrievitch, je le jure, ou à personne! répondit la jeune fille d'une voix solennelle, en tendant la main vers les saintes images accrochées contre la muraille, dans un angle de la vaste pièce.

Puis, après un dernier regard à Paul, elle courut rejoindre son père sur le seuil de la Salle du Conseil, pendant que le pauvre amoureux se mêlait tristement à la foule bruyante des délégués qui s'écoulait tumultueusement.

CHAPITRE V

PHILARÈTE ET MARFA

Au nombre des choses les plus intéressantes que l'on ne manque point de montrer à l'étranger qui visite Moscou, figure la maison Romanof, le *Palata Boyar Romanovykh*, qui fut la demeure du boïar Nikita Romanof, de son fils Fédor Nikititch Romanof (en religion Philarète) et de son petit-fils, Michel Fédorovitch Romanof.

C'est une petite maison en pierres à quatre étages, situé dans la rue Vavarka (*Vavarskaya*). Les murs seuls paraissent d'une antiquité non douteuse; quant à l'intérieur, qui était dans un délabrement lamentable, il a été restauré entièrement, il y a une trentaine d'années. Cette res-

tauration d'ailleurs a été faite avec beaucoup d'intelligence; l'architecte s'est attaché à ne rien changer au style des maisons d'habitation russes du XVIe et du XVIIe siècle, si étranges, si caractéristiques, avec leurs pièces étroites comme des cabanons, éclairées de petites fenêtres en forme de soupirails et garnies de vitres en mica, avec leurs murs en bois peint de couleur brune, leurs vieilles images suspendues dans l'angle saint, et leurs portes si basses que pour y passer il faut se plier en deux.

On a pieusement rassemblé dans cette maison un certain nombre d'objets divers ayant appartenu aux boïars Romanof; de sorte que, non seulement cette curieuse restitution archéologique donne une idée très exacte de ce qu'étaient au XVIe siècle les habitations des seigneurs moscovites, mais encore elle peut être considérée comme une sorte de musée historique de cette glorieuse dynastie des Romanof, qui aujourd'hui encore occupe le trône impérial de Russie.

A ce double point de vue, la petite maison de la Vavarskaya offre un réel intérêt historique.

Le rez-de-chaussée est tout entier occupé par

une série de celliers pour le vin, l'hydromel, la bière, le kwas et pour la glace; et le premier étage par la cuisine, l'office, et diverses autres pièces de service. C'est au-dessus que sont les appartements.

La plus grande pièce, le *krestovaya* (ou chambre de la croix), était réservée aux réceptions; le plafond est voûté en forme d'arceaux de style gothique avec des niches, autour desquelles courent des devises en lettres d'or. C'était dans cette salle que naguère la vaisselle plate de la famille était exposée, en même temps que nombre d'autres objets de valeur. Le milieu de la pièce était occupé par une grande table sur laquelle les gobelets, les plats, les aiguières et toute la collection des vases d'argent étaient entassés. On y montre encore aujourd'hui quelques objets fort anciens, dont le prix vénal est peu de chose à côté des souvenirs historiques qui s'y rattachent, notamment le sceau en argent des boïars Romanof, le sceptre du tsar Michel Fédorovitch, quelques vieux livres, une pendule en forme de tour, une montre de poche en forme de croix. La pièce est meublée de tables massives et de hauts fauteuils à dossiers

sculptés qui remontent également à une époque fort reculée : on y voit aussi une armoire vitrée contenant un certain nombre d'images anciennes très précieuses.

Au même étage que le *krestovaya* se trouvent une sorte de cabinet ou de petit oratoire (le *boyarskaïa palata*) où l'on montre trois écritoires en cuivre d'une forme primitive, et deux autres pièces qui servaient de *nursery*; on y expose un livre d'heures appartenant à la première partie du XVII[e] siècle et quelques jouets d'enfant, notamment une petite poupée d'un travail très curieux, ainsi qu'un berceau et une longue robe d'enfant ornée d'une dentelle brodée en or et en argent.

Du *krestovaya*, on monte par un escalier étroit à l'étage supérieur, ou *terem*, lequel était réservé aux femmes. Le *terem* est tout entier en bois; il renferme la chambre à coucher, dont le plafond et les parois sont ornés de riches sculptures d'après d'anciens dessins. Un vieux lit à colonnes et des bancs recouverts en brocart, appliqués contre la muraille, en forment tout l'ameublement; avec une petite armoire vitrée dans laquelle sont con-

servées, entre autres souvenirs, les pantoufles d'un tsar et la chemise de nuit d'une tsarine.

Un petit salon de réception, la *svetlitsa*, est à côté de la chambre à coucher; ses murs sont revêtus de cuir estampé. Des fenêtres de cette pièce on a une vue charmante sur la partie de la ville qui s'étend au delà des deux rivières, la Moskva et la Yanza.

Enfin le toit de la maison est recouvert de plaques d'étain et bordé d'une galerie ajourée en cuivre; il est flanqué d'une petite tourelle surmontée d'une girouette. Cette girouette figure les armes des Romanof : un griffon tenant une courte épée dans une patte et dans l'autre un bouclier. Ces armes sont répétées, d'ailleurs, au bas de l'escalier sur un blason porté par des lions.

C'est dans cette maison que Michel Romanof était né et qu'il avait passé une partie de sa jeunesse. Elle demeura longtemps, depuis, la propriété d'un monastère, le monastère de Znamenski, auquel Michel la donna en présent, au lendemain de son avènement. Puis elle changea de mains; d'autres bâtiments s'élevèrent à côté, l'étouffant, la dissimulant; si bien qu'on finit par

l'oublier tout à fait. Ce n'est qu'en 1856 que, d'anciens documents ayant mis de nouveau sur sa voie, on la découvrit dans le pâté de constructions au milieu duquel elle disparaissait. C'est alors que l'empereur la racheta et la fit restaurer par l'architecte de la cour, un homme de science et de goût, nommé Richter, qui respecta la physionomie ancienne de cette maison historique et la rétablit dans toute sa simplicité originale.

Avec un peu d'imagination on retrouve dans cette habile et intelligente restitution le palais des boïars Romanof, tel qu'il était en 1612, au moment de l'élection de Michel Fédorovitch.

C'est également dans cet antique palais qu'aussitôt après la séance du *Sobor* Kouzma Minine, accompagné du métropolite, du prince Pojarski et d'un grand nombre de boïars, se rendit pour notifier au jeune tsar le vote des délégués de la Russie.

Les appartements étant trop petits pour qu'un si nombreux cortège y pût trouver place, Minine, Philarète et Pojarski pénétrèrent seuls à l'intérieur.

Michel se trouvait alors au deuxième étage,

dans le petit oratoire contigu au *krestovaya*, occupé à lire les Saintes Écritures sur un ancien manuscrit, en compagnie de Marfa, sa mère.

C'était un beau jeune homme, d'apparence vigoureuse, la tête bien plantée sur les épaules, l'air avenant. Bien qu'il n'eût pas encore seize ans révolus, il semblait déjà presque un homme.

Il était si éloigné de s'attendre aux destinées grandioses, auxquelles il venait d'être appelé, que sa stupéfaction fut extrême, en voyant Kouzma Minine s'approcher de lui, plier le genou et dire d'une voix grave et solennelle :

— Michel Fédorovitch, les délégués des boïars, du clergé, de l'armée, des bourgeois et des marchands de tous les districts de l'empire, réunis au *Sobor* en assemblée générale, t'ont choisi, élu et acclamé Tsar de toutes les Russies.

Interdit, le jeune homme regarda son père et Pojarski, dont l'attitude sérieuse et respectueuse corroborait les paroles de Minine; puis il se tourna vers sa mère qui, loin d'accueillir avec transport cette nouvelle si peu prévue, semblait plongée dans d'amères et sombres réflexions.

Cependant, après quelques instants de silence,

il allait se décider à répondre lorsque sa mère, s'élançant entre Minine et lui, s'écria :

— Pas encore, Michel Fédorovitch, mon enfant, mon fils! Avant d'accepter, réfléchis aux précipices qui bordent de tous côtés ces grandeurs redoutables. Songe aux périls qui menacent sans cesse les souverains les plus glorieux, aux haines jalouses qui ne te pardonneront pas ton élévation, aux pièges que l'on tendra à ton inexpérience, aux perfidies qui naîtront sous chacun de tes pas. Souviens-toi que les degrés de ce trône, sur lequel on veut te faire monter, sont rouges encore du sang de tous ceux qui l'ont occupé. Rappelle-toi Ivan le Terrible et sa mort lamentable; rappelle-toi Fédor Ivanovitch et son règne si court et si agité; rappelle-toi Dimitri Ivanovitch, lâchement égorgé à Grouitch; Boris Fédorovitch Godounof mourant dans le désespoir et l'abandon, après huit années à peine d'un règne continuellement disputé, et son fils enfin, Fédor Borissovitch, massacré avec sa mère moins d'un an après.

A cette violente apostrophe, qu'accentuait encore le ton enflammé dont Marfa l'avait pro-

noncée, Michel baissa les yeux à terre, indécis sur ce qu'il devait faire. Mais alors son père, le vénérable métropolite Philarète, intervint à son tour et dit :

— Pourquoi rappeler ces cruels souvenirs, Axina Fedorovna? L'époque des troubles est passée. L'ère nouvelle qui s'ouvre aujourd'hui est une ère de paix et de prospérité.

— As-tu donc oublié, toi, Fédor Nikititch, reprit Marfa avec véhémence, que tous ceux qui ont tenté de fonder une nouvelle dynastie sur les ruines de celle de Rurik ont misérablement échoué?

— Si Boris Godounof, si l'imposteur Dimitri Ivanovitch, si Vassili Chouïski n'ont pu se maintenir sur le trône, répliqua Philarète, c'est qu'ils avaient payé leur couronne d'un crime, ou qu'ils l'avaient ramassée dans le sang; tandis qu'aucun fantôme du passé ne se dressera contre la nouvelle royauté. Les seuls souvenirs qu'elle évoquera seront de nobles et glorieux souvenirs. N'est-ce pas, en effet, de la libération du territoire russe qu'elle datera? N'est-ce pas à la suite d'un admirable mouvement national qu'elle a surgi?

N'est-ce pas avec un puissant réveil de notre patriotisme, avec la passion de notre unité, avec notre désir unanime d'ordre et d'apaisement que coïncidera son avènement? Et cela ne devrait-il pas suffire à te rassurer, femme, sur l'avenir?

— Et ces boïars, continua Marfa sans répondre directement, qui depuis tant d'années ont désappris l'obéissance, crois-tu donc, Fédor Nikititch, parce qu'ils acclament aujourd'hui le nom de ton fils, qu'ils se soumettront sans arrière-pensée au joug d'un enfant; et qu'ils ne feront pas tout pour ressaisir un jour le pouvoir, afin d'être à même, comme par le passé, de distribuer les emplois à leurs créatures, de piller le trésor et de dépouiller la nation? Ne reverrons-nous pas reparaître bientôt ces sourdes et sanglantes intrigues, qu'Ivan IV ne réussit à réfréner qu'à force de supplices? Trop heureux encore serons-nous, si ces hautains seigneurs, habitués à se faire un jeu de la vie humaine, reculent devant des attentats plus criminels!

— Aucun boïar ne bougera quand il sentira peser sur lui une main tsarienne, dit Philarète d'une voix ferme. Si les premiers qui refusent

de courber la tête sont exilés immédiatement dans leurs terres, les autres, éclairés par cet exemple salutaire, s'inclineront en reconnaissant qu'ils ont trouvé leur maître.

— Soit! Et la guerre? La guerre étrangère et la guerre civile? poursuivit la tenace Marfa. Penses-tu vraiment, Fédor Nikititch, que l'avènement d'un tsar de quinze ans ne soit pas fait pour rendre le courage à ces ennemis irréconciliables, que vous vous flattez vainement d'avoir abattus à jamais? Ce que je crois, moi, ce dont je suis sûre, c'est qu'un jour ou l'autre les Polonais tenteront un retour offensif; d'autant plus qu'ils seront déçus dans l'espérance qu'ils avaient nourrie de mettre la main sur la couronne de Russie. Quant à la Suède, il faut être aveugle pour ne pas voir qu'elle n'attend qu'une occasion favorable pour se jeter de nouveau sur les villes de la Carélie, qu'elle nous avait déjà prises, et qui sait? même sur Novgorod la Grande. Mais ce n'est pas tout. Regarde autour de toi, Fédor Nikititch, ouvre les yeux. La situation intérieure du pays est-elle aussi rassurante que vous vous l'imaginez? Croyez-vous donc avoir extirpé à tout

jamais le brigandage, qui depuis tant d'années désole nos provinces? Les bandes, que vous avez dispersées, ne se sont-elles pas déjà reformées un peu partout? L'ataman des Cosaques du Don, Zaroutzki, ne vit-il pas en maître dans Astrakhan, avec Marina et le fils qu'elle a eu du brigand de Touchino? Et les Cosaques Zaporogues n'infestent-ils pas de même les régions de la Dvina, pendant que Liposki ravage les campagnes du Sud-Ouest?

— La bonne volonté de la nation suppléera à tout, répondit Philarète, sans faiblir devant l'argumentation serrée de Marfa. Le tsar s'adressera au patriotisme des villes de province, comme nous avons fait, et leur demandera l'argent et les hommes nécessaires pour réduire les ennemis du dehors et ceux du dedans. Enfin, s'il le faut, il appellera de nouveau tous les hommes valides à la guerre sainte.

— Et comment répondraient-ils à son appel? La population de la Russie tout entière n'est-elle pas diminuée et appauvrie? Les villes et les villages ne tombent-ils point en ruines de toute part?

— Il est certain que la Russie a besoin d'un règne réparateur. Eh bien! le règne de Michel Fédorovitch sera ce règne réparateur.

Voyant alors qu'elle ne gagnerait rien sur l'âme énergique du métropolite, Marfa se retourna vers son fils en disant :

— Michel Fédorovitch, ton enfance s'est écoulée heureuse loin des intrigues des Cours et des hasards terribles de la guerre. Ne va pas te jeter aujourd'hui au milieu de dangers, dont mon amour a pu te préserver jusqu'à ce jour.

— Et qu'importent ces dangers? dit Philarète, s'adressant lui aussi au jeune homme. La Russie t'a choisi et acclamé entre tous. En retour de cette confiance tu lui dois le sacrifice de ton repos, et, au besoin, celui de ta vie.

— Michel Fédorovitch, reprit Marfa, le fardeau du pouvoir est déjà lourd pour des épaules d'homme; il fera plier tes épaules d'enfant, si tu l'acceptes.

— Si tu le refuses, Michel Fédorovitch, c'est que tu n'es point digne de répondre aux espérances que la patrie a mises en toi.

Michel avait écouté, sans prononcer une parole,

les objurgations de son père et de sa mère. Rien même dans son attitude n'avait laissé entendre de quel côté il se sentait entraîné. Enfin il fit un geste, comme pour indiquer que son parti était pris; et, s'approchant de sa mère, il se jeta dans ses bras et l'embrassa tendrement; puis, il baisa respectueusement la main de son père. Après quoi, il marcha droit à Minine et d'une voix ferme :

— Kouzma Minine, les délégués de la Russie m'offrent la couronne tsarienne, je l'accepte.

Minine s'inclina devant le jeune tsar, alla au fond de la salle, et, pendant que Marfa tombait sur un banc, le visage baigné de larmes, il annonça aux boïars, qui attendaient anxieusement dans la cour de la maison, l'acceptation de Michel Fédorovitch.

En un instant le *krestovaya* fut envahi d'une foule enthousiaste, qui embrassait les genoux et les mains du jeune souverain, en criant :

— Vive Michel Fédorovitch! Vive le tsar Michel!

Alors Philarète, qui se tenait debout à la droite de son fils, lui dit :

— Michel Fédorovitch, avant que tu quittes la maison de tes pères pour aller prendre possession du palais impérial d'Ivan III le Grand et d'Ivan IV le Terrible, je t'adjure, au nom de la Patrie russe, de ne vivre et de ne régner que pour son bonheur.

— J'en fais le serment entre tes mains, mon père! répondit Michel d'une voix résolue. Mais je te demande et te conjure d'assister ma faiblesse de ta force et d'aider ma jeunesse de ton expérience. Sois encore, ô mon père bien-aimé, comme tu l'as été jusqu'ici, mon conseiller toujours écouté, toujours obéi. Je veux que désormais l'empire ait deux seigneurs, deux souverains, deux maîtres : le tsar de toutes les Russies et le patriarche de toutes les Russies.

— Non, Michel Fédorovitch, dit Philarète; l'empire ne doit avoir et n'aura qu'un seigneur, qu'un souverain, qu'un maître : toi! A partir de ce moment tu n'es plus mon fils, tu es le Tsar! Et moi je ne suis plus que le premier, le plus dévoué, le plus respectueux de tes sujets.

Disant cela, le vénérable métropolite détacha

de l'angle saint du *krestovaya* l'image sacrée devant laquelle brûlait une petite lampe d'huile vierge, et bénit solennellement le nouveau tsar, pendant que des acclamations frénétiques et des vivats joyeux retentissaient de toute part.

CHAPITRE VI

MARIAGE DE PAUL ET D'ANNA. — COURONNEMENT DE MICHEL ROMANOF

Michel Romanof voulut que ses premiers actes fussent des actes de justice et de reconnaissance envers les hommes à qui il devait sa couronne, comme la Russie leur devait son salut et sa libération. Après avoir élevé son père, le vénérable métropolite Philarète, à la dignité de patriarche de toutes les Russies, et le prince Dimitri Pojarski à celle de voiévode suprême de ses armées, il fit Kouzma Minine boïar et prince, et le nomma président du Conseil de l'empire. Philarète, Pojarski et Minine devinrent ainsi les premiers personnages de la nouvelle monarchie,

et le peuple tout entier applaudit à ces justes nominations.

Quelques jours après, Michel, que son père avait mis au courant des gracieuses amours d'Anna Minine et de Paul Pojarski, les convoqua tous les deux avec leurs pères au palais et dit à ces derniers :

— Prince Dimitri Ivanovitch Pojarski, voiévode suprême de mes armées, prince Kouzma Minine, président du Conseil de l'empire, ma volonté expresse est que le prince Paul Dimitrievitch Pojarski, ici présent, et Anna Minine, également ici présente, soient unis en mariage, afin que de cette union naissent des fils qui fassent revivre les vertus de leurs ancêtres, les deux véritables fondateurs de ma royauté. J'ordonne, en outre, qu'Anna Minine soit attachée comme dame d'honneur, aussitôt après son mariage, à la personne de ma vénérable mère, Axina Fedorovna. Je nomme le prince Paul Dimitrievitch Pojarski commandant en chef des gardes nobles, chargés de veiller sur ma personne.

Paul et Anna, au comble de la joie, se précipitèrent aux pieds du tsar, qui les releva avec

bonté, pendant que les princes Minine et Pojarski se donnaient la main en signe d'assentiment.

Le mois suivant eut lieu l'imposante cérémonie du Couronnement de Michel Romanof dans la cathédrale d'Ouspenski, ou de l'Assomption, l'Abbaye de Westminster et la cathédrale de Reims de la Russie, où l'on conserve aujourd'hui encore l'antique trône en bois sculpté des tsars, connu sous le nom de trône de Wladimir Monomaque.

Le cérémonial du Couronnement des tsars de Russie est une tradition immuable; sauf quelques détails de mince importance, celui qui servit pour le chef de la dynastie des Romanof, le 3 mars 1613, fut exactement le même qui devait servir, deux cent soixante-dix ans plus tard, pour son dernier successeur Alexandre III, le tsar aujourd'hui régnant.

La veille du jour fixé, les différents quartiers de Moscou furent parcourus par des hérauts d'armes à cheval, chargés de distribuer au peuple le texte de la proclamation tsarienne annonçant la cérémonie du lendemain. Ces hérauts d'armes, des hommes magnifiques, dont la haute taille

était encore rehaussée par un riche et pittoresque costume en brocart d'or, portaient les armoiries du tsar brodées sur la poitrine. Une toque de velours écarlate et un long manteau blanc en étoffe de soie, orné de rubans aux couleurs du tsar, complétaient cet ensemble splendide.

Le lendemain, dès le matin, la population entière se répandit dans les rues, augmentée d'une foule innombrable, venue des coins les plus reculés de l'empire pour contempler le nouveau tsar dans sa gloire; les Tartares de la Crimée, les Tschamanes de la Sibérie s'y mêlaient aux Finnois, aux Cosaques, aux Caucasiens, aux Russes de la petite et de la grande Russie.

C'était vers le Kremlin surtout que se dirigeait la multitude des curieux; c'était là en effet que devaient se dérouler les phases diverses de l'auguste cérémonie.

La Place d'Ouspenski, notamment, fut envahie dès la première heure; car on devait y être mieux placé que partout ailleurs pour voir le cortège tsarien sortir du Térem, défiler sur la petite place et entrer à la cathédrale de l'Assomption.

Rien de plus sombre, en temps ordinaire, que

l'intérieur de cette église, qui ne reçoit, par les étroites meurtrières grillées qui lui servent de fenêtres, qu'un jour douteux comme celui d'une cave ou d'un cachot. C'est à peine si, dans cette mystérieuse obscurité qui rappelle les anciens temples de l'Égypte et de l'Orient, l'on peut distinguer les sévères figures de saints et de docteurs qui se détachent sur l'or bruni des massifs piliers, les représentations du jugement dernier et de la fin du monde qui revêtent les parois du haut en bas, ou les peintures du même style qui décorent toutes les surfaces de la voûte.

Mais, en l'honneur de ce grand jour, l'église était illuminée tout entière par une quantité innombrable de cierges gigantesques et de lampes en argent et en vermeil, dont la lumière pénétrait jusqu'au fond des moindres recoins. Les grandes images byzantines de saints personnages à la longue barbe, au manteau de pourpre, se découpaient, muettes et farouches, sur le fond d'or des parois et des piliers, comme une théorie de potentats pharaoniques.

Les battants entr'ouverts du portail laissaient apercevoir ce ruissellement de feux et, tout au

fond de l'église, la flamboyante muraille d'or et d'argent de l'iconostase, incrustée de perles, de diamants et autres pierres précieuses, qui renvoyaient en rayons multicolores les reflets des innombrables lumières.

De la Place, ceux des curieux qui, arrivés plus tôt que les autres, avaient pu se placer au premier rang, se haussaient sur la pointe des pieds pour jouir de ce spectacle éblouissant, en échangeant des exclamations admiratives.

Parmi ces privilégiés se trouvait un groupe de marchands de Moscou qui paraissaient pleins d'impatience et jaloux de ne rien perdre de la cérémonie.

— Oh! nous avons encore le temps d'attendre, dit l'un d'eux, nommé Kouliakof, les soldats ne sont pas seulement arrivés.

— Ils ne tarderont plus guère maintenant, répondit un autre marchand, du nom de Karnéief.

— Nous avons bien fait tout de même de venir de bonne heure; sans cela, nous n'aurions pas trouvé à nous placer, reprit Kouliakof.

— Moi! fit un troisième, nommé Litvine, mar-

chand de fourrures au Gostinyï Dvor, c'est surtout le tsar que je suis curieux de voir.

— Je l'ai vu. C'est un grand jeune homme, très beau de visage, et qui paraît certainement plus âgé qu'il n'est.

— Il n'a que quinze ans, n'est-ce pas?

— Oui. Heureusement son père est là. Oh! nous pouvons être tranquilles; il sera bien conseillé et gouvernera sagement.

— N'importe! fit Litvine. Il est regrettable que Minine ait refusé la couronne. Nous l'avions vu à l'œuvre, au moins, et nous savions que nous pouvions compter sur lui.

— Évidemment. Tandis qu'avec un enfant de quinze ans, si bien dirigé qu'il soit, l'avenir est moins rassurant.

— Bah! L'important, c'était d'avoir un tsar, et nous en avons un! dit le marchand de fourrures.

— Et maintenant que le rétablissement de l'ordre et de la tranquillité est assuré, ajouta Kouliakof, le commerce ne peut manquer de reprendre.

— Les soldats! Voici les soldats! crièrent à ce

moment une foule de gens, en entrant précipitamment sur la Place.

Presque derrière eux en effet débouchait une troupe nombreuse de gardes en tenue de gala. C'étaient les gardes du corps du tsar, tous choisis parmi les jeunes gentilshommes de l'empire. Ils avaient fière mine sous leurs brillants costumes chamarrés d'or, et leurs épées, soigneusement polies, étincelaient comme des lames d'argent.

A leur tête marchait un jeune officier, d'allure martiale et élégante. C'était Paul Dimitrievitch Pojarski.

Paul Pojarski refoula non sans peine sur les côtés de la Place la multitude des curieux, afin de laisser libre passage au cortège tsarien ; puis il forma avec ses hommes une double haie suffisante pour opposer à la poussée de la foule une muraille humaine. Après quoi, il prit quatre *deciatines*, ou dizainiers, et les posta de chaque côté du portail de la cathédrale et au pied de l'Escalier Rouge.

L'Escalier Rouge ne laissa pas de jouer, lui aussi, un rôle important à diverses époques de l'histoire de Russie, notamment sous Ivan le

Terrible. C'est sur le palier de cet escalier, en effet, que le peu endurant souverain perça de l'épieu à pointe de fer qui ne le quittait jamais le pied d'un envoyé du roi de Pologne, nommé Chibanof, pendant que le malheureux lisait le message dont il avait été chargé. C'est de là également que, quelques années plus tard, le même Ivan aperçut la comète à queue sanglante qui le frappa d'une telle épouvante qu'il en mourut presque sur le coup; à la vérité, il était déjà fort âgé et malade depuis longtemps.

Cet escalier, qui n'a que vingt-cinq marches, est appliqué extérieurement contre une des faces latérales du Térem. C'est par là que, dans les occasions solennelles, le tsar sort de son palais, pour « permettre au peuple courbé et tremblant de contempler la lumière de ses yeux », suivant l'expression de l'historien.

Pour la circonstance, les marches de l'Escalier Rouge avaient été recouvertes d'un riche tapis de Perse cramoisi.

Soudain un mouvement se fit dans la foule et toutes les têtes se tournèrent à la fois vers la cathédrale, sur le seuil de laquelle venait d'appa-

raître le métropolite de Moscou, flanqué à droite et à gauche des métropolites de Novgorod et de Kiev.

Le vénérable Philarète portait une somptueuse chape en velours cramoisi, recouverte d'une si grande quantité de perles fines — dont quelques-unes étaient énormes — que l'étoffe disparaissait presque entièrement sous cette somptueuse garniture, complétée encore par un semis de diamants, d'émeraudes, de rubis, de grenats et d'autres pierres non moins précieuses, ainsi que par un grand nombre de petites plaques en or niellé représentant des sujets religieux et des devises gravées. Une autre *Panagia*, figurant l'incarnation gravée sur une agate, était suspendue par une chaîne d'or au cou du métropolite et lui descendait sur la poitrine (on montre encore aujourd'hui cette *Panagia*, avec beaucoup d'autres ornements sacerdotaux d'une richesse également fabuleuse, dans la sacristie de la maison du Saint-Synode, l'ancien *Patriarchi-Dvoron* ou Cour des patriarches, au Kremlin). Enfin la mitre qu'il avait sur la tête était également garnie d'une véritable floraison de pierres précieuses, diamants, rubis, émeraudes, saphirs et perles.

Les métropolites de Novgorod et de Kiev n'étaient guère moins somptueusement vêtus. Le premier portait un encensoir en or, chef-d'œuvre d'orfèvrerie byzantine, en forme de temple à coupole, surmonté d'une croix grecque. Le second tenait le bassin d'or, qui contenait l'eau bénite.

La croix à la main, Philarète s'avança, avec ses deux assistants et une suite nombreuse de diacres, et se dirigea processionnellement du seuil de la cathédrale au pied de l'Escalier Rouge, aspergeant d'eau bénite le chemin par où devait passer le tsar; puis, revenant sur ses pas avec la même allure majestueuse, il prit place au milieu du portail avec, autour de lui, son nombreux clergé resplendissant sous ses chasubles et ses dalmatiques surchargées d'or et de pierreries, et attendit l'arrivée de Michel.

Bientôt après, d'éclatantes fanfares se firent entendre et l'on vit entrer sur la Place un fort peloton de gardes du corps, puis deux hérauts d'armes à cheval avec la toque écarlate et la masse d'armes, précédant un éblouissant cortège de pages, de maîtres de cérémonie, de boïars somptueusement vêtus, de voiévodes recouverts de

cottes de mailles et de brillantes armures, de dames et de demoiselles d'honneur en costume national, avec le *kakochnik*, sorte de diadème en étoffe brodée d'or et de perles.

La mère du tsar s'avançait ensuite, sous un dais en drap d'or porté par des officiers de la Cour, entourée et suivie d'un groupe nombreux de dames du palais, de dames et de demoiselles d'honneur.

Axina (ou Marfa) Fedorovna Romanof n'avait point le visage rayonnant, comme chacun eût pu s'y attendre; au contraire, sa physionomie était grave et triste, bien qu'elle se fût résignée à voir son fils monter sur le trône de Russie. Rien n'avait pu encore chasser de son esprit les mortelles inquiétudes que lui causait cette élévation inattendue. Loin d'être éblouie par la perspective des grandeurs qu'elle était appelée à partager elle-même, elle avait exprimé à plusieurs reprises sa résolution de se retirer définitivement au couvent de Kostroma, où elle avait vécu de longues années avec son fils, à la suite de l'expulsion de la famille Romanof par le tsar Boris Godounof; mais les prières instantes de

son fils et de son vénérable époux, le métropolite Philarète, l'avaient décidée à rester à la Cour et à occuper le haut rang qui lui appartenait désormais.

Parmi les dames et les demoiselles d'honneur qui faisaient cortège à la mère du tsar, il en était une qui attirait tous les yeux : c'était Anna Minine, éblouissante de jeunesse et de beauté dans son riche costume, que relevait encore un magnifique collier de perles, présent de son fiancé, Paul Pojarski.

Derrière Marfa et sa suite s'avançaient, en rangs compacts, des représentants de toutes les provinces de l'empire, où se mêlaient les types les plus divers et les costumes les plus disparates.

Puis, entre une double haie d'aides de camp, parurent des hommes magnifiques superbement habillés et portant sur des coussins en velours rouge les insignes de la dignité tsarienne : la couronne en or, toute constellée de diamants, de perles et de rubis ; le sceptre, en or massif également, surmonté de la main de justice sur laquelle étincelait un énorme diamant ; le glaive tsarien, qui n'était autre que l'épée d'Ivan III le Grand ;

le globe, tout en or, que surmontait une croix en diamants avec un saphir mesurant trois centimètres.

Un dernier groupe de maîtres de cérémonies et de grands officiers de la Couronne défila à son tour.

Puis Michel Romanof parut enfin, seul, en haut de l'Escalier Rouge.

Aussitôt les cloches sonnèrent à toute volée, les trompettes éclatèrent en fanfares triomphales, les tambours battirent, les drapeaux et les bannières s'inclinèrent, les soldats brandirent leurs armes au-dessus de leurs têtes, et la foule, massée sur la petite place, poussa des vivats et des acclamations enthousiastes, qui retentirent joyeusement comme des hourras de victoire.

Après être resté quelques instants immobile, dominant cette multitude en délire et jouissant de cet incomparable spectacle, Michel descendit lentement les vingt-cinq marches de l'escalier et vint prendre place sous un dais splendide en drap d'or semé d'aigles, que soutenaient les grands officiers de la couronne, Prince Stcherniatef, Prince Morozof, Prince Soukhoï-Kachin et Prince Golovine.

Son visage avait une majesté naturelle et une dignité sereine qui contrastaient avec son jeune âge. Il semblait véritablement né pour s'asseoir sur un trône, tellement il paraissait avoir conscience des devoirs imposants qui lui incombaient et de l'effrayante responsabilité qu'il assumait. On eût dit même qu'une sorte de prescience lui faisait apercevoir au loin, comme dans un rêve nuageux, les grandioses destinées réservées dans l'avenir à la dynastie qui devait sortir de lui.

Immédiatement derrière le tsar venaient Minine et Pojarski, avec de longues robes de velours cramoisi ornées d'hermines et de fourrures précieuses, et suivis des principaux boïars, des voiévodes et des membres du Conseil de l'empire.

Devant le portail de la cathédrale, Michel Romanof fut reçu par les trois métropolites.

— Michel Fédorovitch, dit Philarète à son fils, je te souhaite la bienvenue, au seuil de l'antique cathédrale, où les tsars, tes prédécesseurs, ont été couronnés et sacrés, où tu vas être couronné et sacré toi-même, à leur exemple. Au nom du dieu des Russies, je te bénis, Michel Fédorovitch.

Michel s'inclina profondément devant son père;

puis il baisa la croix que lui présentait le métropolite de Novgorod, effleura de la main le bassin d'or rempli d'eau bénite porté par le métropolite de Kiev, et se signa pieusement, pendant que les diacres balançaient autour de lui les encensoirs d'or massif.

Après quoi, il pénétra dans la cathédrale avec tout le cortège, au milieu des nuages d'encens et des éblouissantes clartés des cierges et des lampes en or et en argent.

Par la porte restée ouverte, on apercevait de la Place ce ruissellement de lumières, et l'on entendait les chœurs d'hommes et les chœurs d'enfants qui se répondaient d'une extrémité de l'église à l'autre.

Contenue à grand'peine par la double haie de gardes nobles, la foule s'efforçait de s'approcher de la porte de la cathédrale, pour tâcher de suivre les diverses phases de la cérémonie.

Le groupe des marchands de Moscou, Litvine, Kouliakof et Karnéief, avait réussi à se glisser au premier rang. Toutefois seul, le marchand de fourrures du Gostinyï Dvor était parvenu à se faufiler entre les rangs des gardes nobles, juste en

face du portail, de façon à prendre en enfilade tout l'intérieur de la cathédrale et à ne rien perdre de ce qui se passait.

Moins favorisés, ses compagnons durent se contenter d'entendre de sa bouche le compte rendu détaillé des rites pompeux du Couronnement, à mesure qu'ils se déroulaient devant ses yeux :

— Le tsar est maintenant sur son trône. Je le vois très bien, disait Karnéief, en se tournant à demi vers ses compagnons, tout en gardant les yeux fixés sur l'intérieur de la cathédrale. Le métropolite Philarète s'approche et lui présente la profession de foi orthodoxe... Le tsar se lève. Il met la main sur la garde de son épée et lit la profession de foi. Tu ne l'entends pas, Vassili?

Quoique la voix de Michel Romanof fût très nette et bien timbrée et que parmi cette foule fortement impressionnée par la solennité de la situation le silence fût relativement profond, c'est à peine si l'on percevait, de la Place, un murmure vague. Il est vrai que le moindre moujik savait par cœur les termes invariables de cette profession de foi, dont le texte a dans sa simplicité un très beau caractère.

« Seigneur, Dieu de nos pères, tsar des tsars, dont un mot a créé l'univers et dont la sagesse dirige les destinées humaines, tu gouvernes le monde par la justice et la sainteté.

Tu m'as choisi pour le tsar et le juge de tes créatures. Je crois en ton infinie bonté pour moi. Je te remercie et je m'incline devant ta toute-puissance.

Toi, mon Seigneur et mon Dieu, guide-moi dans la mission que tu m'as confiée, donne-moi la science du bien; fortifie-moi pour cette grande tâche.

Que la sagesse qui rayonne de ton trône me pénètre! Qu'elle descende sur moi des lieux où tu règnes! Inspire-moi ce qui peut plaire à tes yeux, ce qui est selon tes commandements.

Que mon cœur soit entre mes mains, afin que mon cœur soit charitable aux hommes qui me sont confiés, profitable à la gloire, afin qu'au jour de ton jugement je puisse répondre sans remords, par la grâce et les bienfaits de ton fils unique, dont je bénis le nom ainsi que le tien et celui du très miséricordieux, très vivifiant et très Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. »

La lecture achevée, il y eut un grand silence. Puis l'on entendit la voix de Karnéief qui reprenait :

— Le tsar s'est rassis. Les trois métropolites s'approchent; ils lui présentent la sainte bannière de Russie et celle de Notre-Dame de Kazan. Il prend les bannières et les fait onduler trois fois. Il les rend aux métropolites. Il s'agenouille. Les métropolites gravissent de nouveau les degrés du trône. Ils posent sur les épaules du tsar le manteau tsarien en brocart d'or doublé d'hermine blanche semée de queues noires, et le collier en diamants. Le métropolite Philarète s'avance. Il impose les mains au tsar et récite une prière sur lui. Le tsar s'incline; il se redresse. Le prince Stcherniatef lui présente la couronne. Le tsar la saisit des deux mains, il la pose lui-même sur son front. Il s'assoit sur le trône, l'épée au côté, le sceptre dans la main droite.

On entendit alors le verset *Domine salvum fac Imperatorem*, entonné par les voix des trois métropolites et repris en chœur par l'assistance tout entière. En même temps le canon tonnait sur l'esplanade du Kremlin, et toutes les cloches des

trois cents églises de Moscou se mettaient en branle à la fois.

— Alors, c'est fini? demanda Litvine.

— Le Couronnement, oui, répondit Karnéief, mais on va procéder maintenant au Sacre. Seulement je ne peux plus rien voir. Le tsar vient d'entrer avec les trois métropolites derrière l'Iconostase et les portes se sont refermées sur eux.

Voici ce qui se passa alors derrière le sanctuaire, sans autre témoin que les quatre participants.

Trempant un rameau d'or dans un vase magnifique contenant le Saint-Chrême, le patriarche oignit les tempes, les paupières, les narines, les lèvres, la poitrine et la paume des mains du tsar, en disant après chacune de ces onctions :

— Ceci est le sceau de l'esprit.

De son côté, le métropolite de Novgorod essuyait les traces de l'huile sainte.

Cela fait, les portes de l'Iconostase se rouvrirent, et le tsar, sortant du sanctuaire, remonta sur son trône.

Peu après, il en redescendit et, conduit par le patriarche derrière l'Iconostase, il y communia sous les deux espèces.

Après quoi, les portes du sanctuaire se rouvrirent de nouveau et le tsar remonta une dernière fois sur son trône.

Puis, se levant, la couronne en tête, le manteau tsarien sur les épaules, l'épée d'Ivan III le Grand au côté, le sceptre dans la main droite, il traversa la cathédrale, et parut sur le seuil.

Un long frémissement courut dans la foule, qui éclata en acclamations frénétiques, pendant que les cloches sonnaient à toute volée, que les salves d'artillerie se répondaient, que les fanfares triomphales et les roulements de tambour retentissaient de toute part.

Le tsar répondit aux acclamations en s'inclinant. Puis il reprit sa place sous le dais de velours cramoisi et or, et traversa de nouveau la cour d'Ouspenski, dans la direction de l'Escalier Rouge, dont il gravit lentement les marches.

Arrivé sur le palier de l'escalier, il se retourna, salua trois fois de suite son peuple, qui lui répondit par des hourras sans fin et des vivats enthousiastes, et disparut.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Le Réveil.

DEUXIÈME PARTIE

La Lutte.

TROISIÈME PARTIE

Le Triomphe.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.

Paris. — Imp. E. Capiomont et Cie, rue des Poitevins, 6.